

LE
Petit Rhétoricien François,

OU

ABRÉGÉ

DE LA

RHÉTORIQUE FRANÇOISE

A L'USAGE

DES

JEUNES PERSONNES DE L'UN ET DE L'AUTRE SEXE,

AVEC

DES EXEMPLES

Tirés des meilleurs Orateurs et Poëtes Modernes.

PAR

B. ARLEVILLE,

AUTEUR DU TRAITE DES GENRES FRANÇOIS.

A LONDRES,

CHEZ J. NEW, PATERNOSTER-ROW.

1791.

15

1268
10



AVANT - PROPOS.

COMME il n'y a rien de moi dans cet ouvrage, qui, ainsi que l'annonce le titre, n'est qu'un abrégé de la Rhétorique Françoisé, ouvrage qui a déjà vu deux éditions ; Loin de chercher avec une modestie affectée & un ton suppliant à gagner la bienveillance du Public, je lui dirai avec celui qui le premier a publié cet ouvrage, que je crois l'introduire dans un Parterre qui n'est pas moins agréable par la multitude que par la variété des fleurs dont il est émaillé ; les unes distinguées par leur éclat et leur vive splendeur, les autres recommandables par leur odeur délicieuse,

Comme ce livre est particulièrement destiné pour la Jeunesse sur qui les douces & instructives leçons que donnent les exemples font beaucoup plus d'impression que la sécheresse des préceptes qui ordinairement la rebute, j'ai retranché tout ce qui m'a paru diffus & obscur dans les définitions & les préceptes & me suis surtout appliqué en étant aussi concis qu'il m'a été possible, à donner au premier coup d'œil une idée claire et distincte des figures auxquelles ils se rapportent.

La Science et la Vertu ne figurant jamais mieux que lorsqu'elles sont ensemble, j'ai évité avec grand soin de ne les point séparer & c'est pour cette raison que j'ai omis des morceaux très beaux en eux-mêmes, mais que j'aurois cru déplacés entre les mains d'un jeune homme ou d'une jeune Demoiselle dont le goût naissant et imparfait qui n'a point encor d'objet certain pourroit s'égarer en suivant des guides infidèles et pernicieux, capables de gâter le

cœur

cœur et l'esprit. Tels sont pour l'ordinaire les funestes effets de la lecture des Romans dans lesquels pour la plupart le Vice est présenté sous des couleurs si gaies et si séduisantes qu'il est presque impossible pour un jeune homme sans expérience de résister à l'appas trompeur qui lui est offert. Ici la Jeunesse est à l'abri de ce danger avec les excellens modèles que je lui présente. Les échantillons de leurs ouvrages semés partout dans ce livre & appliqués aux préceptes auxquels ils se rapportent, exciteront peut-être dans les jeunes personnes entre les mains desquelles ce livre tombera la louable curiosité de faire une connoissance plus particulière avec ces ouvrages, de les lire & relire toujours avec une nouvelle ardeur & une nouvelle avidité.

Si quelques personnes trouvoient à redire au mélange continuel de morceaux sacrés et profanes qui sont placés dans ce livre indifféremment les uns à côté des autres, je leur dirois que ce défaut (si c'en est un) se trouve

trouve dans tous les ouvrages de cette espèce, et que ces morceaux gais & profanes qui leur paroissent déplacés à côté d'une belle tirade de vers ou d'un passage d'un sermon ne peuvent être admis qu'en traitant de la figure à laquelle ils se rapportent. D'ailleurs qu'ils considèrent que cet ouvrage est destiné pour la Jeunesse à qui il pourroit ne pas tant plaire, si tout ce qui est sacré & sérieux étoit séparé de ce qui est amusant et gai, et qu'alors je pourrois manquer mon but qui est tout à la fois d'amuser, d'instruire & d'inspirer le goût de la Vertu.

TABLE DES MATIERES.

DEFINITION de la Rhétorique — 1

SECTION I.

| | | |
|---------------------------------------|---|-------|
| <i>Des Parties de la Rhétorique</i> | — | 2 |
| <i>De la Définition</i> | — | ibid. |
| <i>De l'Énumération des Parties</i> | — | 8 |
| <i>De la Similitude</i> | — | 15 |
| <i>De la Différence</i> | — | 18 |
| <i>Des Circonstances</i> | — | 24 |
| <i>Des lieux Oratoires extérieurs</i> | — | 28 |

SECTION II.

| | | |
|---------------------------|---|----|
| <i>De la Disposition</i> | — | 32 |
| <i>De l'Exorde</i> | — | 39 |
| <i>De la Narration</i> | — | 46 |
| <i>De la Confirmation</i> | — | 60 |
| <i>De la Péroraison</i> | — | 69 |

SECTION

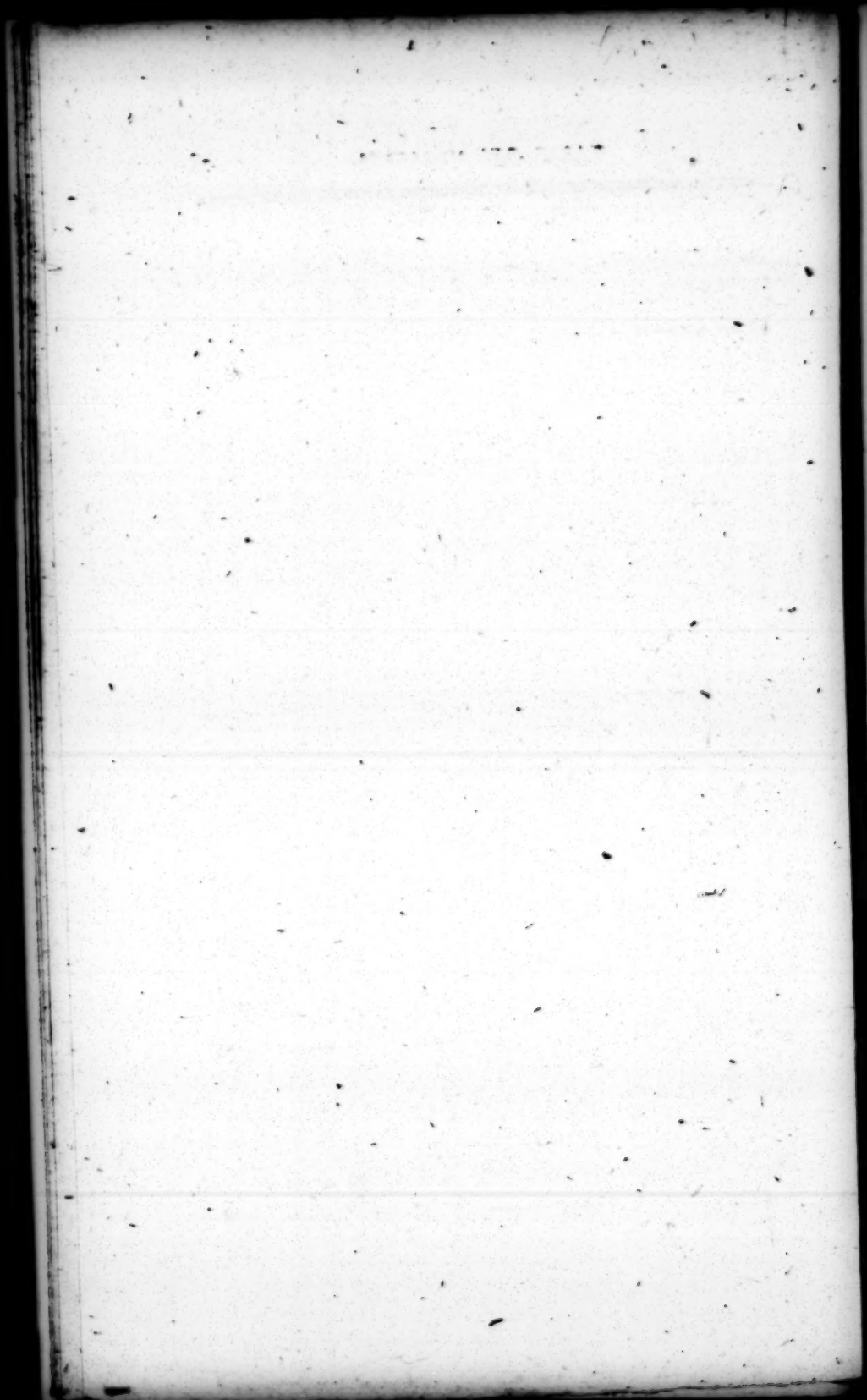
SECTION III.

| | <i>Page.</i> |
|---|--------------|
| <i>De l'Elocution et de ses Parties</i> | 76 |
| <i>De la Pureté du Langage</i> | 78 |
| <i>Des Périodes</i> | 79 |
| <i>Des Parties de la Période</i> | <i>ibid.</i> |
| <i>Des diverses Espèces de Périodes</i> | 82 |
| <i>Du Nombre</i> | 88 |
| <i>Des Styles</i> | 89 |
| <i>Du Style Sublime</i> | 90 |
| <i>Du Style Simple</i> | 109 |
| <i>Du Style Tempéré</i> | 124 |
| <i>Du Style Laconique</i> | 141 |
| <i>Des trois Genres d'Eloquence</i> | 144 |
| <i>Du Genre Judiciaire</i> | 145 |
| <i>Du Genre Délibératif</i> | 158 |
| <i>Du Genre Démonstratif</i> | 176 |
| <i>Des Figures</i> | 177 |
| <i>Des Figures de Pensées</i> | 179 |
| <i>De l'Antithèse</i> | <i>ibid.</i> |
| <i>De l'Apôstrophe</i> | 181 |
| <i>De la Communication</i> | 188 |
| <i>De la Concession</i> | 200 |
| <i>De la Correction</i> | 204 |
| <i>De la Description</i> | 193 |
| <i>De la Démonstration</i> | 197 |
| <i>De l'Euphémie</i> | 204 |
| <i>De la Prosopopée</i> | 207 |
| <i>De la Topographie</i> | 218 |
| | <i>De</i> |

| | | Page |
|---|-------|--------------|
| <i>De la Dubitation</i> | _____ | 223 |
| <i>De l'Exclamation</i> | _____ | 227 |
| <i>De la Gradation</i> | _____ | 232 |
| <i>De l'Imprécation</i> | _____ | 236 |
| <i>De l'Interrogation</i> | _____ | 240 |
| <i>De l'Interruption</i> | _____ | 243 |
| <i>De l'Obscuration</i> | _____ | 247 |
| <i>De l'Optation</i> | _____ | 253 |
| <i>De la Figure appelée Parallèles</i> | _____ | 254 |
| <i>De la Prétermiffion</i> | _____ | 259 |
| <i>De la Prosopée</i> | _____ | 261 |
| <i>De la Réticence</i> | _____ | 264 |
| <i>De la Subjection</i> | _____ | 266 |
| <i>De la Sustentation</i> | _____ | 270 |
| <i>Des Figures de Mots</i> | _____ | 278 |
| <i>De la Métaphore</i> | _____ | 279 |
| <i>De l'Allégorie</i> | _____ | 281 |
| <i>De l'Hyperbole</i> | _____ | 283 |
| <i>De l'Ironie</i> | _____ | 285 |
| <i>Des Figures de Mots qui ne font point Tropes</i> | | 290 |
| <i>De l'Allusion</i> | _____ | <i>ibid.</i> |
| <i>De la Conjonction & de la Disjonction</i> | _____ | 291 |
| <i>De la Périphrase</i> | _____ | 296 |
| <i>De la Répétition</i> | _____ | 300 |

SECTION IV.

| | | |
|--|-------|-----|
| <i>De la Prononciation ou Eloquence du Geste et de la Voix</i> | _____ | 308 |
| | | LE |



LE
PETIT RHÉTORICIEN
 FRANÇOIS,

DEFINITION DE LA RHÉTORIQUE.

LA Rhétorique ou l'Eloquence est l'art de parler de chaque chose d'une manière convenable. Un homme d'esprit l'a fort bien définie.

Manier avec art, passion et figure;
 Jusques dans ses transports écouter la nature;
 Etre subtil et pur, puis vif et véhément,
 Tantôt être concis et tantôt plus coulant;
 Plaire, instruire, toucher : voilà la Rhétorique.

M. R.

La première et principale règle qu'on puisse prescrire en général est d'avoir un égard infini pour les bien-séances et de considérer avec soin ce qui convient aux tems, aux lieux, aux personnes, aux différentes circonstances. Comme le but de tous les discours en général est ou d'instruire ou de toucher, le vrai moyen d'y réussir est de commencer par plaire.

B

SECTION

SECTION PREMIERE.

Des Parties de la Rhétorique.

POUR la plus grande facilité nous la diviserons seulement en quatre ; savoir, l'Invention, la Disposition, l'Elocution et l'Eloquence du geste et de la voix.

L'Invention est l'art de trouver des raisons convaincantes. Pour réussir plus aisément dans cette partie, on peut avoir recours aux Lieux Oratoires intérieurs qui sont la Définition, l'Énumération des Parties, la Similitude, la Différence et les Circonstances.

DE LA DEFINITION.

La Définition est un discours propre à faire concevoir une chose telle qu'elle est et à en donner une idée claire, nette, juste et distincte.

Définition de la vraie et de la fausse Valeur, tirée de l'Oraison Funèbre de Turenne, par Flécbier.

Fausse Valeur.

“ La fausse Valeur est une hardiesse vaine, indiscrète, emportée, qui cherche le danger pour le danger même, qui s'expose sans fruit, & qui n'a pour but que la réputation et les vains applaudissemens des hommes.”

Vraie

Vraie Valeur.

“ La vraie Valeur est une hardiesse sage et réglée,
 “ qui s’anime à la vue des ennemis, qui, dans le péril
 “ même pourvoit à tout et prend tous ses avantages,
 “ mais qui se mesure avec ses forces, qui entreprend
 “ les choses difficiles et ne tente pas les impossibles,
 “ qui n’abandonne rien au hasard de ce qui peut-être
 “ conduit par la vertu ; capable enfin de tout oser
 “ quand le conseil est inutile et prête à mourir dans
 “ la victoire ou à suivre son malheur en accomplissant
 “ ses devoirs.”

*Définition de la vraie et de la fausse Piété dans la Comédie
 du Tartuffe de Molière.*

Fausse Dévotion.

Rien n’est plus odieux
 Quel le dehors plâtré d’un zèle spécieux :
 Que ces francs Charlatans, que ces dévots de place
 De qui la sacrilège et trompeuse grimace
 Abuse impunément et se joue à leur gré,
 De ce qu’ont les mortels de plus saint et sacré ;
 Ces gens, qui par une âme à l’intérêt soumise,
 Font de dévotion métier et marchandise,
 Et veulent acheter crédit et dignités,
 A prix de faux clins d’yeux et d’états affectés :
 Ces gens, dis-je, qu’on voit d’une ardeur non commune,
 Par le chemin du Ciel courir à leur fortune ;

Qui brûlans et prians demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la Cour ;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et pour perdre quelqu'un, couvrent insolamment
De l'intérêt du Ciel leur fier sentiment ;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère
Et que leur passion, dont on leur fait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paroître,

Vraie Piété.

Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux,
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Arifton, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre ;
Ce titre par aucun ne leur est débattu,
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu :
On ne voit point en eux ce faste insupportable
Et leur dévotion est humaine et traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre,
On les voit pour tous soins se mêler de bien vivre.

Jamais

Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre avec un soin extrême
Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.

Il seroit à souhaiter qu'il y eut plus de copies de ce second modèle, et moins du premier.

Définition de l'Histoire, par Rousseau.

C'est un théâtre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts, sortant de leur tombeau,
Viennent encore sur un scène illustre
Se présenter à nous dans leur vrai lustre
Et du Public dépourvillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.
Là retraçant leurs faiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter,
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut-être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connoître,
Et leur exemple en diverses façons
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, Magistrats, Législateurs suprêmes,
Princes, Guerriers, simples Citoyens mêmes,
Dans ce sincère et fidele miroir
Peuvent apprendre et lire leur devoir.

*Définition de la Raïson du Comte de Rochefort, traduite
par un excellent Poëte anonyme.*

Vil atôme importun, qui croit, doute, dispute,
Rampe, s'élève, tombe et nie encor sa chute ;
Qui nous dit, je suis libre, en nous montrant ses fers
Et dont l'œil trouble et faux croit percer l'univers.

Définition de l'Esprit, par Rousseau.

Qu'est-ce qu'esprit ? Raïson assaisonnée :
Par ce seul mot la dispute est bornée.
Qui dit esprit, dit sel de la raïson ;
Donc, sur deux points roule mon oraïson.
Raïson sans sel est fade nourriture,
Sel sans raïson n'est solide pâture :
De tous les deux se forme esprit parfait ;
De l'un sans l'autre un monstre contrefait.

*Jolie Définition de la Cour, dans la Fable des Obsèques
de la Lionne de la Fontaine.*

Je définis la Cour, un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître :
Peuple Caméléon, peuple finge du maître.

Définition d'un Intendant, par le même.

Un Intendant ! qu'est-ce que cette chose ?
Je définis cet être un animal,

Qui,

Qui, comme on dit, fait pêcher en eau trouble,
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui même acheteroit
Ce qui de net au Seigneur resteroit ;
Donc par raison bien et dûment déduite,
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devint l'Intendant à son tour ;
Car regagnant ce qu'il eut, étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.

Les énigmes et les logogryphes se rapportent à la définition ; ils n'en diffèrent que par leur air mystérieux. Dans l'énigme on définit la chose par ses propriétés essentielles ; dans le logogryphe on la définit par le nombre des lettres qui composent son nom et par l'assemblage de tous les mots qui peuvent s'y trouver : dans l'un et dans l'autre on laisse deviner la chose. Comme l'un et l'autre ne sont, à proprement parler, que des bagatelles, qui prennent toujours plus de tems qu'elles ne valent, à faire et à deviner, je n'en donnerai aucun exemple.

La définition demande beaucoup de jugement, une grande attention au sujet qui veut être peint avec des couleurs qui lui soient propres et qui le distinguent de tout autre.

Platon ayant un jour défini l'homme un animal à deux pieds sans plumes, Diogène qui ne laissoit échapper aucune occasion de mortifier ce philosophe, va aus-

fait prendre un chapon, le plume, et le jettant dans l'Académie, *Voilà Plume de Platon*, s'écrie-t-il; il avoit raison. La définition de Platon convenoit moins à l'homme qu'à cet animal plumé.

Il y a une autre espèce de définition moins exacte et moins scrupuleuse, qu'on appelle *Description*, et dont il sera fait mention en traitant des figures.

DE L'ÉNUMÉRATION DES PARTIES.

L'Énumération consiste à parcourir diverses circonstances qui conviennent à une chose.

M. de Fénelon dans son *Télémaque* fait un beau dénombrement de tous les monstres qui environnoient le trône de Pluton dans les Enfers.

“ Aux pieds de ce trône étoit la Mort pâle et dévorante avec sa faux tranchante qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle voloient les noirs foudres, les cruelles débauches, les vengeances toutes dégoûtantes de sang et couvertes de playes; les haines injustes, l'avarice qui se ronge elle-même; le désespoir qui se déchire de ses propres mains; l'ambition forcenée qui renverse tout; la trahison qui veut se repaître de sang, & qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'envie qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage dans l'impuissance où elle est de nuire; l'impiété qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance; les spectres hideux, les fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivans: les
“ songes

“ songes affreux ; les infomnies aussi cruelles que les
 “ tristes songes. Toutes ces images funèbres environ-
 “ noient le fier Pluton, & remplissoient le Palais où il
 “ habite.”

*Dans la Henriade, St. Louis transporte Henri IV. en
 esprit aux Enfers.*

Là, git la sombre envie à l'œil timide et louche,
 Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
 Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans.
 Triste amante des morts, elle hait les vivans.
 Elle apperçoit Henri, se détourne et soupire.
 Auprès d'elle est l'orgueil qui se plaît et s'admire.
 La foiblesse au teint pâle, aux regards abatus,
 Tyran qui cède au crime, et détruit les vertus.
 L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
 De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée ;
 La tendre Hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
 Le Ciel est dans ses yeux, l'Enfer est dans son cœur.
 Le faux zèle étalant ses barbares maximes,
 Et l'intérêt enfin père de tous les crimes.

*Dans la Tragédie de Phèdre, Hippolyte parle ainsi à
 Thérémène, son Gouverneur.*

Attaché près de moi par un zèle sincère ;
 Tu me contois alors l'histoire de mon père.
 Tu fais combien mon ame attentive à ta voix
 S'échauffoit au récit de ses nobles exploits ;
 Quand tu me dépeignois ce héros intrépide
 Consolant les mortels de l'absence d'Alcide ;

Les monstres étouffés et les brigands punis,
 Procruste, Cercyon, et Scirron et Sinnis,
 Et les os dispersés du Géant d'Epidaure,
 Et la Crète fumant du sang du Minotaure.
 Mais quand tu récitais des faits moins glorieux,
 Sa foi partout offerte et reçue en tous lieux ;
 Hélène à ses parens dans Sparte dérobée,
 Salamine témoin des pleurs de Périclès,
 Tant d'autres dont les noms lui sont même échappés
 Trop crédules esprits que sa flamme a trompés ;
 Ariane aux rochers contant ses injustices,
 Phédre enlevée enfin sous de meilleurs auspices ;
 Tu fais comme à regret écoutant ce discours,
 Je te pressois souvent d'en abrégier le cours,
 Heureux ! si j'avois pu ravir à la mémoire
 Cette indigne moitié d'une si belle histoire.

*Harpagon désespéré d'avoir perdu sa chère Cassette, s'en
 prend à tout l'Univers, et veut mettre tout à
 feu et à sang.*

“ Allons vite, des Commissaires, des Archers, des
 “ Prévôts, des Juges, des gênes, des potences & des
 “ bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde ;
 “ et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai
 “ moi-même après.”

Commencement de Télémaque.

“ Calypso ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse ;
 “ dans sa douleur, elle se trouvoit malheureuse d'être
 “ immortelle : les nymphes qui la servoient n'osoient
 “ lui

“ lui parler : sa grotte ne raisonnoit plus de son chant :
 “ elle se promenoit souvent seule sur les gazon fleuris
 “ dont un printems éternel bortoît son île ; mais ces
 “ beaux lieux, loin de modérer sa douleur, lui rap-
 “ pelloient le triste souvenir d’Ulysse, qu’elle y avoit
 “ vu tant de fois auprès d’elle. Souvent elle demeu-
 “ roit immobile sur le rivage de la mer qu’elle arrosoit
 “ de ses larmes ; et elle étoit sans cesse tournée vers le
 “ côté où le vaisseau d’Ulysse fendant les ondes, avoit
 “ disparu à ses yeux. Tout-à-coup elle apperçut les
 “ débris d’un navire qui venoit de faire naufrage, des
 “ bancs de rameurs mis en pièces, des rames écartées
 “ ça et là sur le sable, un gouvernail, un mât, des
 “ cordages flottans sur la côte ; puis elle découvre
 “ deux hommes dont l’un paroissoit âgé, l’autre quoi-
 “ que jeune ressembloit à Ulysse.”

Avec quel art l’Auteur, après avoir parcouru les di-
 vers symptômes de la douleur de Calypso, met devant
 les yeux tout ces malheureux débris, toutes les parties
 flottantes de ce navire fracassé ! S’il eût dit simplement
 que Calypso apperçut un vaisseau qui venoit de faire
 naufrage, où seroient la grace et la beauté qui se trou-
 vent dans cette énumération ?

Oraison Funèbre de la Reine d’Angleterre, par Bossuet.

“ Vous verrez, Chrétiens, dans une seule vie, toutes
 “ les extrémités des choses humaines, la félicité sans
 “ bornes aussi bien que les misères, une longue et
 “ paisible jouissance d’une des plus belles couronnes

“ de l'univers ; tout ce que peuvent donner de plus
 “ glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur
 “ un tête qui ensuite est exposée à tous les outrages de
 “ la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons
 “ succès, et depuis, des retours soudains, des change-
 “ mens inouis ; la rébellion long-tems retenue, à la
 “ fin tout-à-fait maitresse, nul frein à la licence ; les
 “ lois abolies, la Majesté violée par des attentats jus-
 “ qu'alors inconnus ; l'usurpation et la tyrannie sous
 “ le nom de liberté ; une Reine fugitive qui ne trouve
 “ aucune retraite dans trois Royaumes et à qui sa pa-
 “ trie n'est plus qu'un triste lieu d'exil ; neuf voyages
 “ sur mer entrepris par une Princesse malgré les tem-
 “ pêtes ; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois
 “ en des appareils si divers et pour des causes si diffé-
 “ rentes ; un trône indignement renversé et miracu-
 “ leusement rétabli.”

*Madame de Sévigné dans une de ses Lettres à Madame
 de Grignan.*

“ Je vous assure, ma chère enfant, que je songe à
 “ vous continuellement et je sens tous les jours ce que
 “ vous me dites une fois, qu'il ne falloit point appuyer
 “ sur les penètes : si l'on ne glissoit pas dessus, on seroit
 “ toujours en larmes, c'est-à-dire, moi. Il n'y a lieu
 “ dans cette maison qui ne me blesse le cœur : toute
 “ votre chambre me tue : J'y ai fait mettre un paravent
 “ tout au milieu, pour rompre un peu la vue : une
 “ fenêtre sur ce degré par où je vous vis monter dans
 “ le Carosse d'Hacqueville, et par où je vous rappellai.

Je

“ Je me fais peur quand je pense combien alors j'étois
 “ capable de me jeter par la fenêtre ; car je suis folle
 “ quelquefois ; ce cabinet où je vous embrassai sans
 “ savoir ce que je faisois ; ces Capucins où j'allai en-
 “ tendre la Messe ; ces larmes qui tomboient de mes
 “ yeux à terre, comme si c'eût été de l'eau qu'on eut
 “ répandue ; Sainte Marie *, Madame de la Fayette,
 “ mon retour dans cette maison, votre appartement,
 “ la nuit et le lendemain, et votre première lettre et
 “ toutes les autres, et encore tous les jours et tous les
 “ entretiens de ceux qui entrent dans mes sentimens :
 “ ce pauvre d'Hacqueville est le premier ; je n'oublie-
 “ rai jamais la pitié qu'il eut de moi. Voilà donc où
 “ j'en reviens ; il faut glisser sur tout cela et se bien
 “ garder de s'abandonner à ses pensées et aux mouve-
 “ mens de son cœur.”

Les différens Etats de l'Homme, par Rousseau.

Que l'homme est bien, durant sa vie,
 Un parfait miroir de douleur !
 Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
 Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance, toujours des pleurs ;
 Un pédant porteur de tristesse ;
 Des livres de toutes couleurs ;
 Des châtimens de toute espèce.

* Couvent du Faubourg St. Germain.

- L'ardente

L'ardente et fougueuse jeunesse
 Le met encor en pire état ;
 Des créanciers, une maitresse,
 Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mur, autre combat ;
 L'ambition le sollicite ;
 Richesses, dignités, éclat,
 Soins de famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite ;
 Mauvaise humeur, infirmité,
 Toux, gravelle, goutte, phtisie,
 Assiégent sa caducité.

Bérénice toute occupée de Titus en parle ainsi à sa Confidente :

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur ?
 Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur ?
 Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
 Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
 Cette foule de Rois, ces Consuls, ce Sénat
 Qui tous de mon Amant empruntoient leur éclat ;
 Cette pourpre, cet or que rehaussait sa gloire,
 Et ces lauriers encor témoins de sa victoire ;
 Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts,
 Confondre sur lui seul leurs avides regards ;
 Ce port majestueux, cette douce présence.
 Ciel ! avec quel respect & quelle complaisance

Tous

Tous les cœurs en secret l'assuroient de leur foi !
 Parle. Peut-on le voir sans penser comme moi,
 Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
 Le monde, en le voyant, eut reconnu son maître ?

Toute la règle que l'on peut prescrire sur l'Énumération, est de ne descendre dans aucun détail frivole, bas et ennuyeux. C'est le ridicule ordinaire des plaideurs qui assomment sans cesse toutes les oreilles, du récit de leurs inextricables procès.

DE LA SIMILITUDE.

La similitude est un rapport de convenance qui se trouve entre deux objets que l'on compare ensemble.

EXEMPLES.

Dans Télémaque ; c'est lui-même qui parle :

“ A peine avois-je ainsi parlé, que ma douleur s’adoucissoit, et que mon cœur, enivré d’une folle passion, secouoit toute pudeur ; puis je me voyois plongé dans un abîme de remords : pendant ce trouble, je courrois errant çà et là dans le sacré bocage, semblable à une biche qu’un chasseur a blessée ; elle court au travers des vastes forêts pour soulager sa douleur, mais la flèche qui l’a percée dans le flanc la suit partout, elle porte partout avec elle le trait meurtrier. Ainsi je courois en vain pour m’oublier moi-même et rien n’adoucissoit le plaisir de mon cœur.”

Dans

Dans le même ouvrage, le jeune Idamante, victime malheureuse du veru indiscret d'Idoménée son père, est comparé à un Lys que le soc de la charrue a coupé.

“ Tel qu'un beau Lys au milieu des champs coupé
 “ dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit
 “ et ne se soutient plus, il n'a point encore perdu cette
 “ vive blancheur et cet éclat qui charme les yeux, mais
 “ la terre ne le nourrit plus et sa vie est éteinte : ainsi
 “ le fils d'Idoménée, comme une jeune et tendre fleur,
 “ est cruellement moissonné dès son premier âge.”

Fréron dans son Ode sur la bataille de Fontenoi, compare la Flandre (destinée à être toujours le théâtre de la guerre) avec ce fameux Prométhée de la fable dont les entrailles toujours renaissantes, sont sans cesse dévorées par un Vautour.

De meurtres affamé le Démon des batailles.
 De ses barbares mains déchire tes entrailles ;
 Pour nourrir sa fureur tu renais chaque jour ;
 Et ton sort est pareil au destin déplorable
 De ce fameux coupable
 Immortel aliment de l'avid Vautour.

Il compare ensuite l'armée Française répandue dans la Flandre avec le débordement du Nil, qui fertilise les campagnes en les inondant.

Que

Que dis-je ? contre toi quand Louis se déclare,
 Sensible à tes malheurs, sa bonté les répare :
 Tu devras ton bonheur à son bras irrité,
 C'est ainsi que le Nil franchissant son rivage,
 Dans les champs qu'il ravage,
 Répand le germe heureux de leur fécondité.

Paraphrase du Psaume Premier.

Comme sur le bord des ruisseaux
 Un grand arbre planté des mains de la nature,
 Malgré le chaud brûlant conserve sa verdure,
 Et de fruits, tous les ans, enrichit ses rameaux ;
 Ainsi cet homme heureux fleurira dans le monde ;
 Il ne trouvera rien qui trouble ses plaisirs,
 Et qui constamment ne réponde
 A ses nobles projets, à ses justes desirs.

Dans la Henriade, Chant VII,

Essex avec éclat paroît au milieu d'eux
 Tel que dans nos jardins un palmier fourcilleux,
 A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
 Etale les beautés de sa tige étrangère :
 Son casque étinceloit des feux les plus brillans
 Qu'étaioient à l'envi l'or et les diamans,
 Dont chers et précieux, dont sa sœur maîtresse
 Honora son courage ou plutôt sa tendresse.
 Ambitieux Essex, vous étiez à la fois
 L'amant de votre Reine et le soutien des Rois !

Dans

Dans le même Poëme, au même Chant.

D'Aumale cependant, la fureur dans les yeux,
 Accusoit les Flamands, la fortune et les Cieux :
 Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
 Quittez, lui dit son Chef, une fureur si vaine ;
 Vivez pour un parti dont êtes l'honneur ;
 Vivez pour réparer ma perte et son malheur ;
 Que vous et Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
 De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
 Suivez-moi l'un et l'autre aux remparts de Paris,
 De la ligue, en marchant, ramassez les débris ;
 De Coligny vaincu surpassons le courage.
 D'Aumale, en l'écoutant, pleure et frémit de rage ;
 Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter :
 Semblable au fier lion qu'un Mâure a su dompter,
 Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
 A la main qu'il connoît, soumet sa tête horrible,
 Le fuit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
 Et semble menacer, même en obéissant.

DE LA DIFFERENCE.

La différence est une certaine contrariété qui se rencontre entre deux objets comparés, soit que l'on compare ensemble deux objets actuellement différens, soit que l'on compare l'état présent d'un seul objet avec son état passé.

EXEMPLES.

EXEMPLES.

Racine dans le premier Cœur de la Tragédie d'Esther.

Déplorable Sion ! qu'as-tu fait de ta gloire ?

Tout l'univers admiroit ta splendeur :

Tu n'es plus que poussière, et de cette grandeur

Il ne nous reste plus que la triste mémoire :

Sion, jusques aux cieus élevée autrefois,

Jusqu'aux Enfers maintenant abaissée,

Puissai-je demeurer sans voix,

Si dans mes chants ta douleur retracée,

Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

Le Prophète Jérémie peint d'une manière également forte & touchante l'affreuse désolation de cette Jérusalem, autrefois la plus brillante de toutes les cités.

“ Comment cette ville autrefois si pleine de peuple
 “ est-elle maintenant si solitaire ? Celle qui étoit si
 “ grande entre les nations est devenue comme veuve ;
 “ la Reine des Provinces ce été assujettie au tribut.

“ Elle ne cesse point de pleurer pendant la nuit et
 “ ses joues sont trempées de ses larmes. De tous ceux
 “ qui l'aimoient, il n'y en a pas un seul qui la con-
 “ sole : tous ses amis l'ont traitée avec perfidie et sont
 “ devenus ses ennemis

“
 “ Comment le Seigneur a-t-il couvert de ténèbres dans

“ sa

" la fureur la fille de Sion ? Comment a-t-il fait tom-
 " ber du ciel en terre la fille d'Israël qui étoit si écla-
 " tante et ne s'est-il pas souvenu au jour de sa colère
 " de celle où il avoit mis son asarche-pied ?
 " Des chemins qui conduisent à Sion sont dans les
 " pleurs, parcequ'il n'y a plus personne qui vienne à
 " ses solemnités : toutes ses portes sont désolées ; ses
 " prêtres ne font que gémir : ses vierges sont dans la
 " douleur et elle est plongée dans l'amertume.
 " Ses ennemis la dominant, ceux qui la haïssent
 " sont dans la prospérité, parceque le Seigneur l'a af-
 " fligée à cause de ses iniquités : ses petits enfans ont
 " été emmenés captifs devant l'ennemi qui les chassoit.
 " Tout ce que la fille de Sion avoit de beau lui a été
 " enlevé : ses princes sont devenus comme des bœufs
 " qui ne trouvent point de pâturage et ils ont marché
 " défilés de force devant l'ennemi qui les poursui-
 " voit

*Tertulien fait un éloquente comparaison de dissimulation
 des vertus des Chrétiens avec celle des plus sages Philo-
 sophes du Paganisme.*

" Oseriez-vous comparer la chasteté de vos Philosophes
 " avec celle des Chrétiens ? Il est vrai qu'un certain
 " Démocrite se creva les yeux pour ne pas être sensible
 " à la beauté des femmes, et il aima mieux perdre le
 " plaisir de la vue, que de supporter le chagrin de ne
 " les pas posséder : mais un Chrétien voit les femmes
 " sans danger et sans désir ; et comme il est aveugle
 " du cœur, il n'a pas besoin de l'être du corps. Par-
 " lez-

“ Ierez-vous de l'humilité de vos sages ? Il est vrai que
 “ votre Diogène foula aux pieds les plus superbes
 “ ornemens de Platon par un orgueil plus fin, mais
 “ non pas moins criminel que celui qu'il condamnoit :
 “ mais un Chrétien est humble sans affectation au mi-
 “ lieu des personnes le plus viles et les plus pauvres.
 “ Direz-vous que la fidélité de vos Philosophes étoit
 “ inviolable ? Qui ne fait qu' Anaxagoras retint un
 “ dépôt qui lui avoit été confié ? Mais un Chrétien est
 “ fidèle même à ses plus cruels ennemis ; et ne dites
 “ pas qu'il y a des Chrétiens déréglés ; car sachez
 “ que dès lors qu'ils sont déréglés, ils ne sont plus
 “ Chrétiens et cessent de passer pour tels parmi nous.
 “ Mais il n'en est pas ainsi de vos Philosophes ; car
 “ tout scélérats qu'ils sont, ils ne laissent pas d'avoir
 “ parmi vous le nom de sages : tant il y a peu de res-
 “ semblance entre un Philosophe et un Chrétien, entre
 “ un disciple de la Grèce et un disciple de Jesus
 “ Christ.”

Discours de Satan à Belzebuth, dans le Paradis Perdu de
Milton.

“ Es-tu ce Chérubin qui protégeoit les autres à
 “ l'ombre de ses ailes ? Es-tu cet ange dont l'éclat
 “ éblouissoit les cieux ? Mais que tu lui ressembles
 “ peu ! N'a guères, une ligue mutuelle, une union de
 “ pensées et de desseins, la même espérance & les
 “ mêmes périls t'ont joint avec moi dans une entre-
 “ prise glorieuse. Hélas ! la misère nous unit au-
 “ jourd'hui : tu vois dans quel abîme et de quelle hau-
 “ teur

“ teur nous formés tombés. La foudre a rompu nos
 “ légions. Cruelles armes dont la force nous étoit in-
 “ connue !”

*Dans la Tragédie de la Mort de César, Antoine se jette
 à genoux auprès du corps sanglant de ce Héros et s'écrie en
 s'adressant aux Romains qu'il haranguoit.*

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste.
 Voilà ce Dieu vengeur idolâtré par vous ;
 Que ses assassins même adoroient à genoux,
 Qui toujours votre appui dans la paix, dans la guerre,
 Une heure auparavant faisoit trembler la terre,
 Qui devoit enchaîner Babylone à son char ;
 Amis, en cet état connoissez-vous César ?

*Dans la même Tragédie Brutus pleure sur la décadence de
 la liberté Romaine.*

Quelle bassesse, ô ciel ! et quelle ignominie !
 Voilà donc les soutiens de ma triste patrie !
 Voilà vos successeurs, Horace, Décius,
 Et toi, vengeur des lois, toi mon sang, toi Brutus.
 Quels restes, justes dieux ! de la grandeur Romaine ;
 Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne !
 César nous a ravis jusques à nos vertus,
 Et je cherche ici Rome et ne la trouve plus.

Dans

Dans la Tragédie d'Alzire, Zamore compare ainsi la clemence d'Alouen avec la barbarie de Gafnan & des Espagnols.

Zamore à Alouen.

Mon père ! ah ! si jamais ta nation cruelle
Avoit, de tes vertus, montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers aujourd'hui désolé,
Au devant de leur joug sans peine auroit volé ;
Mais, autant que ton âme est bienfaisante et pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature.

Mithridate avec sa defeat à Arbate, Gouverneur de Nymphée.

Enfin, après un an, tu me revois, Arbate !
Non plus comme autrefois cet heureux Mithridate,
Qui de Rome toujours balançant le destin,
Tenois entr'elle et moi l'univers incertain.
Je suis vaincu.

Hippolyte à Aricie.

Moi qui contre l'amour sièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai longtems insulté,
Qui des foibles mortels déplorant les naufrages,
Pensais toujours du bord contempler les orages ;
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?
Un moment a vaincu mon audace imprudente,
Cette âme si superbe est enfin dépendante :
Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant par tout le trait dont je suis déchiré,

Contre

Contre vous, contre moi, vraiment je m'éprouve.
 Présente, je vous fais ; absente, je vous trouve ;
 Dans le fond des forêts votre image me fait.
 La lumière du jour, les ombres de la nuit,
 Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite,
 Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
 Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
 Maintenant je me cherche et ne me trouve plus :
 Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
 Je ne me souviens plus des leçons de Neptune :
 Mes seuls gémissemens font retentir les bois,
 Et mes courriers oisifs ont oublié ma voix.

DES CIRCONSTANCES.

Les circonstances sont d'un très grand usage dans l'art oratoire ; elles servent infiniment pour le sublime. Elles présentent de vives, de touchantes images ; elles exposent l'état naturel des choses. Combien d'actions paroissent héroïques ou criminelles, faute d'être envisagées avec toutes leurs circonstances !

Médée embrasant le palais de Créuse, égorgeant et déchirant ses propres enfans aux yeux de Jason leur père, est sans doute une femme impitoyable, une mère dénaturée ; mais la douleur et le désespoir qui la dévorent, son amour violent pour un perfide qu'elle a rendu possesseur de la toison d'or, pour qui elle a abandonné son père et sa patrie, à qui elle a sacrifié son honneur, immolé Pélée et Absyrthe son propre frère ; la honte de se voir préférer une rivale, les mouvemens d'amour, de haine, de crainte, de jalousie et de rage,

qui

qui percent et qui rongent son cœur ; toutes les circonstances changent l'espèce. Ses crimes passés semblent excuser les crimes présents, (si cependant un crime peut en excuser un autre.)

Oreste paroît inexorable de lever un bras parricide sur Clitennestre sa mère ; mais elle-même s'est souillée du sang d'Agamemnon. C'est la pitié qui rend Oreste impie ; il venge un père, et sur qui ? sur une mère. Mais quoi ! tout paroïssoit légitime chez les Payens, à quiconque vengeoit un père.

Progné plongeant le couteau dans le sein du jeune Ithis son fils, semble révolter la nature ; mais l'outrage sanglant que le barbare Térée vient de faire à sa sœur Philomèle, à son père Pandion, à elle-même, l'occupe vivement, & lui ferme les yeux à tout autre objet : elle ne voit plus son fils dans Ithis, elle n'y voit que le fils de Térée. Le silence de la sœur, plus fort que les cris et le silence de cet enfant, détermine son bras : c'est Philomèle qu'immole Ithis par les mains de Progné : son crime envisagé de cette manière, reçoit quelque excuse ; mais Ovide lui rend tout son horreur par les circonstances ingénieuses qu'il y ajoute. Cet enfant innocent qui ne s'attend point à son malheur, entre, salue sa mère avec un air enjoué, s'approche d'elle, lui tend ses petits bras, se jette à son col, l'embrasse, lui fait mille caresses à la façon des enfans. Progné ne peut soutenir ce spectacle ; elle s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux, sa colère se défarme, sa fureur l'abandonne ; elle alloit céder. Pourquoi faut-il qu'elle rappelle sa férocité ?

Ces exemples font assez voir combien les circonstances servent à caractériser les choses : donnons-en des exemples qui foyent de main de maîtres.

Dans le Pseaume 55, le Roi Prophète nous représente dans Absalon l'Ingratitude des Pécheurs.

“ C'est vous, ingrat ! qui me combattez, vous qui
 “ n'étiez qu'un cœur avec moi, qui conduisiez mes
 “ troupes, et qui étiez mon intime ami ; vous pre-
 “ niez à ma table une nourriture délicieuse et vous
 “ marchiez avec moi dans la maison de Dieu, sans
 “ avoir d'autre volonté que la mienne.”

Dans la Tragédie de Bajazet, Roxane mesure l'Ingratitude de ce Prince sur les témoignages d'Amour qu'elle lui avoit donnés. Tu m'as pu trahir si cruellement, dit-elle :

Moi, qui de ce haut rang qui me rendoit si fière,
 Dans le sein du malheur t'ai cherché la première,
 Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
 Aux périls dont tes jours étoient environnés,
 Après tant de bontés, de soins, d'ardeurs extrêmes,
 Tu ne faurois jamais prononcer que tu m'aimes !
 Mais dans quel souvenir me laissai-je égarer ?
 Tu pleures, malheureuse ! ah ! tu devois pleurer,
 L'orsque d'un vain desir à ta perte poussée
 Tu conçus de le voir la première pensée.

Dans

*Dans la Tragédie de Mithridate :**Mithridate à Arbate.*

Pompée a faisi l'avantage
 D'une nuit qui laissoit peu de place au courage ;
 Mes soldats presque nus dans l'ombre intimidés ;
 Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés ;
 Le désordre partout redoublant les allarmes ;
 Nous-mêmes, contre nous tournant nos propres armes ;
 Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux ;
 Enfin, toute l'horreur d'un combat ténébreux :
 Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste ?
 Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste ;
 Et je ne dois la vie en ce commun effroi,
 Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.

*Dans la première Tragédie de Crébillon, Idménte pour
 s'excuser de l'Indiscrétion de son Veu, fait une vive Pein-
 ture des Dangers qui le lui ont arraché :*

Une effroyable nuit sur les eaux répandue,
 Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue ;
 La mort seule y parut . . . Le vaste sein des Mers
 Nous entr'ouvrit cent fois la route des Enfers :
 Par des vents opposés les vagues ramassées,
 De l'abîme profond jusqu'à au Ciel poussées,
 Dans les airs embrasés agitoient mes vaisseaux,
 Aussi prêts d'y périr qu'à fondre sous les eaux.
 D'un déluge de feu l'onde comme allumée,
 Sembloit rouler sur nous une mer enflammée ;

Et Neptune en courroux, à tant de malheureux
 N'offroit pour tout salut que des rochers affreux.
 Que te dirai-je enfin ?.... Dans ce péril extrême
 Je tremblai, Sophronyme, et tremblai pour moi-même...
 Pour apaiser les Dieux, je priai.... je promis....
 Non, je ne promis rien, Dieux cruels ! j'en frémiss....
 Neptune l'instrument d'une indigne foiblesse,
 S'empara de mon cœur & dicta la promesse :
 S'il n'en eut inspiré le barbare dessein,
 Non, je n'aurois jamais promis de sang humain.

*Dans la Tragédie de Voltaire, qui a pour titre La
 Mort de César, Antoine parle ainsi aux Romains de ce
 Héros :*

Hélas ! si sa grande âme eut connu la vengeance,
 Il vivroit et sa vie eut rempli nos souhaits.
 Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits ;
 Deux fois à Cassius il conserva la vie.
 Brutus !.... où suis-je ? ô ciel ! ô crime ! ô barbarie !
 Chers amis, je succombe, et mes sens interdits....
 Brutus !.... son assassin.... ce monstre étoit son fils.

DES LIEUX ORATOIRES EXTERIEURS.

Les lieux Oratoires extérieurs ne sont pas d'un
 moindre avantage dans l'invention que les intérieurs,
 mais comme ce livre n'est destiné que pour des jeunes
 gens à qui je ne suppose que de l'esprit, du jugement
 & du bon goût, je ne parlerai que de l'imitation qui est
 l'art de faire des larcins adroits et ingénieux à de bons
 auteurs,

auteurs, soit anciens, soit modernes, sans tomber dans le défaut d'indigne plagiaire.

Les bons auteurs fournissent des pensées et des expressions. Si vous prenez les pensées, enrichissez-les, perfectionnez-les, s'il est possible, et surtout produisez-les sous des expressions nouvelles et qui vous soient propres. Si vous prenez les expressions, faites-les servir à exprimer d'autres pensées qui soient à vous, et qui ne soient ni moins belles, ni moins nobles que celles de l'auteur que vous imitez.

Afin qu'on ne marche point à tâtons dans une route si sombre et si difficile, voici quelques exemples de la manière dont on peut imiter.

Héract avait dit en parlant de la Mort :

“ La mort frappe également aux superbes palais des
“ Rois et aux humbles chaumières des pauvres.”

Voyez avec quelle grace, quelle noblesse, quelle subtilité Matherbe a rendu cette pensée, comme il l'a enrichie en l'amplifiant, de quelles pompeuses expressions il l'a revêtue :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est, se bouche ses oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois :
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Horace avoit dit :

“ L'argent, tel qu'un Roi puissant, dispense toutes
 “ les faveurs ; il fait trouver une femme munie d'une
 “ riche dot ; il donne du crédit dans le monde, des
 “ amis, de la naissance même et de la beauté à ceux
 “ qui n'en ont pas. Ayez des écus, la douce éloquence
 “ coulera de vos lèvres, les graces prendront soin de
 “ vous orner.”

Boileau a encore enchéri sur Horace :

Quiconque est riche, est tout ; sans sagesse il est sage ;
 Il a, sans rien favoir, la science en partage ;
 Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
 La vertu, la valeur, la dignité, le sang ;
 Il est aimé des Grands, il est chéri des Belles :
 Jamais Surintendant ne trouva de cruelles.
 L'or même à la laideur donne un teint de beauté ;
 Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

Psautre trente-sixième.

“ J'ai vu l'impie élevé comme les cèdres du Liban ;
 “ j'ai passé, il n'étoit déjà plus ; je l'ai cherché, je n'ai
 “ pas même trouvé la place où il étoit.”

Racine,

Racine, Tragédie d'Esther.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Pareil au cèdre, il cachoit dans les Cieux
Son front audacieux :
Il sembloit, à son gré, gouverner le tonnère ;
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

Le même Racine a été très bien imité par Voltaire.
Voici les passages de l'un et de l'autre :

*Racine, Tragédie d'Esther.**Esther à Elise.*

Dieu tient le cœur des Rois entre ses mains puissantes ;
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes.
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé,
De mes foibles attraits le Roi parut frappé.

Voltaire, dans le Poëme de la Henriade.

L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées ;
Il fait, quand il lui plait, veiller sur nos années.
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé,
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé.

Ces exemples suffisent pour faire voir de quelle manière on peut imiter. Considérons maintenant quels sont les guides les plus surs qu'on puisse prendre pour ne pas s'égarer dans la carrière de l'éloquence.

Bossuet passe à bon droit pour l'aigle des Orateurs. Il y en a, il est vrai, dont l'éloquence est plus pure, plus ornée, plus châtiée, mieux soutenue ; mais nul ne l'égale en sublimité. Les plus célèbres, après lui, sont, Fénelon son rival et un peu son inférieur ; Fléchier, si connu par ses belles oraisons funèbres ; Mascaron, Bourdaloue, le P. Cheminai, le P. de la Rue et Maffillon.

Pour l'éloquence du Barreau, Patru, Le Maître, Le Normand.

Corneille, Racine, Crébillon & Voltaire, tiennent, sans contredit le rang le plus distingué parmi les poètes tragiques & aucun auteur n'est comparable à Molière pour le comique. Despréaux est un des meilleurs modèles en tout genre & si tous les auteurs modernes avoient autant surpassé les anciens, chacun dans leur genre que La Fontaine l'a fait dans le sien, la fameuse question de la pré-éminence entre les anciens et les modernes seroit bientôt décidée.

Pour le style épistolaire, nous n'avons point de meilleur modèle que Madame de Sévigné. C'est la mère des graces et des sentimens, c'est une plume adorable. Chez elle tout est animé, tout est peint au vif, on voit tout ce qu'elle dit. Elle brille surtout par cette abondance, cette prodigieuse variété de tours ingénieux avec lesquels elle s'exprime pour dire les mêmes choses d'une façon toujours si différente, si spirituelle et si propre à réveiller le sentiment.

“ Mon

“ Mon cœur à droite ou à gauche, dit-elle à sa fille,
“ est tout plein de vous. Si vous me demandez ce
“ que je sens dans ce carosse charmant ; je pense à ma
“ chère enfant, je m’entretiens de la tendre amitié que
“ j’ai pour elle, de celle qu’elle a pour moi....de la Pro-
“ vidence qui nous sépare....de la tristesse que j’en ai....
“ C’est sur ces séparations si terribles que je ne suis pas
“ soumise comme je devrois ; je regrette ce que je
“ passe de ma vie sans vous, et j’en précipite le reste
“ pour vous trouver, comme si j’avois bien du tems à
“ perdre.

“ Enfin, ma chère fille, vous ne voulez pas que je
“ pleure de vous voir à mille lieues de moi ; vous ne
“ sauriez cependant empêcher que cet ordre de la Pro-
“ vidence ne me soit bien dur et bien sensible ; je ne
“ m’accoutumerai de longtemps à cet éloignement....je
“ ne veux point vous donner un mauvais exemple, ni
“ ébranler votre courage par le récit de mes faiblesses ;
“ conservez toute votre raison : jouissez de la grandeur
“ de votre âme pendant que je m’aiderai, comme je
“ pourrai, de toute la tendresse de la mienne.

“ Me voici dans un lieu, ma fille, qui est le lieu du
“ monde où j’ai pleuré le jour de votre départ le plus
“ abondamment et le plus amèrement ; la pensée m’en
“ fait encore tressaillir....Ma chère enfant, je n’en puis
“ plus, votre souvenir me tue en mille occasions. J’ai
“ pensé mourir dans ce jardin où je vous ai vue mille
“ fois : je ne veux point vous dire en quel état je

“ fuis ; vous avez une vertu sévère qui n'entre point
“ dans la foiblesse humaine. Il y a des jours, des
“ heures, des momens où je ne fuis pas la maîtresse ;
“ je fuis faible et ne me pique point de ne l'être pas.

“ Hélas ! ma chère enfant, il y a plus d'un an que
“ je ne vous ai vue : je sens vivement cette absence ;
“ et vous, ma fille, n'y pensez-vous point quelque fois
“ un petit moment.

“ Je ne vous parle point aujourd'hui de ma tendresse,
“ c'est que je ne vous aime point.

“ Adieu, mon enfant, je vous désire de pouvoir com-
“ prendre combien je vous aime.

“ Je m'envais dans un lieu où je penserai à vous sans
“ cesse, et peut-être trop tendrement. Il est bien dif-
“ ficile que je revoye ce lieu, ce jardin, ces allées, ce
“ petit pont, cette avenue, cette prairie, ce moulin,
“ cette petite vue, cette forêt, sans penser à ma très
“ chère enfant.

“ Adieu, ma chère enfant, vous dirai-je que je vous
“ aime ? Il me semble que c'est une chose inutile.
“ Vous le croyez assurément.

“ Je fonds en larmes en lisant vos lettres ; il me
“ semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié ;
“ il semble que vous m'écriviez des injures, ou que
“ vous soyez malade, ou qu'il vous soit arrivé quelqu'
“ accident ; et c'est tout le contraire : vous m'aimez,
“ ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière
“ que

“ que je ne puis soutenir sans des larmes en abon-
“ dance. Vous continuez votre voyage sans aucune
“ aventure fâcheuse ; et lorsque j'apprends tout cela,
“ qui est justement tout ce qui me peut-être le plus
“ agréable, voilà l'état où je suis. Vous vous amusez
“ donc à penser à moi, vous en parlez et vous aimez
“ mieux m'écrire vos sentimens que vous n'aimez à me
“ les dire ; de quelque façon qu'ils me viennent, ils
“ sont reçus avec une tendresse et une sensibilité qui
“ n'est comprise que de ceux qui savent aimer comme
“ je fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce
“ qu'il est possible de sentir de tendresse : mais si vous
“ songez à moi, ma chère enfant, soyez assurée aussi
“ que je pense continuellement à vous ; c'est ce que
“ les dévots appellent une pensée habituelle : c'est ce
“ qu'il faudroit avoir pour Dieu, si l'on faisoit son de-
“ voir....

“ Adieu, ma chère enfant, l'unique passion de mon
“ cœur, le plaisir et la douleur de ma vie ; aimez-moi
“ toujours, c'est la seule chose qui me peut donner de
“ la consolation.

“ Vous comprenez bien, ma Belle, que de la ma-
“ nière dont vous m'écrivez, il faut que je pleure en
“ lisant vos lettres. Joignez à la tendresse et à l'incli-
“ nation naturelle que j'ai pour votre personne, la pe-
“ tite circonstance d'être persuadée que vous m'aimez,
“ et jugez de l'excès de mes sentimens. Méchante,
“ pourquoi me cachez-vous quelquefois de si précieux
“ trésors ? Vous avez peur que je ne meure de joie ;

“ mais ne craignez-vous point aussi que je ne meure
“ du déplaisir de croire voir le contraire ?.... Ah ! mon
“ enfant, que je voudrois bien vous voir un peu, vous
“ entendre, vous embrasser, vous voir passer, si c'est
“ trop que le reste ! hé bien ! par exemple, voilà de
“ ces pensées auxquelles je ne résiste pas ; je sens qu'il
“ m'ennuye de ne vous plus avoir ; cette séparation
“ me fait une douleur au cœur et à l'âme, que je sens
“ comme un mal de corps.

“ Je vous écris au bout de cette allée sombre que
“ vous aimez, assise sur ce siège de mousse, où je vous
“ ai vue quelquefois couchée : mais, mon Dieu ! où
“ ne vous ai-je point vue ici ? et de quelle façon toutes
“ ces pensées me traversent-elles le cœur ? Il n'y a point
“ d'endroit, point de lieu, ni dans la maison, ni dans l'é-
“ glise, ni dans le pays, ni dans le jardin, où je ne vous
“ aye vue ; il n'y en a point qui ne me fassent souvenir
“ de quelque chose : de quelque manière que ce soit, je
“ vous vois, vous m'êtes présente, je pense et repense
“ à tout ; ma tête et mon esprit se creusent ; mais
“ j'ai beau tourner, j'ai beau chercher ; cette chère
“ enfant, que j'aime avec tant de passion, est à deux
“ cens lieues de moi, je ne l'ai plus ; sur cela je pleure
“ sans pouvoir m'en empêcher. Voilà qui est bien
“ faible ; mais pour moi je ne fais point être forte
“ contre une tendresse si juste et si naturelle.... Je vous
“ prie de ne point parler de mes faiblesses, mais vous
“ devez les aimer et respecter mes larmes, puisqu'elles
“ viennent d'un cœur tout à vous.... Adieu, ma chère
“ petite,

“ petite, voilà tout ce que vous aurez de Livry. Si
“ j’avois eu la force de ne vous y point écrire, et de
“ faire un sacrifice à Dieu de tout ce que j’y ai senti,
“ cela vaudroit mieux que toutes les pénitences du
“ monde : mais au lieu d’en faire un bon usage, j’ai
“ cherché de la consolation à vous en parler. Ah !
“ ma fille, que cela est foible et misérable !

“ Ma fille, aimez-moi donc toujours ; c’est ma vie ;
“ c’est mon âme que votre amitié ; je vous le disois
“ l’autre jour, elle fait tout ma joie et toutes mes dou-
“ leurs. Je vous avoue que le reste de ma vie est cou-
“ vert d’ombre et de tristesse, quand je songe que je
“ la passerai si souvent éloignée de vous.”

DEUXIEME SECTION.

DE LA DISPOSITION.

IL ne fuffit pas d'avoir, par le fecours de l'invention, trouvé les raifons les plus folides et les plus convaincantes : la force et la beauté du difcours confiftent moins dans ces raifons, que dans un certain arrangement juſte, naturel et régulier de toutes les parties qui le compoſent. Il faut de l'ordre partout : la confuſion eſt auſſi inſupportable dans un difcours que partout ailleurs. Il en eſt d'un difcours comme d'un ouvrage d'architecture ; les raifons, les argumens en ſont les matériaux : figurez-vous tous ces matériaux confuſément épars, renverſés les uns ſur les autres, les pierres et la charpente, l'or et le marbre confondus enſemble, cet aſſortiment bizarre et mal entendu ne préſentera aux yeux qu'un ſpectacle déſagrément. C'eſt l'élégante conſtruction de ces matériaux qui forme le bel édifice ; c'eſt auſſi la diſpoſition bien ménagée de toutes les parties d'oraiſon, qui forme le beau difcours.

Ces parties d'oraiſon ſont l'Exorde qui renferme la propoſition, enſuite la Narration, la Confirmation qui renferme la Réfutation ; enfin, la Peroraiſon ou Conclusion.

De L'Exorde.

L'Exorde est au discours oratoire, ce que la tête est au corps humain ; c'est ce qu'il y a de plus apparent et de plus sensible : c'est ce que l'Auditeur écoute le plus attentivement, c'est ce qui le rebute ou le rend propice.

L'Exorde en général doit être simple et modeste ; c'est en prenant d'abord un ton soumis et respectueux, que l'Orateur peut s'insinuer d'abord par degrés dans les esprits et s'en rendre ensuite le maître. Un Orateur qui se présente d'un air timide et modeste est bien plus favorablement écouté, que celui qui se présente d'un air assuré et triomphant. Cette timidité flatte l'amour propre des Auditeurs, en leur donnant une preuve sensible de leur supériorité.

Après la mort d'Achille, Ajax prétendit que les armes de ce héros lui étoient dues. Ulysse entra en concurrence avec lui ; l'un et l'autre expose ses prétentions en présence des Princes considérés. Ajax, guerrier vaillant, mais mauvais orateur, dit tout ce qu'il faut précisément pour indisposer l'esprit de ses juges ; il s'emporte, il éclate, il semble leur reprocher les services qu'il leur a rendus, et leur injustice et leur ingratitude.

“ Grand Dieux, s'écrie-t-il, c'est à la vue de la
“ flotte que nous plaidons, et c'est un Ulysse qu'on
“ ose mettre en parallèle avec moi ! Mais ce lâche a-t-
“ il pu tenir devant Hector, lorsque ce fier Troyen
“ portoit

“ portoit le feu dans nos vaisseaux ? C'est moi qui ar-
 “ rétai ce terrible ennemi et qui le repoussai ; c'est à
 “ moi qu'on doit la conservation de la flotte.”

Ulysse n'étoit pas à beaucoup près aussi hardi et aussi courageux, mais c'étoit le plus rusé et le plus éloquent de tous les Grecs ; il prend d'abord le ton le plus modéré et les manières les plus engageantes, il fait paroître un respect infini pour ses juges, un dévouement entier à la cause commune et une extrême affliction de la perte que les Grecs viennent de faire.

“ Illustres Grecs, dit-il, si vos vœux et les miens
 “ eussent été exaucés, ces armes ne seroient pas la ma-
 “ tière d'une si triste contestation ; vous les posséde-
 “ riez encore, cher Achille, et nous jouirions du bon-
 “ heur de vous posséder vous même. Mais puisqu'un
 “ sort fatal nous enlève ce héros, (poursuit-il en faisant
 “ semblant d'essuyer ses larmes) qui peut à plus juste
 “ titre, prétendre aux armes du grand Achille, que
 “ celui qui a procuré aux Grecs cet invincible guer-
 “ rier ?”

La comparaison de ces deux exemples fait connoître en quoi consiste l'artifice de l'Exorde : mais cette modération, ce sang froid, ces mouvemens si doux et si adroitement concertés ne conviennent pas à toute sorte de sujets. Il est des conjonctures où un mouvement éclatant et impétueux produit un très bon effet. Il y a donc deux sortes d'Exorde ; le brusque et le tempéré.

Le

Le brusque est fait pour les passions véhémentes et pour les grands événemens. L'orateur agité de pensées tumultueuses éclate tout à coup, et saisit ses Auditeurs par un enthousiasme violent et imprévu.

EXEMPLES.

*Dans l'Oraison Funèbre de M^r. de Pomponne de Bellièvre,
par M^r. Patru.*

“ Quelles larmes, quels sanglots pourroit soulager
“ ou rassasier ta douleur ? Paris ! superbe Paris !
“ chère merveille des nations ! que tu perds ! Le
“ grande Pomponne n'est plus, et avec lui toute ta gloire
“ est ensevelie.”

Dans l'Oraison Funèbre de Madame la Duchesse d'Anguilla.

“ Qu'attendez-vous de moi, Messieurs ? et quel doit
“ être aujourd'hui mon ministère ? Je ne viens ni dé-
“ guiser les faiblesses, ni flatter les grandeurs humaines,
“ ni donner à de fausses vertus de fausses louanges.
“ Malheur à moi, si j'interrompois les sacrés mystères
“ pour faire un éloge profane, si je mêlois l'esprit du
“ monde à une cérémonie de religion et si j'attribuois
“ à la force ou à la prudence de la chair, ce qui n'est
“ du qu'à la grace de Jesus-Christ.”

Dans

Dans la Tragédie d'Alzire, Zamore souffle ainsi l'Esprit de Vengeance dans le Cœur des Américains.

Amis, de qui l'audace aux mortels peu commune,
 Renait dans les dangers et croît dans l'infortune ;
 Illustres compagnons de mon funeste sort,
 N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort ?
 Vivrons-nous sans servir Alzire et la patrie ;
 Sans ôter à Gufman sa détestable vie ;
 Sans punir, sans trouver cet insolent vainqueur :
 Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur ?
 Dieux impuissans, Dieux vains de nos vastes contrées,
 A des Dieux ennemis vous les avez livrées !
 Et six cens Espagnols ont détruit sous leurs coups
 Mon pays et mon trône, et vos temples et vous.

Dans la Tragédie de Zaïre, le vieux Lascagne sorti des fers ou il languit depuis vingt ans, parle ainsi à ceux qui l'environnent :

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle ?
 Suis-je avec des Chrétiens ?....guidez mes pas tremblans :
 Mes maux m'ont affoibli plus encor que mes ans.
 Suis-je libre, en effet ?.....

Dans la Tragédie d'Aboléc, Joad apostrophe ainsi Maïban :

Où suis-je ? de Baal ne vois-je pas le Prêtre ?
 Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître ?
 Vous souffrez qu'il vous parle ? Et vous ne craignez pas
 Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas,

Il ne forte à l'instant des feux qui vous embrasent ?
Ou, qu'en tombant sur lui, ces murs ne vous écrasent ?
Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

*Exorde du Discours de Méléch, dans le Paradis
perdu de Milton.*

“ Armons-nous ; déclarons la guerre ; prenons le
“ parti d'agir à force ouverte ; n'employons ni ruse ni
“ stratagème : c'est la ressource des lâches.”

Cette espèce d'Exorde ne doit être employé qu'avec beaucoup de ménagement et le plus rarement qu'il est possible : il est à craindre que la suite du discours ne réponde pas à un mouvement si violent ; d'ailleurs tant de véhémence n'est pas toujours du goût de l'Auditeur. L'Exorde tempéré est d'un usage beaucoup plus universel. En voici des exemples :

Dans l'Oraison Funèbre de la Reine d'Angleterre.

“ Celui qui régit dans les Cieux et de qui relèvent
“ tous les Empires, à qui seul appartient la gloire, la
“ majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se
“ glorifie de faire la loi aux Rois et de leur donner,
“ quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons.
“ Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse ; soit
“ qu'il communique sa puissance aux Princes, soit
“ qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur
“ propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une
“ manière souveraine et digne de lui.”

Idem

Idomée commence ainsi l'histoire des ses malheurs, en s'adressant à Mentor et à Télémaque :

“ J'avoue que je ne connoissois point encore assez
 “ l'art de régner quand je revins en Crète après le
 “ siège de Troye. Vous savez, chers amis, les mal-
 “ heurs qui m'ont privé de régner dans cette grande
 “ île, puisque vous m'assurez que vous y avez été de-
 “ puis que j'en suis parti. Encore trop heureux, si
 “ les coups les plus cruels de la fortune ont servi à
 “ m'instruire et à me rendre plus modéré !

Exorde du Discours de Mithridate à ses Fils.

Approchez, mes enfans. Enfin, l'heure est venue
 Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue :
 A mes nobles projets je vois tout conspirer,
 Il ne me reste enfin qu'à vous les déclarer.

d'Oreste à Pyrrhus, Tragédie d'Andromaque.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
 Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix,
 Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joie
 De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troye.
 Oui, comme ses exploits, nous admirons vos coups ;
 Hector tomba sous lui, Troye expire sous vous
 Et vous avez montré, par une heureuse audace,
 Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.

De

De Fatime à Zaïre.

Je ne m'attendois pas, jeune et belle Zaïre,
Aux tendres sentimens que ce lieu vous inspire.
Quel espoir si flatteur, ou quels heureux destins
De vos jours ténébreux ont fait des jours sercins ?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes :
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes ;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats,
Où ce brave François devoit guider nos pas.

On sent assez quelle différence il y a entre cette seconde espèce d'Exorde et la première ; autant l'une est brusque et violente, autant l'autre est douce et modérée : cette dernière est très propre à rendre l'Auditeur favorable.

Le poëme épique a une espèce d'Exorde qui lui est particulière. Cet Exorde, outre la proposition, renferme encore une invocation.

La proposition précède l'invocation et l'invocation précède l'Exorde ou entrée en matière. Un exemple rendre cela plus sensible.

EXORDE DE LA HENRIADE.

Proposition.

Je chante ce héros qui régna sur la France,
Et par droit de conquête, et par droit de naissance ;
Qui, par le malheur même, apprit à gouverner ;
Persécuté longtems, sut vaincre et pardonner ;
Confondit et Mayenne, et la Ligue, et l'Ibère ;
Et fut de ses sujets le vainqueur et le père.

Invocation.

Je t'implore aujourd'hui, sévère vérité !
 Répands sur mes écrits ta force et ta clarté ;
 Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre !
 C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre ;
 C'est à toi de montrer aux yeux des nations
 Les coupables effets de leurs divisions.
 Dis comment la Discorde a troublé nos Provinces ;
 Dis les malheurs du peuple et les fautes des Princes.
 Viens, parle, et, s'il est vrai que la Fable autrefois
 Fut, à tes fiers accens, mêler sa douce voix ;
 Si sa main délicate orna ta tête altière ;
 Si son ombre embellit les traits de ta lumière,
 Avec moi, sur tes pas, permets-lui de marcher,
 Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.

Ecorde en entrée en Matière.

Valois régnoit encore et ses mains incertaines
 De l'état ébranlé laissoit flotter les rênes ;
 Ses esprits languissoient par la crainte abattus,
 Ou plutôt en effet Valois ne régnoit plus.

DE LA NARRATION.

L'humble Narration, avec peu de parure,
 Semble ne rechercher que la vérité pure ;
 Elle expose le fait sans clameur et sans fard,
 On connoît bien pourtant qu'elle est fille de l'art.

La Narration est de toutes les parties d'oraison; la plus épineuse et la plus fuyette aux écueils; c'est un sentier étroit et glissant, bordé de tous côtés par des précipices; pour peu que vous vous écartiez à droite ou à gauche, vous êtes perdu. Quelques exemples choisis donneront une idée plus claire de la manière avec laquelle on doit narrer si on veut amuser et plaire.

“ Eléante devoit épouser la jeune Pholoë, fille
“ du fleuve Liris; elle avoit été promise par son père
“ à celui qui la délivreroit d'un Serpent ailé qui étoit
“ né sur le bord du fleuve et qui devoit la dévorer
“ dans peu de jours, suivant la prédiction d'un Oracle.
“ Ce jeune homme, par un excès d'amour, se dévoua
“ pour tuer le monstre; il réussit, mais il ne put goûter
“ les fruits de sa victoire, et pendant que Pholoë
“ se préparant à un doux hyménée, attendoit impati-
“ emment Eléante, elle apprit qu'il avoit suivi Adrasle
“ dans les combats, et que la Parque avoit tranché cruellement
“ ses jours: elle remplit de ses gémissemens
“ les bois et les montagnes qui sont auprès du fleuve;
“ elle noya ses yeux de larmes; elle arracha ses beaux
“ cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle
“ avoit accoutumé de cueillir et accusa le Ciel d'injustice.
“ Comme elle ne cessoit de pleurer nuit et jour
“ les Dieux touchés de ses regrets et par les prières du
“ fleuve, mirent fin à sa douleur: à force de verser
“ des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine,
“ qui coulant dans le sein du fleuve, va joindre ses eaux
“ à celles du Dieu son père: mais l'eau de cette fontaine
“ est encore amère; l'herbe du rivage ne fleurit
jamais,

“ jamais, et on ne trouve d'autre ombrage que celui
 “ des cyprès sur ses tristes bords.

Dans l'araison Funèbre de Mr. de Bellière.

“ Pomponne passe dans la Grande Bretagne, où, pen-
 “ dant tout le tems que dura son ambassade, il se rendit
 “ si admirable aux yeux de toute la Cour et de tout le
 “ peuple d'Angleterre, qu'en effet ce héros ne leur
 “ étoit guères moins cher qu'à la France. Cette pré-
 “ sence si agréable, cet air si doux, sa conversation toute
 “ galante lui gagna bientôt tous les cœurs, mais surtout
 “ celui du Roi, et ce ne fut pas sans une secrète con-
 “ duite de la Providence qu'il se trouva dans ces lieux
 “ au point fatal qu'on alloit immoler à l'idole de l'hé-
 “ résie tant de milliers de victimes innocentes : car il
 “ fut à peine arrivé à Londres, qu'on renouvela les
 “ sanglans Edits de la Reine Elizabeth et de ce Prince
 “ malheureux qui fut le premier déserteur de la piété
 “ et de la foi de ses pères. Une vapeur noire sortie de
 “ l'abîme avoit empoisonné les esprits; jamais danger
 “ ne fut plus proche ni plus affreux : déjà le glaive est
 “ levé, les Ouailles saintes du vrai Pasteur tremblent.
 “ Ames fidèles! consolez-vous; l'Ange du Seigneur est
 “ à vos portes; voilà l'Enfer défarmé; l'appareil de ce
 “ sacrifice d'abomination est par terre; l'éloquence de
 “ Pomponne, ses prières, ses ardentcs sollicitations, ont
 “ enfin ému les entrailles du Monarque, vaincu la
 “ haine des peuples, et confondu l'orgueil et la rage
 “ des Démon. La nouvelle d'un événement si ino-
 “ piné passa bientôt dans tous les climats du monde
 “ Chrétien

" Chrétien. L'Eglise qui voit ses enfans heureusement
 " délivrés, adore le doigt de Dieu dans ce grand fac-
 " cès, et bénit en même tems la sage main qui fut
 " l'organe des miséricordes et de la puissance du
 " Ciel."

*Madame de Sévigné met un intérêt infini dans sa relation
 de la Mort du malheureux Vatel, Maître-d'hôtel
 de M. Le Prince.*

" Le Roi arriva le jeudi soir à Chantilly : la pro-
 " menade, la collation dans un lieu tapissé de jon-
 " quilles, tout cela fut à souhait. On soupa ; il y
 " eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de
 " plusieurs dîners à quoi l'on ne s'étoit pas attendu :
 " cela faisoit Vatel ; il dit plusieurs fois, je suis perdu
 " d'honneur, voici un affront que je ne supporterai
 " pas. Il dit à Gourville, la tête me tourne, il y a
 " douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à donner
 " des ordres. Gourville le soulagea en ce qu'il put.
 " Le rôti qui avoit manqué non pas à la table du Roi,
 " mais aux vingt-cinquièmes, lui revenoit toujours à
 " la tête. Gourville le dit à M. Le Prince. M. Le
 " Prince alla jusques dans sa chambre et lui dit : Va-
 " tel, tout va bien, rien n'étoit si beau que le sou-
 " per du Roi. Il répondit : Monseigneur, votre
 " bonté m'achève : je fais que le rôti a manqué à deux
 " tables. Point du tout, dit M. Le Prince, ne vous
 " fâchez pas, tout va bien. La nuit vint, le feu
 " d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage :
 " il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du

D

" matin

“ matin Vatel s'en va partout, il trouve tout endor-
“ mi, il rencontre un petit pourvoyeur qui lui appor-
“ toit seulement deux charges de marte; il lui de-
“ manda, est-ce là tout? Il lui dit, oui, Monsieur :
“ il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les
“ ports de mer. Vatel attend quelque tems ; les autres
“ pourvoyeurs ne vinrent point : sa tête s'échauffoit,
“ il crut qu'il n'auroit point d'autre marte; il trouva
“ Gourville, il lui dit : Monsieur, je ne survivrai
“ point à cet affront-ci. Gourville se moqua de lui :
“ Vatel monta à sa chambre, met son épée contre la
“ porte et se la passe au travers du cœur : mais ce ne
“ fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui
“ n'étoient pas mortels. La Marte cependant arrive
“ de tous côtés : on cherche Vatel pour la distribuer ;
“ on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte,
“ on le trouve noyé dans son sang, on court le dire à
“ M. Le Prince qui fut au désespoir. M. Le Duc
“ pleura ; c'étoit sur Vatel que tournoit tout son voy-
“ age de Bourgogne. M. Le Prince le dit au Roi fort
“ tristement. On dit que c'étoit à force d'avoir de
“ l'honneur en sa manière. On le loua fort, on loua
“ et l'on blâma son courage. Le Roi dit qu'il y avoit
“ cinq ans qu'il retardoit de venir à Chantilly, parce-
“ qu'il compensoit l'excès de cet embarras. Il dit à
“ M. Le Prince qu'il ne devoit avoir que deux tables
“ et ne point se charger de tout : il jura qu'il ne feroit
“ plus que M. Le Prince en usoit ainsi ; mais
“ c'étoit trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant
“ Gourville tâche de réparer la perte de Vatel : on
“ dina

“ dina très bien, on fit collation, on soupa, on se pro-
“ mena, on joua, on fut à la chasse ; tout étoit par-
“ fumé de jonquilles, tout étoit eschanté. Hier, qui
“ étoit Samedi, on fit encore de même ; et le soir le
“ Roi alla à Liancourt, où il avoit commandé Média-
“ noche.”

Voici d'autres exemples un peu plus sublimes.

*Dans la Tragédie de la Mort de César, Cimbert fait aux
Conjurés un récit de ce qui s'étoit passé au Temple.*

César étoit au temple, et cette fière idole
Sembloit être le Dieu qui tonne au Capitole.
C'est là qu'il annonçoit son superbe dessein
D'aller joindre la Perse à l'Empire Romain.
On lui donnoit les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la Terre,
Mais parmi tant d'éclat, son orgueil impudent
Vouloit un autre titre, et n'étoit pas content.
Enfin parmi ces cris et ces chants d'allégresse,
Du peuple qui l'entoure, Antoine fend la presse.
Il entre : ô honte ! ô crime indigne d'un Romain !
Il entre, la couronne et le sceptre à la main !
On se tait, on frémit : lui sans que rien l'étonne,
Sur le front de César attache la couronne ;
Et soudain devans lui, se mettant à genoux,
César, régné, dit-il, sur la terre et sur nous.
Des Romains à ces mots les visages pâlisent,
De leurs cris douloureux les vœux rententissent ;

J'ai vu des Citoyens s'enfuir avec horreur,
 D'autres rougir de honte, et pleurer de fureur.
 César, qui cependant lisoit sur leur visage
 De l'indignation l'éclatant témoignage,
 Feignant des sentimens longtems étudiés,
 Jette et sceptre, et couronne, et les foule à ses pieds.
 Alors tout se croit libre, alors tout est en proie
 Au fol enivrement d'une indiscrete joie.
 Antoine est alarmé : César feint et rougit ;
 Plus il cèle son trouble, et plus on l'applaudit.
 La modération sert de voile à son crime :
 Il affecte à regret un refus magnanime :
 Mais, malgré ses efforts, il frémissait tout bas,
 Qu'on applaudit en lui les vertus qu'il n'a pas.
 Enfin ne pouvant plus retenir sa colère,
 Il sort du Capitole avec un front sévère,
 Il veut que dans une heure on s'assemble au Sénat.
 Dans une heure, Brutus, César change l'état.
 De ce Sénat sacré la moitié corromptue,
 Ayant acheté Rome, à César l'a vendue.
 Plus lâche que ce peuple à qui dans son malheur
 Le nom de Roi du moins fait encore quelque horreur.

*Dans la Tragédie de Bajazet, Osmin fait à Acomat le
 Récit de la mort de Roxane et d'Orcan :*

ACOMAT.

Roxane est-elle morte ?

OSMIN.

Oui. J'ai vu l'assassin

Retirer son poignard tout fumant de son sein.

Orcan qui m'étoit ce cruel stratagème,
 La feroit à dessein de la perdre elle-même :
 Et le Sultan l'avoit chargé secrètement,
 De lui sacrifier l'Amante après l'Amant.
 Lui-même d'aussi loin qu'il nous a vu paroître :
 Adorez, a-t-il dit, l'ordre de votre Maître ;
 De son auguste feing reconnoissez les traits,
 Perfides ! et sortez de ce sacré Palais.
 A ce discours, laissant la Sultane expirante,
 Il a marché vers nous, et d'une main sanglante
 Il nous a déployé l'ordre dont Amurat
 Autorise ce monstre à ce double attentat.
 Mais, Seigneur, sans vouloir l'écouter davantage,
 Transportés à la fois de douleur et de rage,
 Nos bras impatients ont levé son forfait,
 Et vengé, dans son sang, la mort de Bajazet.

AUTRES EXEMPLES MOINS CONNUS.

Dans la Tragédie de Gabinie, par Brucys.

Gabinie à Phénicie.

Tu fais qu'encore alors, loin de Rome exilées,
 Nous étions toutes deux du faux culte aveuglées ;
 Narsès Roi des Persans, assiégeoit nos remparts,
 Et déjà sur les murs plantoit ses étendards :
 Tout trembloit. Quand de loin nous vîmes dans la plaine
 Sur le champ de Narsès, fondre l'aigle Romaine.
 C'étoit Galérius ; et tu vis quel revers
 Mit en ce jour la Perse et son Roi dans nos fers.

Galérius me vit, Phénice; il fut me plaire;
 Il fléchit l'Empereur en faveur de mon père.
 Nous partîmes pour Rome, où, quittant les faux Dieux;
 Le sacré Marcellin nous defilla les yeux.
 Galérius encor ignore ma tendresse;
 Je n'ai pu m'en guérir, mais j'en suis la maitresse;
 Et mon cœur tout à Dieu depuis qu'il est Chrétien,
 Brûle d'un saint amour qui triomphe du sien.

La fable suivante de Vergier est tout à la fois un
 exemple agréable de Narration et une très utile leçon
 pour les Orateurs.

Jeunes Renards, l'un natif d'Aquitaine,
 L'autre Normand, pays où bien certains
 Est la moisson des fruits et des esprits,
 Entr' eux un jour se disputoient le prix
 De l'éloquence et gageure présente:
 Car aux pillards gloire n'est suffisante.
 Juges nommés, sujet donné, jour pris,
 Chacun s'en va se mettre en sa tanière,
 A travailler le sujet entrepris
 Et lui donner perfection dernière.

On les voyoit sans cesse rêvaissans
 Parmi les bois, à leur œuvre pensans,
 Admettre un trait, ensuite le proscrire.
 Ecrire un mot, raturer et récrire,
 Laisant en paix, au moins jusqu'au retour,
 Volaille morte, et Gibier d'alentour.

Le jour venu, litigieuse crise
Tient nos rivaux palpitans et troublés,
Au lieu prescrit juges sont assemblés.
Cent vieux Renards ayant tous barbe grise
Et tous, jadis renommés Orateurs,
Ja, parmi nous n'en compteries tel nombre.
Puis s'y rassemble un peuple d'Auditeurs
Que la forêt couvroit tous de son ombre.
Des concurrens le couple arrive enfin.
Débat civil, d'abord entre eux précède
Sur le début que l'un à l'autre cède,
Et le Gascon croyant jouer au fin
S'en défendit avec tant de constance,
Que le Normand cédant à son instance,
Prit ce début en Renard bien sensé ;
Il en faisoit l'avantage notoire.

Par préambule est d'abord encensé
L'Aréopage, ensuite l'Auditoire,
Puis en matière avec art il entra.
Dans tous les cœurs son discours pénétra,
Raisonnement, ordre, figure, style,
Rien de trop peu, rien aussi d'inutile :
Et comme alors toute l'attention
Nouvelle étoit, de tout autre objet vide,
Et que d'entendre elle étoit même avide,
Tout ce qu'il dit fit son impression,
On en retint jusqu'à l'expression ;
Un terme neuf, un ton de voix, un geste,
Tout fut noté comme loi du digeste.

A peine eut-il prononcé son j'ai dit,
Qu'impétueux, sans donner de relâche,
Notre Aquitain son oraison ourdit.
Vous eussiez dit d'un torrent qui se lâche
Du haut d'un roc en un vallon affreux,
Ou de ces monts dont les antres souffreux
Sur leurs voisins qui tremblent, qui frémissent,
Eclats brûlans par leurs sommets vomissent.
Le feu Gascon s'y fait sentir partout,
Style hardi, figures singulières,
Graces, beautés à lui particulières,
Enfin ce feu ranime, éclaire tout,
Tout y prend l'air du Grand et du Sublime.
Eclairs brillans se voyoient répandus
Ainsi qu'aux Cicux par les vents confondus.
De plus, justesse et scrupuleuse lime
Sembloient avoir tous ces brillans ornés,
Tout y naissoit de l'art et du génie,
Si que devoit (iniquité bannie)
En sa faveur être votes donnés.

Et toutefois depuis son préambule
Dans tous les yeux il put lire sa Bulle
D'exclusion : car soudain baillement
De rang en rang à ce sort le prépare,
Puis le sommeil des paupières s'empare,
Libre Auditeur s'en va secrètement,
Puis, à grands flots, presque tous s'évadèrent :
Bref, s'éveillant les juges décidèrent :
Tous d'une voix pour l'Orateur Normand.

D'où

D'où vient cela ? d'où vient ? Raïson bien fure,
Et je l'ai dit : on n'a qu'une mesure
D'attention. Donnez-lui par de là,
Elle languit, ailleurs se distribue,
Et furement à la pièce attribue
Cette langueur que d'elle-même elle a.

Histoire de l'Apotbése du Chien de Madame Desboulbrière.

Plus d'un bel esprit murmure
Contre mon illustre Chien.
Iris, ne savez-vous rien
De son heureuse aventure ?
Lorsque sur le double Mont
Je cherchois des fleurs nouvelles,
Pour encouronner le front
D'un Roi cent fois plus grand que le Vainqueur d'Arbelles,
Mon téméraire Chien marchoit dessus mes pas :
Il trouve, en me suivant, la source d'Hippocrène :
Il se fait chaud ; il étoit las ;
Tout languissant de soif, il boit dans la Fontaine.
Aussitôt les Auteurs, dont les bords sont remplis,
Firent retentir de leurs cris
Là Montagne à double croupe.
Par l'un d'eux mon Chien est pris.
On détache un de leur troupe
Pour avertir du fait le Dieu des beaux esprits.
A peine eut-on conté cette bizarre histoire,
Qu'Apollon s'écria (de son honneur jaloux)

Un Chien a l'audace de boire
 En même fontaine que nous !
 Alors prenant son arc d'yvoire,
 Il alloit, pour venger sa gloire,
 Percer mon Chien de mille coups,
 Si, d'un air agréable et doux,
 La badine Erato n'eut pris soin du coupable.
 Puissant Dieu, lui dit-elle, hélas !
 Pour ce pauvre Toutou devenez plus traitable :
 Il vaut bien qu'on en fasse cas :
 C'est l'illustre Chien d'Amarille,
 Dont j'ai tant chanté les appas :
 Ni le Chien qui jappe là-bas *,
 Ni le Chien dont l'Olympe brille †,
 En bon sens ne l'égalent pas :
 Il démêle un sot de cent pas,
 Le poursuit, l'aboye & le pille.
 Ah ! pour le repos de nos jours,
 Que n'avons-nous un tel secours
 Contre un tas de Grimauds dont Parnasse fourmille ?
 A ces mots, d'Apollon le courroux s'apaisa ;
 Il demande mon Chien, commande qu'il s'avance,
 Le trouva beau, le caressa,
 Et, malgré l'humble remontrance
 De Messieurs les Auteurs, il l'immortalisa.
 Je t'affranchis des lois de la fourde Décès,
 Dit-il à ce Chien précieux ;
 Demeure en ces aimables lieux,

* Certère.

† La Canicule.

Dans une Gerbeille jennelle.
Connoissant ta capacité,
Je commets à tes soins notre tranquillité :
Au pied du Mont sacré je t'alligne une place :
Par le mérite faux garde d'être surpris ;
Et, quelque terrible menace,
Quelque prière qu'on te fassé,
Ne permets d'y monter qu'à mes seuls favoris ;
Déchire à belles dents ceux dont la folle audace
De mes doctes chansons croit emporter le prix,
Et pour ces demi Beaux Esprits,
Sois le Cerbère du Parnasse.
Ce discours prononcé les neuf savantes Sœurs
De mon heureux Chien s'approchèrent ;
Et, pour lui décerner les suprêmes honneurs,
Jusques aux bords du Styx dans leurs bras le portèrent,
Trois fois, en marmonnant, dans ces eaux le plongèrent :
Tout ce qu'il avoit de mortel
Demoura dans l'onde fatale ;
Et l'on vit d'une ardeur égale,
A ce chien nouveau Dieu dresser plus d'un autel,
Qu'encensaient vainement l'audace et la calé.
Fidèle aux ordres d'Apollon,
Nuit et jour de sacré Vallon,
Il interdit l'entrée aux sœurs d'acroïches,
D'équivoques, de vers obscurs,
De vers rampans et de vers durs ;
A ceux dont tous les hépistiches
Sont pleins de médisance ou pleins de mots impurs :

Par ses soins, on jouit du repos et de l'ombre
 Nécessaires pour bien penser.
 Les bons Auteurs sont en si petit nombre
 Qu'ils ne peuvent embarrasser.

*Voici une Epigramme de Marrot qui est un chef d'œuvre
 de naïveté et de délicatesse.*

Amour trouva celle qui m'est amère,
 Et j'y étois, j'en fais bien mieux le conte.
 Bon jour, dit-il, bon jour, Vénus ma mère ;
 Puis tout à coup il voit qu'il se méconte,
 Dont la couleur au visage lui monte
 D'avoir failli honteux, Dieu fait combien.
 Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte ;
 Plus clair-voyant que vous s'y trompe bien.

DE LA CONFIRMATION.

Dans son ferme maintien la Preuve plus hautaine,
 Va portant sur son front ou l'amour ou la haine ;
 Elle fait, sous ses mains, éclore mille fleurs,
 Et veut à ses raisons asservir tous les cœurs :
 Elle fait ménager le grand, le pathétique,
 Réfuter sans aigreur, placer le sel attique :
 Elle évoque le mort, interroge l'absent,
 Et, selon les sujets, prend un ton différent.

C'est ici que la persuasion par un charme invincible
 et tout-puissant, brise les remparts que le préjugé lui
 oppose et triomphe des cœurs les plus obstinés. La
 Confirmation ne se borne pas à prouver d'une ma-
 nière

nière sèche, quoiqu'invincible, une vérité douteuse ou contestée ; elle laisse à la Logique l'enthymème et le syllogisme : elle se sert d'autres armes d'autant plus redoutables qu'elles sont plus douces : souvent dédaignant de persuader un esprit rebelle, elle porte ses traits victorieux dans le fond du cœur qui lui fournit de lui-même les raisons dont elle a besoin pour achever sa conquête.

La Réfutation est liée à la Confirmation par un enchainement nécessaire ; on ne peut bien prouver une thèse, sans détruire les objections qui s'élèvent contre elle.

Rien n'est plus touchant ni plus pathétique que ce discours de Mentor à Télémaque pour lui persuader d'abandonner l'isle de Calypso si funeste à sa vertu.

“ Que j'ai pitié de vous (disoit ce sage vieillard à
“ Télémaque !) votre passion est si furieuse que vous
“ ne la sentez pas ; vous croyez être tranquille, et vous
“ demandez la mort ; vous osez dire que vous n'êtes
“ point vaincu par l'amour, et vous ne pouvez vous
“ arracher à la Nymphé que vous aimez ; vous ne
“ voyez, vous n'entendez qu'elle, vous êtes aveugle et
“ sourd à tout le reste. Un homme que la fièvre rend
“ phrénétique, dit : je ne suis point malade. O aveugle
“ Télémaque ! vous étiez prêt de renoncer à Péné-
“lope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez, à
“ Ithaque où vous devez régner, à la gloire et à la
“ haute destinée que les Dieux vous ont promise par

tant

“ tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur ;
“ vous renonciez à tous ces biens pour vivre déshonoré
“ auprès d'Eucharis. Direz-vous encore que l'amour
“ ne vous attache point à elle ? Qu'est-ce donc qui
“ vous trouble ? Pourquoi voulez-vous mourir ? Pour-
“ quoi avez-vous parlé devant la Déesse avec tant de
“ transport ? Je ne vous accuse point de mauvaise foi,
“ mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télé-
“ maque, fuyez ; on ne peut vaincre l'amour qu'en
“ le fuyant ; contre un tel ennemi le vrai courage
“ consiste à craindre et à fuir : vous n'avez pas oublié
“ les soins que vous m'avez coûté depuis votre enfance
“ et les périls dont vous êtes sorti par mes conseils.
“ On croyez-moi, ou souffrez que je vous abandonne.
“ Si vous saviez combien il m'est douloureux de vous
“ voir courir à votre perte ; si vous saviez tout ce que
“ j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler ; la
“ mère qui vous mit au monde souffrit moins dans les
“ douleurs de l'enfantement ; je me suis tu, j'ai dé-
“ voré ma peine ; j'ai étouffé mes soupirs pour voir si
“ vous reviendriez à moi. O mon fils, mon cher fils,
“ soulagez mon cœur ! Rendez-moi ce qui m'est plus
“ cher que mes entrailles ! Rendez-moi Télémaque que
“ j'ai perdu ! Rendez-vous à vous même ! Si la sagesse
“ en vous surmonte l'amour, je vis et je vis heureux ;
“ mais si l'amour vous entraîne malgré la sagesse, Mén-
“ tor ne peut plus vivre.”

Pour réussir dans la Confirmation, il faut bien con-
naître le cœur de l'homme en général et les diverses
passions dont il est capable ; si l'on fait les inclinations

particuliers de ceux devant qui on parle, c'est un avantage qu'il faut faire valoir. Il faut saisir adroitement leur endroit sensible et les prendre par leur faible ; un ambitieux par l'éclat des honneurs ; un avaro, par l'appas des richesses, &c. C'est ce tour heureux employé ingénieusement par Hégésippe, qui ramena Philoclès à la cour d'Idoménée plutôt que le vol des oiseaux, les entrailles des victimes et la réponse des Dieux consultés par Philoclès. Voici le discours d'Hégésippe :

“ Etes-vous donc insensible au plaisir de revoir vos
 “ proches et vos amis qui soupirent après votre retour
 “ et que la seule espérance de vous embrasser comble
 “ de joie ? Mais vous qui craignez les Dieux et qui
 “ aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de servir
 “ votre Roi, de l'aider dans tous les biens qu'il
 “ veut faire, et de rendre tant de peuples heureux ?
 “ Est-il permis de s'abandonner à une Philosophie
 “ sauvage, de se préférer à tout le reste du genre humain,
 “ et d'aimer mieux son repos que celui de ses
 “ Concitoyens ? Au reste, on croiroit que c'est par ressentiment
 “ que vous ne voulez plus voir le Roi : s'il
 “ a voulu vous faire du mal, c'est qu'il ne vous a point
 “ connus : ce n'est pas le véritable, le bon, le juste
 “ Philoclès qu'il a voulu faire périr ; c'étoit un homme
 “ bien différent qu'il vouloit punir ; mais maintenant
 “ qu'il vous connaît et ne vous prend plus pour un
 “ autre, il sent toute son ancienne malice revivre dans
 “ son cœur ; il vous attend ; dis-je il veut tend les bras
 “ pour vous embrasser ; dans ses impatiences, il compte
 “ les

“ les jours et les heures : surez vous le cœur assez dur
 “ pour être inexorable à votre Roi et à tous vos plus
 “ tendres amis ? ”

Lusignan dans le pathétique discours qu'il fait à Zaïre, pour l'engager à rentrer dans le sein de la Religion qu'elle a abandonnée, ne s'amuse point à lui prouver l'excellence du Christianisme ; mais il l'émeut, il la touche, il l'attendrit par des images vives et frappantes auxquelles elle ne peut résister.

Lusignan à Zaïre.

Ma fille, tendre objet de mes dernières peines ;
 Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines ;
 C'est le sang de vingt Rois tous Chrétiens comme moi ;
 C'est le sang des héros défenseurs de ma Loi ;
 C'est le sang des Martyrs.... O fille encore trop chère,
 Connois-tu ton destin ? Sais-tu quelle est ta mère ?
 Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
 Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
 Je la vis massacrer par la main forcenée,
 Par la main des Brigands à qui tu t'es donnée ?
 Tes frères, ces Martyrs égorgés à mes yeux,
 T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut des Cieux :
 Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
 Pour toi, pour tes péchés est mort en ces lieux mêmes,
 En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
 En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
 Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes Maitres,
 Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres :

Tourne

Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais :
 C'est ici la Montagne où lavant nos forfaits,
 Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
 C'est là que de sa tombe il rappella sa vie :
 Tu ne saurois marcher dans cet auguste lieu,
 Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu,
 Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
 Ton honneur qui te parle et ton Dieu qui t'éclaire.
 Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir :
 Sur ton front pâlisant Dieu met le repentir.
 Je vois la vérité dans ton cœur descendue :
 Je retrouve ma fille après l'avoir perdue,
 Et je reprends ma gloire & ma félicité,
 En dérochant mon sang à l'infidélité.

*Polixène par l'image sanglante de la mort du grand
 Agamemnon arme Électre et surtout Oreste contre le meur-
 trier de ce Héros.*

Je vous rassemble enfin, famille infortunée,
 A des malheurs si grands trop long-temps condamnée !
 Qu'il m'est doux de vous voir où régnoit autrefois
 Ce père vertueux, ce chef de tant de Rois,
 Que fit périr le sort trop jaloux de sa gloire !
 O jour ! que tout ici rappelle à ma mémoire ;
 Jour cruel qu'ont suivi tant de jours malheureux !
 Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux !
 Retracer-nous sans cesse un spectacle si triste !
 Oreste ; c'est ici que le barbare Égysthe,
 Ce monstre détesté, souillé de tant d'horreurs,
 Immola votre père à ses noires fureurs :

La,

Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
 Son épouse sur lui porta ses mains perfides ;
 C'est ici que sans force et baigné dans son sang,
 Il fut long-tems traîné le couteau dans le flanc ;
 Mais c'est là que du fort lassant la barbarie,
 Il finit dans mes bras ses malheurs et sa vie :
 C'est là que je reçus, impitoyables Dieux !
 Et ses derniers soupirs, et ses derniers adieux.
 A mon triste destin puisqu'il faut que je cède,
 Adieu : suis, me dit-il, suis, mon cher Palamède !
 Cesse de m'immoler d'odieux ennemis ;
 Je suis assez vengé si tu sèves mon fils :
 Va, de ces inhumains sève mon cher Oreste ;
 C'est à lui de venger une mort si funeste.
 Vos amis sont tout prêts ; il ne tient plus qu'à vous :
 Une indigne terreur ne suspend plus leurs coups ;
 Chacun, à votre nom, et s'encie, et s'anime ;
 On n'attend, pour frapper, que vous et la victime.

Dans l'exemple suivant il entre moins de passion et plus de raisonnement.

Paulin confident sincère de l'Empereur Titus, veut détourner son maître du dessein qu'il sembleroit avoir pris de faire monter la Reine d'Antioche sur le trône impérial en l'épousant.

N'en doutez point, Seigneur. Soit raison ou caprice,
 Rome ne l'attend point pour son Impératrice.
 On fait qu'elle est charmante, et de si belles mains
 Semblent vous demander l'empire des humains.

Elle

Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine.
Elle a mille vertus, mais Seigneur, elle est Reine.
Rome, par une loi qui ne se peut changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger,
Et ne reconnoit point les fruits illégitimes,
Qui naissent d'un amour contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le savez, en humiliant ses Rois,
Rome à ce nom si noble et si saint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puissante ;
Et quoiqu' à ses Césars facile, obéissante,
Cette haine, Seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la soumit à ses armes,
Qui fit taire les lois dans le bruit des allarmes,
Brûla pour Cléopâtre, et sans se déclarer
Seule dans l'Orient la laissa soupirer.
Antoine qui l'aime jusqu'à l'infidélité,
Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie,
Sans oser cependant se nommer son époux.
Rome l'alla chercher jusqu'à ses genoux,
Et ne déforma point sa fureur vengeresse,
Qu'elle n'eût accablé l'Amant & la Maîtresse.
Depuis ce tems, Seigneur, Caligula, Néron,
Monstres dont à regret je cite ici le nom,
Et qui ne conservant que la figure d'homme,
Foulèrent à leurs pieds toutes les lois de Rome :
Ont craint cette loi seule et n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un Hymen odieux.
Vous m'avez communiqué sur tout d'être fâché,
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,

Des

Des fers de Claudius Félix encor flétri,
 De deux Reines, Seigneur, devenir le mari,
 Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
 Ces deux Reines étoient du sang de Bérénice.
 Et vous pourriez, Seigneur, sans blesser nos regards,
 Faire entrer une Reine au lit de nos Césars,
 Tandis que l'Orient dans le lit de ses Reines
 Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes.
 C'est ce que les Romains pensent de votre amour ;
 Et je ne réponds pas, avant la fin du jour
 Que le Sénat chargé des vœux de tout l'Empire,
 Ne vous redise ici ce que je viens de dire :
 Et que Rome avec lui tombant à vos genoux
 Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.

Racine, Tragédie de Bérénice.

Esther, pour engager Assérus à révoquer l'édit
 sanglant qu'il a porté contre les Juifs, justifie d'abord
 ce peuple de tous les crimes dont on cherchoit à le
 noircir, et finit par représenter au Roi que lui-même
 doit sa vie aux soins et à la vigilance du Juif le plus
 cruellement persécuté par Aman.

Esther à Assérus.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare ;
 C'est lui, c'est ce Ministre infidèle et barbare,
 Qu'd'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
 Contre notre innocence arma votre vertu.
 Et quel autre, Grand Dieu ! qu'un Scythe impitoyable
 Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable ?

Partout

Partout l'affreux signal en même tems donné,
Des meurtres remplira l'Univers étonné :
On verra sous le nom du plus juste des Princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces,
Et dans ce palais même en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis ?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Tandis que votre main sur eux appesantie
A leurs persécuteurs les livroit sans secours,
Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes ;
N'en doutez point, Seigneur, il fut votre soutien,
Lui seul mit à vos pieds le Parthe & l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites :
Lui seul, aux yeux d'un Juif, découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas ! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

DE LA PERORAISON.

Mais la Peroraison veut encore plus de charmes ;
Elle excite ma joie, ou m'arrache des larmes ;
Elle calme César, étonne le pécheur :
Un précis véhément entraîne l'Apôtre.

La Peroraison ou Conclusion du discours est une espèce d'analyse de tout le discours : on y rassemble, on y expose tout à la fois aux yeux, les points principaux qui ont été agités séparément et d'une manière plus étendue dans le corps du discours. On vole ici sur chacun d'eux avec une extrême rapidité : ce sont comme autant d'aiguillons qu'on enfonce dans le cœur et dans l'âme des Auditeurs.

Dans le Paradis Perdu de Milton, Satan l'implacable ennemi de Dieu, anime ainsi à la vengeance les Compagnons de sa révolte :

“ Eh, quoi ! pour avoir perdu le champ de bataille, tout est-il perdu ? Une volonté inflexible nous reste encore ; un désir ardent de vengeance, une haine immortelle et un courage indomptable. Sommes-nous donc vaincus ? Non, malgré sa colère, malgré toute sa puissance, il n'aura point la gloire de m'avoir forcé à fléchir un genou suppliant pour lui demander grace. Je ne reconnoltrai jamais pour Souverain celui dont ce bras a pu faire chanceler l'Empire ; ce seroit une bassesse, une ignominie, un affront plus sanglant encore que notre défaite. Faut-il qu'un revers nous ôte tout courage ? Cherchons notre consolation dans les arrêts du destin. Notre substance est immortelle : nos armes sont toujours les mêmes ; nos lumières sont augmentées ; nous pouvons donc, avec plus d'espoir de succès, par force ou par ruse, faire une guerre éternelle

“ nelle

“ nulle à notre grand ennemi, qui maintenant tri-
 “ omphe, et qui, charmé de régner seul, entre dans
 “ le Ciel toute sa tyrannie.”

*Perwaïson du Discours de Démétrius, fils que Philippe,
 Roi de Macédoine accusé par Perde, son frère aîné, d'être
 venu la nuit avec des assassins pour l'égorger, fait au Roi
 son père devant qui, il avoit été amené.*

“ Quelle seroit mon espérance, si je n'avois mon
 “ père pour juge? Hélas! Je ne demande pas qu'il
 “ partage également sa tendresse entre mon frère et
 “ moi, mais du moins mon malheur me donne des
 “ droits sur sa pitié; je ne lui demande que de me
 “ conserver pour lui beaucoup plus encore que pour
 “ moi, mon frère à la barbarie de vouloir qu'on m'im-
 “ mole à sa fureur. Mais à quel excès ne se portera-
 “ t-il donc point, lorsqu'il fera un jour monter sur le
 “ trône, si dès à présent il trouve ma mort si légitime
 “ pour calmer les vains soupçons qu'il ose concevoir
 “ injustement contre moi.”

*Perwaïson de l'Oraison Funèbre de M. de Montausier,
 par Flechier.*

“ Que vous dirai-je, Messieurs, dans une cérémo-
 “ nie aussi lugubre et aussi édifiante que celle-ci?
 “ Je vous avouerais que le monde est une figure trom-
 “ peuse qui passe et que vos richesses, vos plaisirs, vos
 “ honneurs passent avec lui. Si la réputation et la
 “ vertu

" vertu pouvoient dispenser d'une loi commune, l'illuf-
 " tre et vertueufe Julie vivoit encore avec fon époux :
 " ce peu de terre que nous voyons dans cette Chapelle
 " couvrir ces grands noms et ces grands mérites. Quel
 " tombeau renferma jamais de fi précieufes dépouil-
 " les ? La mort a rejoint ce qu'elle avoit séparé. L'é-
 " poux et l'époufe ne font plus qu'une même cendre ;
 " et tandis que leurs âmes teintes du fang de Jésus-
 " Chrift reposent dans le fein de la paix, j'ose le pré-
 " fumer ainfi de fa miséricorde infinie, leurs offemens
 " humiliés dans la poulfière de Sépulcre, felon le lan-
 " guage de l'Écriture, fe réjouiffent dans l'efpérance
 " de leur entière réunion et de leur réfurrexion glo-
 " rieuse."

Antoine pour perfuader au peuple Romain de ven-
 ger la mort de Céfar, fit apporter à leurs yeux le corps
 fanglant de ce héros qui vient d'être immolé à l'idole
 de la liberté. Les Romains éperdus frémiſſent à ce
 ſpectacle ; un d'eux faiſi d'horreur et de compaſſion,
 s'écrie :

Dicux ! fon fang coule encore !

Antoine pourſuit cette idée et achève de leur mettre
 les armes à la main par cette pathétique conclufion :

Il demande vengeance ;
 Il l'attend de vos ſoins et de votre vaillance :

Entendez

Entendez-vous sa voix ? Réveillez-vous Romains,
 Marchez ; suivez-moi tous contre ses assassins :
 Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.
 Des brandons du Bûcher qui va le mettre en cendre,
 Embrasons les palais de ces fiers Conjurés ;
 Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
 Venez, dignes amis ; venez, vengeurs des crimes,
 Au Dieu de la patrie immoler ces victimes.

*Perseus au Discours de Mithridate à ses fils dans
 la première scène du troisième acte, ou il leur dit en parlant
 de Rome :*

Marchons, et dans son sein rejettons cette guerre,
 Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre ;
 Attaquons dans leurs murs ces conquérans si fiers.
 Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.
 Annibal l'a prédit, croyons en ce grand homme,
 Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
 Noyons-la dans son sang justement répandu,
 Brûlons ce Capitole où j'étois attendu ;
 Détruisons ses honneurs et faisons disparaître
 La honte de cent Rois et la mienne peut-être.
 Et la flamme à la main, effaçons tous ces noms,
 Que Rome y conspuoit à d'éternels affronts.

Carulus de la Réponse de Xipharès à Mithridate :

Commandez. Laissez-nous de votre nom suivis
 Justifier partout que nous sommes vos fils.

E

Embrasés

Embrassez par nos mains le Couchant et l'Aurore,
Remplissez l'Univers sans sortir du Bosphore,
Que les Romains pressés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous ferez et vous trouvent partout.
Dès ce même moment ordonnez que je parte.
Ici tout vous retient et moi tout m'en écarte :
Et si ce grand dessein surpasse ma valeur ;
Dumoins ce désespoir convient à mon malheur.
Trop heureux d'avancer la fin de ma misère,
J'irai....J'effacerai le crime de ma mère,
Seigneur. - Vous m'en voyez rougir à vos genoux,
J'ai honte de me voir si peu digne de vous.
Tout mon sang doit laver une tache si noire ;
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire,
Et Rome unique objet d'un désespoir si beau,
Du fils de Mithridate est le digne tombeau.

Pour l'éclaircissement de ce vers,

J'effacerai le crime de ma mère,

Il faut savoir que Xipharès étoit né de Stratonice, qui avoit livré aux Romains une place extrêmement importante où étoient les trésors de Mithridate son Roi et son époux qu'elle trahissoit indignement.

*Perceaison du Discours de Chytemestre furieuse du dessein
sanguinaire que son mari avoit conçu, quoique
malgré lui.*

Chytemestre à Agamemnon.

Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Une prêtresse environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille un main criminelle !
Déchirera son sein et d'un œil curieux
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux !
Et moi qui l'amenaï triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée !
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés !
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice ;
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher :
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère :
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
Obéissez encore pour la dernière fois.

SECTION TROISIEME.

DE L'ELOCUTION ET DE SES PARTIES.

C'EST ici la partie la plus essentielle de l'Eloquence et celle qui lui appartient le plus particulièrement ; c'est elle qui donne aux autres tout leur mérite et toutes leurs graces : sans elle, les raisonnemens les plus solides, les mieux enchaînés, les mieux suivis, n'ont rien que d'ennuyeux et de désagréable : sans elle, la raison même révolte ; mais si la séduisante Elocution lui prête son secours, rien ne lui résiste, tout cède à ses charmes, les cœurs attendris volent au devant d'elle, les esprits convaincus se laissent entraîner après eux. L'esprit est toujours la dupe du cœur et le cœur la dupe de l'aimable Elocution.

L'Elocution est la seule partie de la Rhétorique qui ait des droits incontestables sur le cœur ; l'Invention est l'ouvrage de l'imagination ; l'heureux arrangement des parties d'Oraison est l'ouvrage du discernement et d'un esprit juste & géométrique. Mais si tous ces admirables exemples d'Exorde, de Confirmation & de Peroraison que nous avons rapportés étoient dépouillés des ornemens de l'Elocution, on n'y verroit plus qu'une sécheresse, qu'une langueur, qu'une monotonie choquante et pitoyable ; ce seroient des corps organisés, mais, qui, étant sans âme, ne pourroient agir : l'Elocution

cution seule peut les animer, leur donner la force, les nerfs, les couleurs: l'Elocution fait tout.

Quand l'infortunée Zaïre, emportée par l'impétuosité de son amour, ose avouer à Nérèssan la coupable flamme dont elle brûle pour Orofinane, Nérèssan irrité d'un aveu si honteux, combat sa passion & l'accable par ces reproches foudroyans :

Opprobre malheureux du sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort, et vous la méritez ;
Et si je n'écoulois que ma honte et ma gloire,
L'honneur de ma maison, mon père, sa mémoire ;
Si la loi de ton Dieu que tu ne connois pas,
Si ma religion ne retenoit mon bras,
J'irois dans ce palais, j'irois au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De son indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel ! Tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre,
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus sûrs,
Délivrer ton Dieu même et lui rendre ces murs,
Zaïre, cependant, ma sœur, son alliée,
Au Tyran d'un Serrail par l'amour est liée ;
Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi,
Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi.
En ce moment affreux, hélas ! ton père expire,
En demandant au Ciel le salut de Zaïre.

Il auroit pu lui dire tout simplement, "Zaïre toute
 "Chrétienne qui aime un Infidèle mérite la mort,
 "vous, qui êtes fille d'un Prince Chrétien et Chrétienne
 "vous-même, vous osez aimer un Infidèle,
 "vous méritez donc la mort."

Quelle différence! et que ce raisonnement, tout
 solide qu'il peut être, auroit eu mauvaise grace!

Cet exemple seul suffit pour faire voir que l'Elocution
 consiste à orner de pensées nobles et d'expressions
 choisies, les raisons que l'on a inventées et disposées
 dans un ordre naturel, à leur donner des graces et un
 tour qui gagne l'esprit et le cœur. Les moyens principaux
 d'y parvenir, sont la pureté du langage qui est
 la base de l'Eloquence, le nombre et l'harmonie des
 Périodes, la propriété, le choix heureux des Styles, et
 l'usage judicieux des Figures.

DE LA PURETE DU LANGAGE.

Tous les préceptes que l'on peut donner sur la pureté
 du langage, se réduisent à ce qu'a dit si élégamment
 Boileau :

Surtout qu'en vos écrits la langue réverte,
 Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée :
 En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
 Si le terme est impropre ou le tour vicieux.
 Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
 Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux solécisme :
 Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
 Est toujours, quoiqu'il fasse, un méchant Ecrivain.

DES PÉRIODES.

La Période est un petit discours composé de parties tellement liées les unes aux autres, que le sens demeure toujours suspendu jusqu'à la fin : En voici un exemple tiré de Bossuet :

“ Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la
 “ fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de
 “ l'Apocalypse, c'est-à-dire, l'erreur et l'hérésie; quand
 “ pour punir les scandales ou pour réveiller les peuples
 “ et les pasteurs, il permet à l'esprit de séduction
 “ de tromper les âmes hautes, et de répandre par
 “ tout un chagrin superbe, une indocile curiosité, et
 “ un esprit de révolte, il détermine dans sa sagesse
 “ profonde les limites qu'il veut donner aux malheureux
 “ progrès de l'erreur et aux souffrances de son
 “ Eglise.”

Des Parties de la Période.

Les parties qui composent la Période sont de deux sortes, le Membre et la Section.

Le Membre est une proposition qui renferme en elle-même un certain sens, mais un sens imparfait, suspendu, et dépendant des autres parties de la Période.

EXEMPLES.

“ Si fermer les yeux aux preuves échantillons du
“ Christianisme, est une extravagance monstrueuse, ”

Voici un membre complet et qui renferme un sens bien marqué ; cependant l'esprit ni l'oreille ne sont point encore satisfaits : on ne voit pas même encore sur quoi porte ce raisonnement, ni où il doit aboutir. Il faut nécessairement, si l'on veut former un sens parfait, ajouter le membre qui suit :

“ C'est encore un plus grand renversement de rai-
“ son d'être persuadé de cette doctrine et de vivre
“ comme si l'on ne doutoit pas qu'elle ne fût fautive. ”

Voilà la Période achevée, voilà le sens parfait.

La Section est une partie du membre, qui renferme en elle-même un certain sens, et qui, par cette raison, seroit un membre si elle étoit seule ; mais qui, étant associée à diverses autres parties qui aboutissent immédiatement au même point, concourt unanimement avec elles à former ce qu'on appelle le membre.

Exemple

*Exemple tiré des Poësies de Mademoiselle Desboulvères.**Première Section.*

Vous de qui les prudens conseils
Voulez soulager ma tristesse ;

Deuxième Section.

Vous, hélas ! dont les maux aux miens furent pareils ;

Troisième Section.

Vous qui savez d'un cœur jusqu'où va la tendresse

Quatrième Section.

Et qui vites ravir, à la charté du jour,
Une aimable & jeune Maitresse !

Une de ces quatre Sections fuffiroit seule pour faire un Membre, comme on le voit évidemment ; cependant toutes les quatre n'en forment qu'un, parcequ'elles aboutissent toutes ensemble au même point, qui est le membre suivant :

Sage Célimédon, regardez ma foiblesse
En l'homme qui connoît le pouvoir de l'Amour.

Exemple tiré de l'Ode quatrième de Ronsseu, Pseaume 57.

Si la loi du Seigneur vous touche ;
Si le mensonge vous fait peur
Si la pitié dans votre cœur
Régne aussi bien qu'en votre bouche ;

Parlez, fils des hommes : pourquoi
Faut-il qu'une bête farouche
Préside aux jugemens que vous portez sur moi ?

Autre exemple tiré de la Tragédie de Sciporius de Corneille :

C'est Pompée qui parle à ce vaillant défenseur de la
liberté Romaine.

Et votre Empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de votre joug les peuples amoureux ;
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire ;
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.

DES DIVERSES ESPECES DE PERIODES.

Il y a des périodes de deux, de trois, & de quatre
membres.

EXEMPLES.

Périodes à deux Membres.

“ Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre
“ la multitude par l'appas de la liberté, elle suit en
“ aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le
“ nom.”

Bassuet, Oraison Funèbre de la Reine d'Angleterre.

“ Ce héros étoit aussi admirable, lorsqu'avec jugement et avec sûreté il faisoit les reues des troupes battues à Mariendal, que lorsqu'avec des troupes triomphantes il battoit lui-même les Impériaux et les Bavarois.”

Flichier, Oraïson Funèbre de Turin.

Ainsi ce Roi, qui seul à durant quarante ans
Lafé tout ce que Rome eut de chefs importants,
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune,
Meurt et laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

Tragédie de Mithridate.

Zaire à Orfèvre.

Ah ! si votre grand cœur

A sur mes sentimens pu former son bonheur,
S'il dépend en effet de mes secresses flammes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes.

Thésée dans la Tragédie de Phèdre.

O toi, Neptune, ô toi ! Si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens toi que pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.

Phèdre dans la même Tragédie.

Je connois mes fureurs. Je fais mes perfidies,
Ænops, et ne fais point de ces femmes hardies,

Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

PERIODES A TROIS MEMBRES.

“ S’il y a une occasion au monde où l’âme pleine
“ d’elle-même soit en danger d’oublier son Dieu, c’est
“ dans ces postes éclatans, où un homme par la fa-
“ gesse de sa conduite, par la grandeur de son courage,
“ par la force de son bras, & par le nombre de ses
“ soldats, devient comme le Dieu des autres hommes ;
“ et rempli de gloire en lui-même, remplit le reste du
“ monde d’amour, d’admiration & de frayeur.”

Mafters, Oraifon Funèbre de Turanne.

“ Trois fois le jeune vainqueur (le Grand Condé)
“ s’efforça de rompre ces intrépides combattans (in-
“ fanterie Espagnole) trois fois il fut repouffé par le
“ valeureux Comte de Fontaines, qui, porté de rang
“ en rang dans la chaise, feisoit voir, malgré ses infir-
“ mités, qu’une âme guerrière est maitresse du corps
“ qu’elle anime.”

Baffuet Oraifon Funèbre de Grand Condé.

Mithridate, Roi de Pont, l’imploable ennemi du
nom Romain, dans l’admirable discours où il déclare
à ses fils l’audacieux projet qu’il a enfanté contre
Rome, fait cette belle période en parlant des peuples
d’Italie.

Ah!

Ah ! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur,
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur,
S'ils suivent au combat des Brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un Roi longtems victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses yeux ?

Agamemnon à Ulysse, dans le Troglaire d'Iphigénie.

Ah ! Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre cœur aisément se montre magnanime !
Mais que si vous voyez ceint du bandeau mortel
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
Nous vous verrions troublé dans cette affreuse image
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jeter entre Calchas et lui.

Iphigénie à Achille.

Montrez que je vais suivre aux pieds de nos autels
Un Roi, qui non content d'effrayer les mortels,
A des embûchemens ne borne pas sa gloire,
Laisse aux pleurs d'une épouse attendre sa victoire ;
Et par les malheureux quelquefois déformé,
Sait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.

Pélée parlant d'Hippolyte.

Hélas ! lorsque à mes vœux l'ingrat insensé
S'armoit d'un œil si fier, d'un front si redouté,
Je pensois qu'à l'Amour son cœur toujours fermé,
Fut contray tout son sein également armé.

Une

Une autre cependant a fléchi son audace,
Devant ses yeux craché une autre a trouvé grâce.

PERIODES A QUATRE MEMBRES.

“ Tant que nous sommes détenus dans cette de-
“ meure mortelle, nous vivons assujettis aux change-
“ mens : parceque si vous me permettez de parler ainsi,
“ c’est la loi du pays que nous habitons ; et nous ne
“ possédons aucun bien, même dans l’ordre de la
“ grâce, que nous ne puissions perdre un moment
“ après par la mutabilité naturelle de nos desirs.”

*Besset, Oraison Funèbre de Madame la
Duchesse d’Orléans.*

“ Si le héros dont je fais l’éloge n’avoit su que com-
“ battre et que vaincre, sans que sa valeur et que sa
“ prudence fussent animées d’un esprit de foi et de
“ charité, content de le mettre au rang des Scipions
“ et des Fabius, je laisserois à la vanité le soin de louer
“ la vanité et je ne parlerois de sa gloire que pour dé-
“ plore son malheur.

Fléchier, Oraison Funèbre de Tarente.

Extrait du Monologue de Polyeste dans la Prison.

Monde ! n’espère pas qu’après toi je soupire ;
Tu m’étales en vain tes charmes impuissans ;
Tu me montres en vain, dans tout ce vaste empire,
Les ennemis de Dieu pompeux et florissans ;
Il étale à ses yeux des revers équitables,

Par

Par qui les Grands sont confondus,
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

Mithridate à Minime.

Ah ! pour tenter encore de nouvelles conquêtes
Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
Quand le fort ennemi m'auroit jeté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans états,
Errant de mers en mers, et moins Roi que Pirate,
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate,
Apprenez que faivi d'un nom si glorieux,
Partout de l'Univers j'attacherois les yeux,
Et qu'il n'est point de Rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui sur le trône assis n'enviaient peut-être
Au dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.

*Minime dans la même Tragédie de Mithridate, apostrophe
tendrement Xipharès.*

Quoi ! Prince ! quand tout plein de ton amour extrême,
Pour savoir mon secret, tu me pressois toi-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché,
Je t'ai même puni de l'avoir arraché ;
Et quand de toi peut-être un père se désola,
Que dis-je ? Quand peut-être il y va de ta vie,
Je parle, et trop facile à me laisser tromper,
Je lui marque le cœur où sa main doit frapper.

Fine,

Joad, Tragédie d'Abelie.

Grand Dieu ! Si tu prévois qu'indigne de sa race ;
 Il * doive de David abandonner la trace,
 Qu'il soit comme le fruit, en naissant arraché,
 Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché :
 Mais si ce même enfant à tes ordres docile,
 Doit être à tes desseins un instrument utile,
 Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis ;
 Livre en mes foibles mains ses puissans ennemis ;
 Confonds dans ses conseils une Reine cruelle.
 Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
 Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
 De la chute des Rois funeste avant-coureur.

DU NOMBRE.

Toutes les graces, toutes les beautés de la Période sont renfermées dans le Nombre, qui n'est rien autre chose qu'une certaine harmonie douce et majestueuse, qui charme l'oreille et qui résulte du choix judicieux et de l'heureux arrangement des termes. Les expressions les plus pompeuses, les plus énergiques, ne sont pas toujours le plus propres à être assorties et à former un tour de phrase agréable ; il faut du génie, du goût, une oreille sévère et délicate pour bien réussir dans cet accord harmonique.

* Joad.

On

On a pu remarquer avec plaisir cette cadence nombreuse dans tous les exemples qui viennent d'être rapportés.

DES STYLES.

Le Style, dans l'usage ordinaire, se prend pour la manière dont chacun s'exprime; mais comme toutes les manières de s'exprimer ne s'appliquent qu'à trois sortes de matières, l'une simple, l'autre un peu plus élevée, la troisième grande et sublime; on peut dire aussi qu'il n'y a que trois sortes de Styles, le Simple, le Tempéré, et le Sublime; et ce qu'on appelle le Style particulier de chaque Auteur n'est autre chose que l'application que chaque Auteur fait de ces trois différents Styles aux trois différentes matières auxquelles ils se rapportent.

Les qualités du Style en général sont la clarté et la propriété.

Le Style doit être clair. On n'écrit pas pour ne point être entendu. Il doit être propre au sujet que l'on traite. Tout sujet ne s'accommode pas de toute sorte de Style. La raison et le jugement doivent servir de guides dans le choix des Styles. Un Orateur vraiment éloquent, fait dire les petites choses avec simplicité, avec esprit, avec une délicatesse pleine de naïveté; les choses médiocres, avec douceur, élégance et pureté; les choses sublimes avec pompe et majesté; ici il est ferré et concis; là, plus abondant et plus nombreux; tantôt il gagne l'esprit de son Auditeur par un air d'ingénuité, de candeur et de modestie

qui le touche & qui le rend favorable ; tantôt il l'étonne, l'enlève par la grandeur de ses sentimens, par la noblesse de ses pensées, par la magnificence de ses expressions. Grave et sérieux ; enjoué et folâtre, aigre et amer, doux et flatteur, triste et morne, vif et gai, un Orateur est un vrai Caméléon.

DU STYLE SUBLIME.

Le Style Sublime est celui qui, par la majesté et l'élévation des pensées, la richesse et la force des expressions, la vivacité des mouvemens, la noblesse et la beauté des images, élève l'âme au dessus des sens et la remplit d'un certain enthousiasme mêlé de plaisir, de respect, de surprise et d'admiration : en voici des exemples.

“ Cet homme qui défendoit les villes de Juda, qui
 “ domptoit l'orgueil des enfans d'Ammon et d'Esau,
 “ qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie, après
 “ avoir brûlé sur leurs propres autels les Dieux des
 “ nations étrangères ; cet homme que Dieu avoit mis
 “ autour d'Israël comme un mur d'airain où se bris-
 “ rent tant de fois toutes les forces de l'Asie, & qui,
 “ après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté
 “ les plus fiers et les plus habiles généraux des Rois
 “ de Syrie, venoit tous les ans, comme le moindre des
 “ Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les
 “ ruines du Sanctuaire, et ne vouloit d'autre récom-
 “ pense des services qu'il rendoit à sa patrie, que l'hon-
 “ neur

"neur de l'avoir servie. Ce vaillant homme poussant en-
 "fin avec un courage invincible les ennemis qu'il avoit
 "réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel et
 "demeura comme enseveli dans son triomphe. Au
 "premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes
 "de Judée furent émuës; des ruisseaux de larmes
 "coulèrent des yeux de tous les habitans; ils furent
 "quelque tems saisis, muets, immobiles: un effort de
 "douleur rompant enfin ce long et morne silence,
 "d'une voix entrecoupée de sanglots que formoient
 "dans leur cœur la tristesse, la pitié, la crainte, ils
 "s'écrièrent: COMMENT EST MORT CET HOMME PUIS-
 "SANT QUI SAUVOIT LE PEUPLE D'ISRAËL? A ces
 "cris, Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du
 "Temple s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla et tous
 "ses rivages retentirent du son de ces lugubres pa-
 "roles: COMMENT EST MORT HOMME PUISSANT QUI
 "SAUVOIT LE PEUPLE D'ISRAËL?"

Filchier, Oraison Funèbre de Turpin.

"Venez, Peuples; venez, Seigneurs et Potentats!
 "Et vous qui jugez la terre; et vous qui ouvrez aux
 "hommes les portes du Ciel; et vous, plus que tous
 "les autres, Princes et Princesses, nobles Rejettons de
 "tant de Rois, lumières de la France aujourd'hui ob-
 "scuries et couvertes de votre douleur comme d'un
 "nuage! Venez voir le peu qui nous reste d'une si
 "auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de
 "gloire; jetez les yeux de toutes parts: voilà tout ce
 "qu'a pu faire la magnificence et la pitié pour hono-
 "rer

“ rer un héros; des titres, des inscriptions, vaines
 “ marques de ce qui n'est plus; des figures qui sem-
 “ blent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles
 “ images d'une douleur que le tems emporte avec tout
 “ le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter
 “ jusqu'au Ciel le magnifique témoignage de notre
 “ néant; et rien enfin ne manque dans tous ces hon-
 “ neurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc
 “ sur ces foibles restes de la vie humaine; pleurez sur
 “ cette triste immortalité que nous donnons aux héros.
 “ O vous, qui courez avec tant d'ardeur dans la car-
 “ rière de la gloire, âmes guerrières et intrépides!
 “ quel autre fut plus digne de vous commander? Pleu-
 “ rez ce grand Capitaine, et dites en gémissant: Voilà
 “ celui qui nous menoit dans les hazards; sous lui
 “ se sont formés tant d'illustres Capitaines que ses ex-
 “ emples ont élevés aux premiers honneurs de la
 “ guerre; son ombre eut pu encore gagner des ba-
 “ tailles: et voilà que dans son silence son nom même
 “ nous anime et nous avertit en même tems que, pour
 “ trouver à la mort quelques restes de nos travaux, il
 “ faut, en servant le Roi de la terre, servir encore le
 “ Roi du Ciel.

Deffect, Oraison Funèbre du Grand Condé.

L'éloquence du Prophète Isaïe est toute dans le Style Sublime, on en peut juger par ce morceau du chap. 34.

“ Approchez, Nations, et écoutez; Peuples, soyez
 “ attentifs; que la terre, d'une extrémité à l'autre,
 “ prête

“ prête l'oreille; que le Monde et tout ce qu'il produit entende ma voix !

“ L'indignation du Seigneur va fondre sur toutes les nations; sa fureur se répandra sur toutes leurs armées : il les a dévouées à l'anathème, il les a livrées au carnage.

“ Ceux qui auront été tués seront jetés et entassés par monceaux : une puanteur horrible s'élèvera de leurs corps et les montagnes dégouteront de leur sang.

“ Toutes les étoiles du Ciel seront languissantes ; les Cieux se plieront et se rouleront comme un livre ; tous les astres tomberont comme les feuilles tombent de la vigne et du figuier.”

Dans le Paradis perdu de Milton, Moloch, le furieux Moloch, emporté par des mouvemens impétueux de rage et de désespoir, exhale ainsi son corroux implacable contre le Tout-puissant au milieu de l'assemblée des Anges rebelles.

“ Tandis que nous concerterons des mesures indignes de nous, faudra-t-il que des millions d'esprits armés qui n'attendent que le signal de l'escalade, restent ici languissans et bannis de leur véritable patrie ? Faudra-t-il qu'ils acceptent pour leur demeure cette infame et noire caverne, où nous a renfermé le cruel qui régit par notre lâcheté ? Non ; servons-nous des flammes et des furies de l'Enfer pour forcer tous ensemble un passage vers les Montagnes éternelles :
“ scions

" faisons de nos propres tortures des armes contre notre
 " Tyran ; qu'il entende le tonnerre infernal affronter
 " la foudre dans ses mains ; opposons à ses éclairs le
 " feu livide qui nous dévore ; montrons une rage
 " égale ; jettons l'horreur parmi ses Anges ; et qu'il
 " tremble en voyant son trône même couvert de ce
 " soufre et de ces flammes qu'il a préparées contre
 " nous."

Ces paroles horriblement sublimes et magnifiquement impies sont très bien placés dans la bouche d'un Démon et surtout du Démon de la guerre.

" O heureux Idoménée ! (s'écrie le Sacrificateur de
 Jupiter dans *Télémaque*) " Que vois-je ? Quels mal-
 " heurs évités ! Quel douce paix au dedans, mais au
 " dehors quels combats ! Quelles victoires ! O Télé-
 " maque ! tes travaux surpassent ceux de ton père ;
 " le fier ennemi gémit dans la poussière sous ton
 " glaive ; les portes d'airain, les inaccessibles remparts
 " tombent à tes pieds."

Cette prédiction porte un vrai caractère de sublimité, aussi bien que cette belle épitaphe du célèbre Maréchal de Rantzau qui avoit perdu à la guerre un bras, une jambe, un œil, une oreille, et à qui, comme dit Bourfaut, il ne restoit qu'un de tout ce qu'un homme peut avoir deux.

L'auteur s'adresse au cœur de ce grand homme et lui dit :

Du

Du corps du grand Rantzen tu n'as qu'une des parts,
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars;
Il dispersa partout ses membres et sa gloire:
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur;
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

*Réponse de Sertorius aux félicitations que lui fait Pample
de rentrer dans les murs de sa patrie.*

Rome! quoi, le séjour de votre Potentat,
Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'Etat!
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles,
Que ses proscriptions comblent de funérailles:
Ces murs dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau:
Mais pour revivre ailleurs dans sa première force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce,
Et comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Discours de Porus à Ephésion.

Plus d'Etats, plus de Rois. Ses sacrilèges mains
Sous un joug odieux rangent tous les humains:
Dans son avide orgueil je fais qu'il nous dévore:
De tant de Souverains, nous seuls régnois encore.
Mais que dis-je? Nous seuls? Il ne reste que moi
Où l'on découvre encor des vestiges d'un Roi;

Mai

Mais c'est pour mon courage une illustre matière.
 Je vois d'un œil content trembler la terre entière,
 Afin que par moi seul les Mortels secourus,
 S'ils sont libres, le foyent de la main de Porus;
 Et qu'en dise partout dans une paix profonde
 Alexandre Vainqueur eut dompté tout le monde.
 Mais un Roi l'attendoit au bout de l'Univers,
 Par qui le monde entier a vu briser ses fers.

Pierre Corneille exprime d'une manière sublime
 l'enthousiasme prophétique du Grand Prêtre Joad.

Cieux, écoutez ma voix ! Terre prête l'oreille !
 Ne dis plus : ô Jacob, que ton Seigneur sommeille !
 Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille !

Comment en un plomb vil * l'or pur s'est-il changé ?
 Quel est dans le lieu saint † ce Pontife égaré ?
 Pleure, Jérusalem ; pleure, Cité perfide,
 Des Prophètes divins malheureuse homicide !
 De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
 Ton encens à ses yeux est un encens souillé.

‡ Où menez-vous ces enfans et ces femmes ?
 Le Seigneur a détruit la Reine des Cités ;
 Ses Prêtres sont captifs, ses Rois sont rejetés ;
 Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
 Temple, renverse-toi ! Cèdres, jettez des flammes !

* Joad.

† Zacharie.

‡ Captivité de Babylone.

Jérusalem

Jérusalem, objet de ma douleur,
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?

Peuples de la terre, chantez ;
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.

D'où lui viennent de tous côtés
Ces * enfans qu'en son sein elle n'a point portés ?

Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés !

Les Rois des nations devant toi prosternés,

De tes pieds baissent la poussière ;

Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.

Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur

Sentira son âme embrasée !

Cieux, répandez votre rosée,

Et que la terre enfante son Sauveur.

Mardiabé à Esther.

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux !

Et plus bas.

Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les Rois de la terre ?
Envain ils s'uniroient pour lui faire la guerre ;
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer :
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer :

* L'Eglise.

F

Au

An seul son de sa voix la mer suit, le Ciel tremble :
 Il voit comme un néant tout l'Univers ensablé ;
 Et les foibles Mortels, vains jouets du trépas,
 Sont tous devant ses yeux, comme s'ils n'étoient pas.

Vale de même Murer.

Quel charme vainqueur du monde
 Vers Dieu m'élève aujourd'hui ?
 Malheureux l'homme qui fonde
 Sur les hommes son appui !
 Leur gloire suit et s'efface
 En moins de temps que la trace
 Du vaisseau qui fend les mers,
 Ou de la flèche rapide,
 Qui, loin de l'œil qui la guide,
 Cherche l'oïseau dans les airs.

De la sagesse immortelle
 La voix tonne et nous instruit :
 Enfants des hommes, dit-elle ;
 De vos soins quel est le fruit ?
 Par quelle erreur, âmes vaines,
 De plus pur sang de vos veines
 Achetez-vous si souvent,
 Non pas un pain qui vous repaisse,
 Mais une ombre qui vous hâte
 Plus affamés que devant ?

Le pain que je vous propose
 Sert aux Anges d'aliment ;
 Dieu lui-même le compose
 Du plus pur de son froment :
 C'est ce pain si délectable,
 Que n'offre point à sa table
 Le monde que vous suivez :
 Je l'offre à qui veut me suivre,
 Approchez ; voulez-vous vivre ?
 Prenez, mangez et vivez, &c.

Sublime Sonnet de Desbarreaux.

Grand Dieu ! tes jugemens sont remplis d'équité,
 Toujours tu prends plaisir à nous être propice :
 Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
 Ne me pardonnera sans blesser ta justice.

Non, mon Dieu ! la grandeur de mon impiété
 Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice ;
 Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
 Et ta juste colère attend que je périsse.

Contente ton désir puisqu'il t'est glorieux,
 Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux ;
 Tonne, frappe, il est temps : rends-moi guerre pour guerre.

J'adore en péissant le raison qui t'aigrit ;
 Mais dessus quel embroit tombera ton tonnerre
 Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

*Voici des images bien nobles tirés de la Henriade,
chant 7.*

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'Aigle des Césars ;
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugène.
Celui-ci dont la main rassermis nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus et des arts.
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg fait trembler l'Empire et l'Angleterre.

Reproche d'Antoine à César sur son excessive clemence.

Ah ! cesse donc d'aimer l'orgueil du Diadème !
Descends de ce haut rang où je te vois monté,
La bonté convient mal à ton autorité,
De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.
Quoi ! Rome est sous tes lois, et Cassius t'outrage.
Quoi, Cimber ! quoi, Cinna ! ces obscurs Sénateurs
Aux yeux du Roi du monde affectent ces hauteurs !
Ils bravent ta puissance, et ces vaincus respirent !

Warwick prêt d'expirer, prononce ces beaux vers :

Où suis-je ? et quelle est cette voix
Qui du sein de la mort me rappelle à la vie ?
Est-elle d'un ami ? Mais fût-elle ennemie

N'importe

N'importe, approche-toi, parle : ai-je trop vécu ?
Yorck est-il ton Roi ? Warwick est-il vaincu ?
Tu ne me réponds rien ! Eh que peut on me dire ?
L'état où je me vois ne doit-il pas m'instruire ?
Meurtri, percé de coups, dans son sang étouffé,
Warwick feroit-il seul, s'il avoit triomphé ?
Ainsi tombe le Cèdre ; en vain sous son feuillage
Le Roi des animaux alloit chercher l'ombrage :
Sur ses branches en vain l'Aigle se reposoit ;
Vainement à le voir l'œil humain se plaisoit :
La hache frappe, creuse ; il tombe, on l'abandonne.
Regarde-moi, Mortel, que le faste environne :
Vois Warwick expirant : en vain autour de moi
Je jette un œil mourant, insensible à l'effroi :
Cet œil qui pénétrait l'âme la plus obscure,
En fondoit les replis, y lisoit l'imposture,
Ne distingue plus rien que l'œil de la mort :
Ces rides de mon front, ces arbitres du sort,
Du triomphe des Rois ou de leurs funérailles,
Sont couvertes du sang tari dans mes entrailles.
Yorck, après ce coup tu peux te reposer :
Tyrans, Warwick n'est plus, vous pouvez tout oser.
De sa vaste puissance en ce moment funeste,
L'espace qu'il occupe est tout ce qui lui reste.
Vaine pompe des Grands, aliment de l'orgueil,
Vous montez jusqu'aux Cieux, pour tomber au cercueil.

On peut distinguer deux sortes de Sublime : l'un est plus vif, plus précis, plus serré, plus nerveux, plus rapide : c'est un torrent impétueux qui se précipite du

haut des Montagnes avec grand fracas et dont les flots écumeux et bouillonnans entraînent avec violence tout ce qu'ils rencontrent dans leur passage : en voici deux exemples tirés de Odes de Rousseau :

Ode 10. Tirée du Pseaume 143.

Grand Dieu ! c'est toi que je réclame ;
Lève ton bras, lance ta flamme ;
Abaisse la hauteur des Cieux.
Et viens sur leur voûte enflammée,
D'une main de foudres armée,
Frapper ces monts audacieux.

Ode à la Fortune.

Quels traits ne présentent vos furies,
Impitoyables Conquérans !
Des vœux ouverts, des projets vastes,
Des Rois vaincus par des Titans ;
Des murs que le flammé ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,
Un peuple aux fers abandonné ;
Des mères pleurs et sanglantes,
Arrachant leurs fils tremblans
Des mains de Soldat effréné.

L'autre est plus méfiant, plus doux, plus modéré ;
on le sent moins l'harmonie parcoure d'hallé le tems de
la réflexion, mais il ne chante pas moins que le pre-
mier,

mier, quoique par des voies différentes. Le premier vous enlève rapidement votre admiration, sans vous donner le temps de savoir pourquoi; mais vous l'accordez au second volontairement et avec connoissance de cause, s'il est permis de parler ainsi. Ce n'est plus un torrent, qui vous entraîne, c'est un fleuve large et spacieux qui roule avec dignité ses ondes majestueuses, qui charme les yeux du Voyageur par sa pureté, qui fertilise au loin les campagnes et qui porte la joye, les richesses et l'abondance au sein des Cités les plus florissantes: en voici des exemples.

Dans le beau discours de Néron à Zaire.

Je te blâme et te plains. Crois-moi, la Providence
Ne te laissera pas mourir sans innocence.
Je te pardonne, hélas! ces combats odieux;
Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux:
Ce bras qui rend la force aux plus foibles courages,
Sentiront et refont plus par les orages;
Il ne suffira pas qu'on son culte engage,
Et que son hachoir et lui son cœur soit partagé.
Le Baptême étouffe en son sein tout il fangeux;
Et sa vertu Chastime en péchés Montagne.

Et dans ce que dit Joad à Achur.

Celui qui met son sein à la source des flots,
Sait aussi des méchancés servir les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Achur, et n'ai point d'autre sainte.

Quelquefois le Sublime ne consiste que dans une seule pensée noblement exprimée, comme dans ces vers de Cassius à Brutus :

C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands :
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des Tyrans.

D'Aristie, femme de Pompée à son époux.

Oui, Seigneur, il est vrai que j'ai le cœur sensible :
Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour,
Et ma gloire soutient ma haine et mon amour.

De Don Rodrigue au Comte de Gormas dans le Ciel.

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

L'inflexible Brutus, arbitre de la destinée du seul fils qui lui reste, d'un fils vertueux, d'un fils illustre par plusieurs victoires remportées sur les ennemis de la République naissante, & qui n'étoit coupable que d'avoir balancé un moment entre Rome où son devoir le retenoit, et l'aimable fille de Tarquin vers qui l'entraînoit son amour ; Brutus oubliant qu'il est père pour le souvenir qu'il est citoyen, étouffe la voix de la nature et de l'humanité, condamne à une mort infâme ce fils l'unique objet de toutes ses complaisances et n'exhale sa mourante tendresse pour ce fils infortuné, que par ce sentiment héroïque, peut-être féroce, mais sublime.

Approche, triste objet d'horreur et de tendresse !
Approche, cher appui qu'espéroit ma vieillesse !
Viens embrasser ton père, il t'a du condamner ;
Mais s'il n'étoit Brutus, il t'alloit pardonner.

Un Sénateur vient le consoler de la part du Sénat,
dont les entrailles plus paternelles que celles de Brutus
étoient émues de compassion. Ce Républicain farouche
lui répond fièrement :

Vous connoissez Brutus et l'osez consoler.

Souvent le Sublime consiste plus dans les sentimens
que dans les pensées ; le noble et majestueux discours
du Soudan de Jérusalem à Nérestan en est un exemple.

Orosmane à Nérestan.

Chrétien, je suis content de ton noble courage :
Mais ton orgueil ici se seroit-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité ?
Reprens ta liberté, remporte tes richesses :
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses :
A lieu de dix Chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent, tu peux les demander ;
Qu'ils aillent, sur tes pas, apprendre à ta patrie
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie ;
Qu'ils jugent, en partant, qui méritoit le mieux
Des Lusignans ou moi, l'Empire de ces lieux ?

La fierté avec laquelle Pharasmané, Roi d'Ibérie, traite l'Ambassadeur Romain & Rome même, annonce beaucoup de grandeur d'âme. Voici ses paroles :

Quoique d'un vain discours je brave la menace,
Je l'avouerais, je suis surpris de votre audace.
De quel front osez-vous, Soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma Cour les ordres de Néron ?
Et depuis quand croit-il, qu'au mépris de ma gloire,
A ne craindre plus Rome, instruit par la victoire,
Oubliant désormais la suprême grandeur,
J'aurai plus de respect pour son Ambassadeur ?
Moi, qui formant au joug des peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles,
Qui fais trembler encor ces fameux Souverains,
Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains ;
Ce peuple triomphant n'a point vu mes images
A la suite d'un char en butte à ses outrages :
La honte que sur lui repandent mes exploits,
D'un airain orgueilleux a bien vengé des Rois.
Mais quel soin vous conduit en ce pays barbare ?
Est-ce la guerre, enfin, que Néron me déclare ?
Que sont vos Légions ? Ces superbes vainqueurs
Ne combattent-ils que par Ambassadeurs ?
C'est, la flammée à la main, qu'il faut dans l'Ibérie
Me distraire de soin d'enlever dans l'Arménie,
Non par de vains discours indignes des Romains,
Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins,
Et peut-être, bien plus, dédaignant Artaban,
Défier Corbulon jusqu'aux bords de l'Euphrate.

Discours

*Discours de Mithras à Mithridate, qui, par un digne
sacrifice, lui avait offert l'ame de son
ennemi secret par Xipharès.*

Je n'ai point oublié quelle reconnaissance,
Seigneur m'a dû rang et sous votre obéissance,
Quelque rang où jadis foyez montés mes Ayeux,
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux.
Je songe avec respect de combien je suis né
Au-dessous des grandeurs d'un si noble Hyménée,
Et malgré mon penchant et mes premiers desirs,
Pour un fils après vous le premier des humains,
Du jour qu'on m'imposa pour vous ce Diadème,
Je renonçai, Seigneur, à ce Prince, à moi-même.
Tous deux d'intelligences à nous sacrifier,
Loin de moi par mon ordre il convenait m'oublier.
Dans l'ombre de secrets ce feu s'allait éteindre,
Et même de mon sort je ne pouvais me plaindre.
Puisqu'enfin aux dépens de mes vœux, les plus doux,
Je faisois le bonheur d'un héros tel que vous,
Vous seul, Seigneur, vous seul, vous m'avez attaché
A cette obéissance où j'étais attaché ;
Et ce fatal amour dont j'étais triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyais étouffé,
Dont la cause à jamais s'effaçoit de ma vie,
Vous devez l'ont sçavoir, et m'en ont convenus ;
Je vous l'ai confessé, je le dois reconnaître,
En vain vous en pourriez perdez le souvenir.

Et cet aveu honteux où vous m'avez forcée
Demeurera toujours présent à ma pensée.
Toujours je vous croirois incertain de ma foi,
Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi,
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
Et qui, me préparant un éternel ennuï,
M'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui.

Les sentimens que Henri IV. fait paroître à l'aspect du sage Mornai, lorsque, honteux de sa foiblesse, il s'arrache des bras de la charmante d'Etrée pour rentrer dans ceux de la gloire : sont d'une générosité parfaite.

Enfin, dans ces jardins où sa vertu languit,
Il voit Mornai paroître ; il le voit et rougit :
L'un de l'autre en secret, ils craignoient la présence,
Le sage, en l'abordant, garde un morne silence ;
Mais ce silence même et ces regards baissés
Se font entendre au Prince et s'expliquent assez.
Sur ce visage assés où régnoit la tristesse,
Henri lut aisément sa honte et sa foiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eut de Mornai mal reconnu le soin.
Cher ami, dit la Roi, ne crains point ma colère ;
Qui m'apprend mon devoir est trop sur de me plaire :
Viens ; le cœur de ton Prince est digne encor de toi :
Je t'ai vu : c'en est fait, et tu me rends à moi.

Je

Je reprends ma vertu que l'amour m'a ravie.
De ce honteux repos fuyons l'ignominie ;
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encore les liens dont il fut enchaîné.
Me vaincre, est désormais ma plus belle victoire.
Partons ; bravons l'amour dans les bras de la gloire ;
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur ;
A ces mots généreux, Mornai connut son maître :
C'est vous, s'écria-t-il, que je vois reparoitre !
Vous, de la France entière auguste Défenseur ;
Vous, vainqueur de vous-même, et Roi de votre cœur ;
L'amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre ;
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

DU STYLE SIMPLE.

Le Style Simple imite le tour des conversations familières ; ennemi de tout ornement trop éclatant, il évite avec soin tout ce qui font la magnificence et le luxe : les graces naïves l'accompagnent sans cesse, vêtues proprement ; mais avec simplicité et même avec un certain air de négligence aimable, elles répandent partout les ris, les jeux, l'enjouement, le sel Attique et la délicatesse. Ce Style a un grand avantage sur les autres ; l'art qui y régne n'y paroît point à découvert, il se cache, et ne laisse paroître que les traits de la seule nature. L'Esprit le plus modeste qui lit ou entend un discours de ce style, ne doute pas qu'il ne soit capable d'en faire autant.

Le

Le Style Simple demande beaucoup plus d'exactitude que le Style Sublime, et une pureté de langage bien plus scrupuleuse ; car l'esprit de l'Auditeur demeure toujours dans une affiette tranquille, remarque aisément tous les défauts même les plus légers, qui lui échapperoient dans le Sublime à la faveur de l'enthousiasme dont il se sentoit rempli.

L'illustre M. de Fontenelle possède le talent aimable de manier avec politesse, esprit et enjouement, les matières les plus didactiques et les plus abstraites : son ingénieux système de la pluralité des Mondes est un modèle parfait de la simplicité dont nous parlons : en voici un morceau.

“ Si la terre est si petite à l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il ? Je crains que nous ne lui soyons inconnus ; il faudroit qu'il vit la terre quatrevingt-dix fois plus petite que nous ne le voyons ; c'est trop peu, il ne le voit pas. Voici seulement ce que nous pouvons croire de meilleur pour nous. Il y aura dans Jupiter des Astronomes, qui, après avoir bien pris de la peine à composer des lunettes excellentes, après avoir choisi les plus belles nuits pour observer, auront enfin découvert dans les Cieux une petite planète qu'ils n'avoient jamais vue. D'abord le Journal des Savans en parle ; le peuple de Jupiter, ce n'en entend point parler, ce n'en fait que rire ; les Philosophes dont cela détruit les opinions, ferment le dessin de n'en rien croire ; il n'y a que les gens très raisonnables qui en veulent bien douter.

“ On

" On observe encore, en voyant le globe *Blindé*, on
 " s'assure bien que ce n'est point un vision ; on com-
 " mence même à supposer qu'il y a un mouvement
 " autour du Soleil ; on trouve au bout de mille obser-
 " vations, que ce mouvement est d'une année ; et en-
 " fin, grâce à toutes les points que se donnent les Sa-
 " vans, on sait dans Jupiter que notre terre est au
 " Monde ; les curieux vont la voir au bout d'une
 " lunette, et la vue à peine peut-elle encore l'attrai-
 " per."

*Extraits d'une lettre Italienne écrite par un Sicilien à un
 de ses amis. Elle contient une critique agréable de
 Paris et des mœurs Françaises, le tout sans fiel et sans
 aigreur.*

" Les étrangers sont bien venus en ce pays-ci pour-
 " vû qu'ils n'y demandent rien ; ils n'y ont d'autre
 " emploi que de se divertir, et quelques-uns d'être la
 " fuye des cheminées ; c'est le privilège des Savoy-
 " ards.

" Les Grands se distinguent par ne vouloir rien
 " faire pour servir les autres, et par un grand nombre
 " de lèzes et d'amusemens à deux piols qui les font
 " toujours quand ils se font trains dans leurs caros-
 " ses, les chevaux ont le pas devant les Laquais, le
 " mode dans ici de les mener en troupe sur le der-
 " rière du Carosse, droits sur les piols comme le Co-
 " losse de Rhodé : ils regardent fièrement d'autres
 " esclaves attachés à d'autres voitures moins fastueuses,
 " qu'ils

“ qu'ils sont obligés de porter ou de traîner par la
“ ville.

“ Le menu peuple ne s'enivre que les jours de fête
“ qu'il ne fait rien, mais il travaille les jours ouvriers
“ avec assiduité : il n'y a pas un peuple au monde plus
“ industrieux et qui gagne moins, parcequ'il donne
“ tout à son ventre et à ses habits, et cependant il est
“ toujours content.

“ Les femmes aiment ici les petits chiens avec une
“ passion extrême ; elles ne haïssent personne ; les
“ plus belles commandent aux hommes comme Rei-
“ nes, à leurs amans comme à des esclaves : elles don-
“ nent et reçoivent facilement de l'amour, mais on
“ n'aime ni long-tems, ni assez. Les mariages qui
“ autrefois étoient pour toute la vie, ne sont à présent
“ que pour un tems ; cela fait que le divorce volon-
“ taire se trouve facilement dans les maisons les plus
“ retenues, après quoi le Mari vit tranquille dans la
“ Province, et la femme se réjouit à Paris.

“ On connoit un véritable François à quatre choses ;
“ quand l'horloge sonne, quand il interroge quel-
“ qu'un, quand il promet, et quand il parle de ses
“ amours. A peine l'horloge commence à sonner,
“ qu'il demande quelle heure il est ; il veut que son
“ ami lui réponde avant qu'il l'ait interrogé ; il ne
“ fait que ce qu'il ne promet pas ; et pour ses amours,
“ il a plus de plaisir à publier les faveurs de sa Mai-
“ tresse qu'à les recevoir.

“ Les Procureurs qui sont en troupes dans toutes
“ les villes de France, se trouvent ici à milliers ; c'est
“ une

“ une espèce d'hommes choisis pour dégraisser ceux
“ qui sont trop gras, et pour empêcher que les mai-
“ gres n'engraissent ; il semble que les Princes ne les
“ souffrent qu'à fin d'entretenir une guerre civile par-
“ mi leurs sujets, persuadés que s'ils ne passaient leur
“ vie à demander en justice ce qui leur appartient, et
“ à usurper ce qui ne leur appartient pas, leur auto-
“ rité seroit en danger par leurs intrigues et par leur
“ agitation.

“ Quand j'entre dans la Grand Salle, je vois une
“ infinité de personnes échauffées, dont la moitié tour-
“ mente l'autre par des contestations opiniâtrées depuis
“ plusieurs années, et soutenues par les inventions dia-
“ boliques des praticiens ; leur robe est longue et
“ noire, pour faire voir combien elle est funeste à tout
“ le monde ; ils portent sur la tête un bonnet à quatre
“ cornes, à la manière des Prêtres ; et en cet équi-
“ page, ils conduisent leurs parties comme autant de
“ victimes sur l'autel de Justinien : ils ne finissent les
“ procès que quand les parties n'ont plus d'argent pour
“ les continuer ; et lorsqu'ils sont jugés, il ne reste
“ aux Plaideurs qu'un amas de papiers barbouillés,
“ remplis d'une espèce de termes magiques.

“ La Mode est le véritable Démon qui tourmente
“ toujours cette nation. On a porté les cravates si
“ courtes qu'à peine les voyoit on ; à cette heure on
“ les attache au cou, d'où elles pendent comme des
“ saucissons de Boulogne. Les François ne portent
“ plus d'épées, mais des cimenterres : Les chiens de
“ Boulogne passent présentement pour laids et insup-
“ portable

“ portables, et on ne cache plus que ceux qui ont le
 “ museau de Loup et les oreilles coupées, et plus ils
 “ sont difformes, plus ils sont honorés de baisers et
 “ d'embrassements.

“ Les Perruques ont aussi leur Mode; on les faisoit
 “ à la Françoisse, et maintenant on les porte à l'Es-
 “ pagnole. Les petites montres ont été recherchées;
 “ elles sont aujourd'hui ridicules, et les plus grosses
 “ sont le plus à la mode. J'ai même ouï dire que l'on
 “ ne fait plus de complimens dans les lettres, mais que
 “ l'on introduit une nouvelle mode, qui est de cache-
 “ ter, non pas d'un seul cachet, mais de trois, de peur
 “ de blesser la civilité.

“ Mon cher ami, prions Dieu de tout notre cœur,
 “ qu'il donne cette brave nation l'esprit de paix, et
 “ que la fureur guerrière qui l'agite toujours, se change
 “ en une mode salubre qui fasse revenir le repos et la
 “ tranquillité dans toute l'Europe.”

Voici une petite Epître fort galante et fort ingénieu-
 sement écrite à Madame Desbaillets, par un Monsieur
 à qui elle avoit porté de l'argent à la Bastille, et qui
 lui renvoyoit cet argent.

La Divine Uenue en ton lieu estimée,
 Dont tout Poëte est enchanté,
 Qui partage la renommée
 De son esprit et sa beauté;

Cette Uranie enfin de qui la complaisance
Eut surpassé mon espérance
Par un seul regard obligeant,
Le premier jour de notre connaissance
M'a prêté de l'argent.

Je puis en mon bonheur prendre entière assurance :
Tout soupçon doit être banni,
Puisque notre amitié communique
Par où tous d'intérêts ont fini.

Brigandage permis, que l'usage autorise,
Fier monstre, enfant cruel de l'espoir le plus doux
Que vomit la terre en courroux
Dans les Lagonas de Venise :
Bassette dont le flair a l'air si rigoureux
Qui cause le murmure et la plainte commune :
C'est toi qui d'un cœur glorieux
M'as procuré le secours d'angéliqueux,
Si j'avois été plus heureux,
J'aurois eu bien moins de fortune.

Et toi, mon faible espoir, qu'un faux éclat surprend,
Pourquoi te fais-tu tant de fier ?
Tu vois l'argent que l'on me prête
Sans voir le cœur que l'on me prend.
Vois, malheureux, à quoi t'engageant
Ces mortelles bontés, et sursous inhumains ;
Vois que sur votre le déshonneur
Des profaneurs de la main,

Je

Je puis facilement lui rendre
De quelque argent prêté le secourable prix :
Mais ce que ses charmes m'ont pris
Le puis-je, hélas ! ou le veux-je reprendre ?

Acquittons-nous pourtant de ce prêt obligeant :
Rendons vite argent pour argent,
Et mettant à ses yeux par une heureuse adresse
La reconnoissance en son jour,
Forçons-la, s'il se peut, de nous rendre à son tour
Tendresse pour tendresse.

Réponse de Madame Desboulrières.

Songez-vous à ce que vous faites ?
Lorsque d'un air aussi doux qu'obligeant,
En me renvoyant mon argent,
Vous comptez votre cœur pour une de vos dettes ?
Bornez votre reconnoissance,
Tout ce que j'ai fait me paroît
D'une si petite importance,
Que je ne vois point d'apparence
Qu'un cœur pour un tel soin à se donner soit prêt :
D'ailleurs je ferois conscience
De mettre mon argent à si gros intérêt.

Un si foible service à rien ne vous engage,
Le rendre est seulement ce que j'ai prétendu :
N'allez pas vous piquer de grandeur de courage,
La générosité n'est plus du bel usage,

Ce que je vous pretai vous me l'avez rendu,
En ce siècle en doit-on demander davantage ?

Ah ! l'on est plus heureux que sage,
Lorsque l'argent prêté n'est pas argent perdu.

Grace à la probité qui vous est naturelle

On ne court point ce danger avec vous :

Mais malgré ce que j'ai vu d'elle,

Malgré l'estime mutuelle

Que la Bassette a fait naître entre nous

Comme il est des Filous de différente espèce,

Et qu'en amour presque tout est permis ;

En vain vous vous êtes promis :

D'avoir de moi tendresse pour tendresse.

Au seul nom d'amour je frémis ;

Et pour fuir les chagrins qui le suivent sans cesse

Croyez-moi, demeurons quittes et bons amis.

Lettre de Madame Desboulvres à un Evêque.

Damion que vous êtes peu tendre !

Ne vous pourrois-je point imiter quelque jour ?

Faire à Paris un long séjour,

Savoir que chez les Morts je suis prête à descendre,

Et sans daigner me voir, retourner à la Cour !

Est-ce que la gloire immortelle

Dont vous venez d'être couvert

Fait que le souvenir se perd

D'une amitié tendre et fidelle ?

Non,

« Non, vous êtes cependant
 « A voir tout le monde charmé
 « De votre divine clouance ;
 L'orgueil sur votre esprit ne prend point de pouvoir
 Et votre seule négligence
 Vous a fait partir sans me voir.

Vous rompez pour jamais cette amitié sincère
 Qui devoit de vos jours égaler la longueur,
 Et qui de mon timide cœur
 Faisoit la principale affaire !
 Hélas ! d'où vient tant de froideur ?
 Qu'ai-je fait pour la faire naître ?
 Ah ! craignez que dans ma douleur
 Je n'engage l'honneur contre vous à paraître
 Dans les sottises de sa fureur.

Cette menace vous alarme
 Un flegme être amoureux ! qu'est-ce qu'en on en droit ?
 Evitez ce malheur. Un soupir, une larme,
 Chez le publicist vous déshonorerait.

Les stoïques lois de Portique
 Devoient rendre qui les pratique
 Insensible aux passions,
 Et les malheureuses émotions
 Sont des crimes pour un Stoïque.

Quelle

Quelle honte pour vous qui voyez sans pitié
Toutes les sottises humaines,
Si pour punir les torts faits à mon amitié
Quelque Iris vous rendoit plus fou de la moitié
Que tous les Céphalons, que tous les Artéméons !
Sur vos doctes emplois ne vous assurez pas,
Tremblez, Damon, tremblez, la raison des grands
hommes

Tant des siècles passés que du siècle où nous sommes
Dans un si beau chemin a fait plus d'un faux pas,
Ce petit Dieu naïf sur des charmes de plumes
Dont les dépit, les amertumes,
Sont pour les tendres cœurs des sources de pleurs
Vous fera, s'il le veut, pousser de longs soupirs
Sur mille de mille victimes.

Comme la rigueur des délices
La Morale pourroit rendre une fois assés forte :
Mais, Damon, effiez-vous des Grecs et des Latins
Toute la raison pour effort,
L'amour n'en feroit pas d'un jour plus bel vainqueur,
Lorsqu'il vous entrera dans un cœur,
Il ne vaudra pas à l'opposé à la porte.

Il aime à triompher de l'orgueil d'un Doyen,
C'est sa plus éclatante et plus douce victoire,
Ces Sages qu'on nous vante tant
Et dont vous effacez la gloire

Pour s'empêcher d'aimer firent de vains efforts,
 Et toute leur Philosophie
 Ne leur servit, Damon, qu'à sauver les dehors
 D'une voluptueuse vie.
 Ainsi plus agité que ne le sont les flots,
 Lorsqu' Eole ouvre la caverne,
 Mon cœur fait des desseins contre votre repos,
 En cœur que le dépit gouverne ;
 Mais de ce dangereux dépit
 Ma raison s'est rendue aussitôt la Maitresse :
 Il vaut mieux à ce qu'elle dit
 Qu'un ami comme vous ait un peu de paresse
 Que trop d'empressement et de délicatesse.

Contre un foible dépit dont elle rompt le cours
 Ne cherchez donc point de secours :
 Je ne laisserai point à ce guidé infidèle
 La conduite d'un cœur qui respecte toujours
 De la triste raison l'autorité cruelle.
 Que tous vos jours, Damon, soyent de tranquilles jours,
 Que jamais rien ne renouvelle
 En vous le souvenir d'une amitié si belle.
 Je sens frémir mon cœur à ce triste discours,
 La Tendresse en gémit. Mais les retours vers elle
 Sont de trop dangereux retours.

Rondeau de Clément Marot.

Am bon vieux tems, un train d'amour régnoit,
 Qui, sans grand art & dons, se démenoit,

Si,

Si, qu'un Bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donner toute la terre ronde ;
Car seulement au cœur on se prenoit.

Et si, par cas, à plaisir on venoit,
Savez-vous bien comme on s'entretenoit ?
Vingt ans, trente ans ; cela d'avoit un monde

Au bon vieux tems.

Or est perdu ce qu'Amour ordonnoit ;
Rien que pleurs saints, rien que changes on voit.
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut, premier, que l'Amour on refonde,
Et qu'on le mène ainsi qu'on le menoit

Au bon vieux tems.

Scarron est l'esprit le plus original qui ait jamais paru. Personne n'a plaisanté comme lui. Il n'y a point de sujet indifférent, gai ou triste, sur lequel il n'ait répandu l'enjouement de son humeur. La mort du célèbre Voiture, un des plus beaux esprits de son tems, n'étoit point du tout un événement plaisant ; cependant il n'y a personne qui ne rie de tout son cœur de la manière plaisante dont Scarron a parlé de cette mort.

Voici, dit-il, la relation véritable de tout ce qui s'est passé en l'autre monde, au combat des Parques & des Poëtes, au sujet de la mort de Voiture.

Parques, vous avez fait des vœux.

Celui qui valoit tous les autres

G

Que

Que j'avois moi-même élevé,
Vous me l'avez donc enlevé !
Vieilles Gâupes, vieilles barbares,
Qui n'en voulez qu'aux hommes rares,
Et qui mettez dans l'Univers
La stérilité des bons vers :
Vous avez fait mourir Voiture,
Cette adorable créature !
Voiture qui fut si parfait
Et vous pensez avoir bien fait,
Et vous avez fait pis que pendre,
Et les Muses vous devoient prendre
Et venger dessus vous le tort
Que leur fait une telle mort.
Vous avez fait mourir Voiture
Cette adorable créature !
Voiture qui me fut si cher,
L'avez-vous fait pour me sîcher ?
Vous ne me voulez pas répondre
Vieilles que Dieu veuille confondre ?
Et vous fourrez entre vous.
Ah ! vraiment à faire de coups
Et se fissent coups d'étrivières,
Je vous apprendrai filandières,
Que je ne fais pas mieux harper
Que sur vieilles sans dents frapper.
Apollon ayant dit ces choses,
Très dignes des Métamorphoses,
Il fit signe au cher Catulle,
Au bon Horace, à Tibulle,

A Marot

A Marot son valet de chambre,
Puis leur mit à chacun un membre
Ou nerf de bœuf entre les mains,
Et leur dit : sans être inhumain,
Vous pouvez sur ces malicantes
Exercer vos dextres savantes,
Non pas en leur faisant Rouleau,
Mais en déchiquetant leur peau.
ça donc sous leurs cottes troussées
Que ces vieilles soyent bien fessées
Et dessus le ventre et partout,
Enfin qu'on me les pousse à bout.
Les braves Auteurs s'avancèrent,
Mais les Parques les repoussèrent :
Lachés d'un coup de fusil
Marqua Marot sur le milieu :
Atropos d'un coup de sa moule
Donna grand soufflet à Catulle :
Cloton d'un rouet à filer
Fit bien Tibulle dévaler :
Horace qui craignoit la touche
Ne les attaqua que de bouche,
Et leur dit tout ce qu'il y a
Dans l'ode de Canida.
Les Parques de ciseaux armées,
De ce bon succès animées,
Se ruèrent sur Apollon,
Et Cloton de son violon
Lui fit comme une Bourguignotte.
Le Bon Dieu lui troussa la cote,

Et dessus ses fesses plaqua
 Un grand coup qui bien fort claqua.
 Les Auteurs s'en mirent à rire, &c. &c.

*Morceau d'une Eptre de Rousseau à Muret, où il lui parle
 des ménagemens qu'il faut avoir pour les hypo-
 crites et les faux Dévots.*

Des gens dévots que j'estime et respecte
 Ainsi que vous, je n'ai honni la secte
 Qu'en général, sans aucun désigner ;
 Et fîtes mal de les égratigner,
 Vous qui craigniez, disiez-vous, la bourrée ;
 Car ces Menins de la Cour Æthérée,
 Sont tous doués d'un appétit strident
 De se venger quand ils sentent la dent.
 Et fussiez-vous un Saint plus qu'Angélique,
 Plus éminent et plus Apostolique
 Que Saint Thomas, s'ils en trouvent moyen,
 Ils vous feront, le tout pour votre bien,
 Comme autrefois au bon Savonarole,
 Que pour le Ciel la Séraphique école
 Fit griller vif en ses clair et vermeil,
 Dont il mourut par faute d'appareil.

DU STYLE TEMPÉRÉ.

Le Style Tempéré tient le milieu entre les deux précédens ; il a plus de force et d'élévation que le Style Simple,

Simple, mais beaucoup moins que le Style Sublime : il emprunte de ce dernier la noblesse des pensées, la vivacité des images, et de l'autre une certaine douceur, un certain air de naïveté propre à persuader et à toucher. Ce Style admet toutes sortes de fleurs et d'ornemens ; pensées nobles et délicates ; expressions fleuries et harmonieuses ; heureux tours de phrases ; périodes nombreuses ; peintures animées et vivantes ; sentimens doux et tendres. Toutes les passions qui portent un caractère de douceur, sont de ressort de ce genre d'élocution ; l'amitié vive et tendre ; la compassion ; la tristesse ; la douleur ; l'amour, non pas cet amour violent, allumé au flambeau des Furies, épouvantable fléau que les noirs soupçons, la jalousie, la rage escortent sans cesse ; mais un amour de sensibilité, d'affection, de tendresse, dont l'union des cœurs et la félicité sont les fruits délicieux.

Exemple de Douceur.

Réponse de Zaïre aux reproches de Nérestan.

Arrête, mon cher frère ! arrête ! Connois-moi,
 Peut-être que Zaïre est digne encor de toi.
 Mon frère, épargne-moi cet horrible langage ;
 Ton courroux, ton reproche est un plus grand outrage,
 Plus terrible pour moi, plus dur que ce trépas
 Que je te demandois et que je n'obtiens pas.
 L'état où tu me vois accable ton courage :
 Tu souffres, je le vois, je souffre davantage.

Je voudrais que du Ciel le barbare secours
 De mon sang dans mon cœur eût arrêté le cours.
 Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane,
 Ce pur sang des Chrétiens brûla pour Orosmane;
 Le jour que de ta sœur Orosmane charmé.....
 Pardonnez-moi, Chrétiens ! Qui ne l'auroit aimé ?
 Il faisoit tout pour moi ; son cœur m'avoit choisie ;
 Je voyois sa fierté pour moi seule adoucie :
 C'est lui qui des Chrétiens a ranimé l'espoir ;
 C'est à lui que je dois le bonheur de te voir.
 Pardonne ; ton courroux, mon père, ma tendresse,
 Mes sermens, mon devoir, mes remords, ma faiblesse,
 Me servent de supplice ; et Zaire en ce jour
 Meurt de son repentir plus que de son amour.

Exemple de tendresse.

Sentimens d'Andronique pour son fils.

Quoi, Céphise, j'irai voir expirer encor
 Ce fils, ma seule joie et l'image d'Hector !
 Ce fils que de sa flamme il me laisse pour gage !
 Hélas ! il m'en fuyoit ; le jour que son courage
 Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
 Il demanda son fils et le prit dans ses bras :
 Chère épouse, dit-il, en essuyant mes larmes,
 J'ignore quel sort le sort garde à mes armes ;
 Je te laisse mon fils pour gage de ma foi ;
 S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi :

Si d'un heureux hymen la mémoire s'est effacée,
 Montre au fils à quel point on chérissait la père.
 Et je puis voir répandre au sang si précieux !
 Et je laisse avec lui goûter tous ses vœux !
 Roi barbare ! faut-il que mon crime l'emporte ?
 Si je te hais, est-il coupable de me haïr ?
 T'a-t-il de tous les fers approché le visage ?
 S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas ?
 Et cependant, mon fils ! tu meurs, si je n'arrête
 Le fer que le cruel tient prêt sur ta tête ;
 Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir !
 Non, tu ne meuras point : je n'y puis consentir.

Exemple d'affection.

*Discours d'Alfons à son barbare frère Rhodogise, fils
 de la charmante Zelmie pour qui Alfons lui-même
 brûle d'amour sans la connaître.*

Lorsqu'il faut au devoir immoler sa tendresse,
 Un cœur s'alarme peu du péril qui le pèse ;
 Et ces momens si doux que vous me reprochez,
 Coûtent bien cher aux cœurs que l'amour a touchés :
 Je vois trop qu'il est sans que le sien y renonce ;
 Quoiqu'il en soit, donnez-moi votre cœur me le donner ;
 Mais avant que le soit vous le donnez de vous,
 Permettez-moi, Seigneur, de me plaindre de vous.
 A quoi dois-je imputer un discours qui me glace ?
 Qui peut d'un tel accueil m'attirer la disgrâce ?

Ce jour même, ce jour, il me souvient qu'ici
 Votre vive amitié se parloit pas ainsi.
 Ce rival * qu'avec soin on me peint inflexible,
 N'est pas de mes rivaux, Seigneur, le plus terrible ;
 Et, malgré son courroux, il en est aujourd'hui,
 Pour mes feux et pour moi, de plus cruels que lui.
 Ce discours vous surprend, il n'est plus tems de seindre,
 La nature en mon cœur ne se peut plus contraindre.
 Ah ! Seigneur, plutôt aux Dieux qu'avec la même ardeur
 Elle eût pu s'expliquer au fond de votre cœur !
 On ne m'eût point ravi sous un cruel mystère,
 La douceur de connoître et d'embrasser mon frère.
 Ne vous dérobez point à mes embrassemens :
 Pourquoi troubler, Seigneur, de si tendres momens ?
 Ah ! revenez à moi sous un front moins sévère,
 Et ne m'accablez point d'une injuste colère.
 Il est vrai, j'ai brûlé pour ses divins appas,
 Mais, Seigneur, mais mon cœur ne la connoissoit pas.

Exemple d'Amour et de Douleur.

Partie de la Scène où Rhodamiste et Zénobie se reconnoissent.

RHODAMISTE.

Par quel bonheur le Ciel touché de mes regrets,
 Me permet-il encor de revoir tant d'attraits ?
 Mais, hélas ! se peut-il qu'à la Cour de mon père
 Je trouve dans les fers une épouse si chère ?

* Pharasmane son père.

Dieux !

Dicux ! N'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encore de ces tristes objets ?
O ! de mon désespoir victime trop honteable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable !
Quoi, vous versez des pleurs ?

ZÉNOBIE.

Malheureuse ! eh, comment
N'en repandrois-je pas dans ce fatal moment ?
Ah, cruel ! Plût aux Dicux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie !
Le cœur, à ton aspect, désarmé de courroux,
Je ferois mon bonheur de revoir mon époux ;
Et l'Amour s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse :
Ne crois pas cependant, que pour toi sans pitié
Je puisse te revoir avec inimitié,

RHADAMISTE.

Juste Ciel ! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes ?
Que l'hymen associe au sort d'un furieux
Ce que de plus parfait firent naître les Dicux ?
Quoi ! te peux me revoir, sans que la mort d'un père,
Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frère,
Ce Prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fassent détester un époux malheureux ?
Et je puis me flatter, qu'insensible à sa flamme,
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame.
Que dis-je ? trop heureux que pour moi dans ce jour
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour !

ZENOBIE.

Calme les vains soupçons dont ton âme est faïste,
 Ou cache m'en d'un air l'insigne jalouse ;
 Et s'avance-toi qu'un cœur qui peut te pardonner,
 Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

RHADAMISTE.

Pardonne, chère épouse, à mon amour funeste ;
 Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste,
 Plus ton barbare époux est indigne de toi,
 Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.
 Rend-moi ton cœur, tu meas, ma chère Zénobie,
 Et dis-moi, dis ce jour, me faire en Arménie,
 César m'en a fait Roi : viens me voir désormais,
 A force de vertus effacer mes forfaits.

Les mouvemens d'inquiétude et de crainte qui faïssent le cœur de Junie lorsque Britannicus se sépare d'elle, pour voler à ce festin fatal où il devoit être empoisonné par ordre de Néron, sont peints avec une douceur et une délicatesse infinie :

JUNIE.

Mais Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point ?

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en effe ?

JUNIE.

Et que fais-je ? Il y va, Seigneur de votre vie.
 Tout n'est que sang et cris : le crime que tout ne fait sécr :

Je crains Néron ; je crains le malin qui me fait
D'un noir présentiment malgré moi prévenu,
Je vous laisse à regret l'empire de ma vie.
Hélas ! si cette paix dont vous vous repaïssez,
Couvroit contre vos jours quelques pièges dressés ?
Si Néron, irrité de notre intelligence,
Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance !
S'il préparoit ses coups tandis que je vous vois,
Et si je vous parlois pour la dernière fois !
Ah, cher Prince !

Les sentimens d'Amie pour Alexandre, ressem-
blent un écho fin et délicat, d'autant plus flatteur
qu'il est donné à regret et par une main ennemie.

Ah, Seigneur ! PUIS-je ne le point voir,
Ces vertus dont l'éclat égale mon désespoir ?
N'ai-je pas vu partout la Victoire modeste,
Perdre avec vous l'épée qui la rend si funeste ?
Ne vois-je pas le Scythe et le Persé abattu,
Se plaire sous le joug et vanter ses vertus,
Et disputer enfin, par une aveugle envie,
A vos peuples sujets le soin de votre vie ?
Mais que sert à ce cœur que vous présentez,
De voir partout ailleurs adorer vos hauts faits ?
Pensez-vous que ma haine en soit moins violente ?
Pour voir haïsser partout le vain qui me tourmente ?
Tant de Rois par vos soins vengés ou secourus,
Tant de peuples contents me rendant-ils Furus ?

Non, Seigneur ; je vous hais d'autant plus qu'on vous aime ;

D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même ;
Que l'Univers entier m'en impose la loi,
Et que personne, enfin, ne vous hait avec moi.

Exemple de Tendresse.

Épigramme de Mademoiselle Desboulbès sur la Mort de son Amant.

Au milieu des plaisirs sur cet heureux rivage,
Mon cœur toujours chargé du poids de ses douleurs
Se fait un ordinaire usage
De ses soupirs et de ses pleurs ;
Et je porte partout la chère et triste image
D'un amant dont la mort cause tous mes malheurs.

De destin de Tirsis à toute heure occupée,
Les plus touchans plaisirs sont pour moi sans appas ;
Je ne sens que le coup dont mon âme est frappée ;
Tout me peint en tous lieux l'horreur de son trépas :
Et quand à cette horreur ma raison échappée

Me conduit aux pieds des Autels,
Pour offrir de mon cœur les déplaisirs mortels,

Hélas ! ce pieux sacrifice

Est tout-à-coup interrompu ;

J'accuse le Ciel d'injustice :

Et pleine de la mort qui cause mon supplice ;
Je ne vois que le prix du bien que j'ai perdu.

Dans

Dans ces cruels instans, à ma douleur fidelle,
 Je n'entends plus la voix du Seigneur qui m'appelle ;
 Tout renouvelle en moi mon tourment
 Et je sens rallentir mon âle ;
 Ma passion reprend une force nouvelle,
 Et mon cœur tout entier retourne à mon amant.
 Lasse d'avoir trouvé la fortune inflexible,
 J'attendrai sans frayeur ce moment si terrible,
 Ce moment où du corps l'âme se dissanite.
 La mort de Tircis m'aplanit.
 Ce chemin aux mortels si rude et si pénible.

Vous qui reconnoissez toujours
 D'un être souverain l'éternelle sagesse ;
 Vous, hélas ! que la grace accompagne sans cesse,
 Et qui dans le repos voyez couler vos jours,
 Joignez à la douleur qui m'agite et me presse,
 De vos utiles vœux l'infailible secours.

LES MOUTONS.

Hylle, par Madame Desfontaines.

Hélas, petits Moutons, que vous êtes heureux !
 Vous païssez dans nos champs sans souci, sans allarmes,
 Aussiôt aimés qu'aimoureux !
 On ne vous force point à répandre des larmes ;
 Vous ne formez jamais d'inutiles desirs,
 Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature,
 Sans ressentir ses maux vous svez ses plaisirs,
 L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'impudence,

Qu'ils ont de vains desirs !

Qui font tant de vains parmi nous,
 Ne se rencontrent point chez vous.
 Cependant nous avons la raison en partage,
 Et vous en ignorez l'usage.
 Innocens animaux, n'en foyez point jaloux,
 Ce n'est pas un grand avantage ;
 Cette saine raison dont on fait tant de bruit
 Contre les passions n'est pas un far remède.
 Un peu de vin le trouble, un enfant le séduit ;
 Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
 Est tout l'effet qu'elle produit.
 Toujours impuissante et sévère,
 Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien,
 Sous la garde de votre chien
 Vous devez beaucoup moins redouter la collre
 Des loups cruels et ravisseurs
 Que sous l'autorité d'une telle chimère.
 Nous ne devons craindre nos sens.
 Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites
 Dans une douce oisiveté ?
 Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes
 Dans une bruyante obscurité,
 Que d'avoir sans tranquillité
 Des richesses, de la naissance,
 De l'esprit et de la beauté ?
 Ces prétendus trésors dont on fait vanité
 Valent moins que votre indolence.
 Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels :
 Pas aux plus d'un remords nous songe.
 Nous voulons les rendre éternels
 Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe,

Il n'est dans ce vaste Univers
 Rien d'assuré, rien de solide
 Des choses d'ici bas la fortune décide
 Selon ses caprices divers.
 Tout l'effort de notre prudence
 Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
 Païffez, Moutons, païffez sans ruse et sans science :
 Malgré la trompeuse apparence
 Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

*Adieux de Philoclès à sa chère grotte de Samos, par M. de
 Flahaut dans Tillamou.*

“ Alors Philoclès ne résista plus, il se prépara à
 “ partir ; mais ce ne fut pas sans regretter le désert où
 “ il avoit passé tant d'années. Hélas, disoit-il, faut-il
 “ que je vous quitte, ô aimable grotte où le sommeil
 “ paisible venoit toutes les nuits me délasser des tra-
 “ vaux du jour ! ici les Furies me filioient, au milieu
 “ de ma pauvreté, des jours d'or et de foye. Il se
 “ prosterna en pleurant pour adieux la Naiade qui
 “ l'avoit si long-tems défilé par son onde claire et
 “ les Nymphes qui habitoient dans toutes les mon-
 “ tagnes voisines.”

Le même M. de Flahaut a chanté de son le plus
 aimable les *symptômes de l'abbaye de Cazenac*, sur la
 Dordogne.

Solitude,

Solitude, où la Rivière
Ne laisse entendre autre bruit
Que celui d'une onde claire,
Qui tombe, écume et s'enfuit ;
Où deux Isles fortunées,
De rameaux verts couronnées,
Font, pour le charme des yeux,
Tout ce que le cœur désire :
Que ne puis-je sur ma Lyre
Te chanter du chant des Dieux ?

Une herbe tendre et fleurie
M'offre des lits de gazon :
Une douce rêverie
Tient mes sens et ma raison :
A ce charme je me livre,
De ce Nectar je m'enivre
Et les Dieux en sont jaloux.
De la Cour flatteurs mensonges,
Vous ressemblez à mes songes
Trompeurs comme eux, mais moins doux.

A l'abri des noirs orages
Qui vont foudroyer les Grands,
Je goûte sous ces feuillages
Un azile en tous les temps :
Là, pour commencer à vivre,
Je puis seul et sans livre,
La profonde vérité ;
Rais la Fable avec l'Histoire,

Vient

Viennent peindre à ma mémoire
L'ingénue Antiquité.

Je goûte, loin des alarmes,
Des Muses l'heureux loisir :
Rien n'expose au bruit des armes
Mon silence et mon plaisir :
Mon cœur content de ma Lyre,
A nul autre honneur n'aspire,
Qu'à chanter un si doux bien.
Loin, loin, trompeuse Fortune,
Et toi, Faveur importune,
Le monde entier ne m'est rien.

En quelque climat que j'erre,
Plus que tous les autres lieux,
Cet heureux coin de la terre
Me plaît et rit à mes yeux ;
Là pour couronner ma vie,
La main d'une Parque amie
Filera mes plus beaux jours ;
Là, reposera ma cendre ;
Là, Tiris viendra répandre
Les pleurs dus à nos amours.

L'exemple suivant est une fable de la Fontaine distinguée des autres par son Style tendre, touchant et aussi noble que tendre.

Prose

Progné et Philomèle.

Autrefois Progné l'Hirondelle

De sa de meure s'écarta,

Et loin des villes s'emporta.

Dans un Bois où chantoit la pauvre Philomèle :

Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?

Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue ;

Je ne me souviens pas que vous soyez venue,

Depuis le temps de Thracé, habiter parmi nous.

Dites-moi ; que pensez-vous faire ?

Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?

Ah ! reprit Philomèle, en est-il de plus doux ?

Progné lui répondit : eh quoi ! cette Musique

Pour ne chanter qu'aux animaux,

Tout se plus à quelque Rustique ?

Le désert est-il fait pour des talens si beaux ?

Venez faire aux Cieux échoir leurs nouvelles :

Aussi bien en voyant les Rois

Sans cesse, il vous souvient que Tircis autrefois,

Parmi des demeures paisibles,

Esmerça sa fureur sur vos divins appas.

Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage,

Qui fait, lui dit sa sœur, que je ne vous vois pas :

En voyant les hommes, hélas !

Il m'en souvient bien davantage.

Les adieux touchans de Ligdamas à sa Reine dans lesquels il la prévient contre les faux et dangereux attrait de la ville, sont pleins de tendresse, de douceur et de délicatesse.

Vous

Vous allez donc quitter pour la première fois

De nos Hameaux la demeure tranquille ?

Soyez quelques momens attentive à mes vœux.

Climène, vous partez, vous allez à la ville ;

Climène, il vous fera peut-être difficile

De retrouver du plaisir dans nos Bois :

Là, d'illustres Amans vous rendront leurs hommages ;

Leur rang ou leur savoir à vous faire le cœur,

Tout vous charmera dans ce nouveau séjour.

Que deviendrai-je, hélas ! au fond de nos Bocages,

Moi qui n'ai pour tous avantages

Qu'une Musette et mon amour !

Ils vous mettront sans doute au-dessus de Jean Bûche.

Ils vous prodigueront un excès de politesse ;

Leurs flâges sont doux, mais souvent infidèles ;

Cependant vous viendrez à mépriser pour eux

Ces lauzanges si naturelles.

Que vous donnaient vos regards amoureux.

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit, Climène ;

Mais ils vous le diront d'un air plus affecté,

Avec un art flatteur des Bergers ignot.

Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec peine ;

D'un voix craintive, incertaine,

Je l'ai dit et j'ai soupiré.

N'allez pas quitter, pour leur plaire,
Les manières qu'on prend dans nos petits Hameaux,
Rapportez-moi jusqu'à cet air sévère,
Ce timide embarras ; enfin tous ces défauts
D'une jeune et simple Bergère.
Rapportez-moi jusqu'à cet air sévère
Que vous avez pour moi comme pour mes Rivaux.
Vous verrez à la ville un exemple contraire ;
Mais de votre rigueur je ne veux vous défaire ;
Que par la pitié de mes maux.

J'ai vu la même ville où vous allez paroître ;
Pour la belle Clémence elle a vu mes langueurs :
Parmi tous les plaisirs qui flattoient tant des cœurs,
J'y regrettais notre séjour champêtre,
Et votre vue, et même vos rigueurs.

Non, je n'ai garde de prétendre
Que tout vous y semble ennuyeux :
Mais de quelque côté que vous tourniez les yeux,
Dites, et ne craignez jamais de vous méprendre ;
Et dites, s'il se peut, d'une manière tendre :
C'est ici que l'on aime mieux
S'occuper de moi que de prendre
Tous les plaisirs de ces beaux lieux.

Fontenelle.

DU STYLE LACONIQUE.

Le Style Laconique consiste ordinairement dans un trait court, précis, frappant, qui dit beaucoup en peu de mots. Ce n'est point un genre d'éloquence distingué des précédens. Il se rapporte toujours ou au Style Simple, ou au Style Tempéré, ou au Style Sublime, mais plus particulièrement au Sublime qu'aux deux autres.

Ce Style a pris son nom des Laconiens ou Lacédémoniens, dont la gravité naturelle regardant comme superflus les ornemens du discours, s'accommodoit fort de ces traits vifs et courts, qui en un seul mot exprimoit toutes leurs pensées.

L'ennemi les menaçant un jour avec beaucoup de hauteur et de prolixité tout ensemble, de porter le fer et le feu dans leur pays; ils lui firent réponse en un seul mot : *Si*.

Philippe leur ayant fait demander quelque chose qui leur paroissoit injuste, ils lui répondirent : *Non*.

Henri IV. encourageant ses soldats avant la bataille d'Ivry, se contenta de leur dire : *Enfans, je suis votre Roi, vous êtes François, voilà l'ennemi, donnez.*

Denis le Tyran de Syracuse se piquoit de bien faire des vers, et ses Courtisans ne contribuoient pas peu à le confirmer dans cette erreur. Philoxène, Poète Grec, qui par malheur avoit la vertu la plus odieuse aux Tyrans, la sincérité, ne jugea pas à propos d'approuver quelques vers de ce Prince. Denis indigné de cet affront

front prétenda, le fit enfermer dans les Prisons que les Siciliens appelloient *Carrières*. Quelque temps après, ne doutant pas que ce lieu ne lui eût épuré le goût, il le fit venir, et lui lut un poëme qu'il venoit de composer. Philonète, après l'avoir écouté patiemment, se lève, et dit d'un ton tranquille aux Gardes qui l'environnoient : *qu'on me ramène aux Carrières.*

Dans l'Horace du grand Corneille, Julie qui n'avoit vu que le commencement du combat des trois Romains contre les trois Albains, annonce au père des Horaces que les Curiaces sont victorieux, que deux de ses fils sont morts, et que le troisième se trouvant trop faible contre trois, a cherché son salut dans la fuite ; ce vicillard idolâtre de Rome est insensible à la perte de ses fils, il s'indigne de la lâcheté de celui qui lui reste et s'écrie avec transport :

Peurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'oppobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que voulez-vous qu'il fit contre trois ?

HORACE.

Qu'il mourut.

La noble et mâle assurance que Médée conserve au milieu des malheurs dont elle devoit être accablée, annonce un courage invincible & une fermeté d'âme insurpassable. Sa confidente lui dit :

Forcez l'avengement dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite :
Votre pays vous hait, votre époux est sans foi :
Dans un si grand revers que vous reste-t-il ?

MEDEE.

Moi.

Porus le plus brave et le plus vaillant des Rois de l'Inde obligé de céder à la fortune d'Alexandre qu'il avoit balancé quelque tems par des prodiges de valeur, est ament vaincu et déformé devant ce jeune héros. Mais loin de prendre un visage de suppliant et d'user d'un langage conforme à l'état d'abaissement où il est réduit, il regarde Alexandre avec fierté, même avec mépris et ne lui fait entendre que des paroles menaçantes. Alexandre en est étonné et lui dit :

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser ;
Jusqu'an dernier soupir vous m'osiez menacer ;
En effet, ma victoire en doit être alarmée ;
Votre nom peut encore plus que toute une armée :
Je m'en dois garantir. Parlez donc ; dites-moi :
Comment prétendez-vous que je vous traite ?

PORUS.

En Roi.

Fini

Fièvre et courte Réponse de Brutus à César.

CESAR.

Ah ! c'est ce qu'il falloit reprocher à Pompée ;
 Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
 Ce Citoyen superbe, à Rome plus fatal,
 N'a pas même voulu César pour son égal.
 Crois-tu, s'il m'eut vaincu, que cette âme hautaine
 Eût laissé respirer la liberté Romaine ?
 Ah ! sous un joug de fer il t'auroit accablé.
 Qu'eut fait Brutus alors ?

BRUTUS.

Brutus l'eut immolé.

DES TROIS GENRES D'ELOQUENCE.

Cet article n'a rapport avec les Styles, qu'autant qu'il en fait voir l'usage. Il s'agit ici des grands discours, des discours vraiment oratoires, comme des harangues, des plaidoyers, des panegyriques, &c. que les Rhéteurs réduisent à trois genres, le genre judiciaire, le genre Délibératif et le genre Démonstratif ou Théorique. Cet article ainsi que les deux oratoires n'est pas fort amusant, mais il est utile ; mais qu'importe que le précepte soit par lui-même un peu sauvage, quand il est court et que ce qu'il a de désagréable est corrigé par la beauté des exemples.

DU GENRE JUDICIAIRE.

Ce sont les plaidoyers et les disputes qui composent ce genre, et c'est particulièrement dans ces discours où on a un juge à ménager, qu'il faut mettre en œuvre toutes les parties d'oraison, dont on a parlé dans la disposition.

L'illustre Corneille, à ce qu'il paroît, eut excellé, dans la Plaidoyerie, si son génie échantant ne se fut tourné du côté de la Poësie Dramatique, dont il a été véritablement le père parmi les François. On trouve dans ses Tragédies, plusieurs causes très éloquentement plaidées ; mais comme la passion domine dans le Tragique, l'énergie et la vivacité y tiennent lieu souvent de ces proportions, de cette régularité, de cette symétrie que les Orateurs de sang froid mettent avec art dans leurs discours. Rien n'est plus éloquent que cet endroit du Cid, où Chimène éplorée se jette aux pieds du Roi de Castille, et lui demande vengeance de la mort du Comte de Gormas son père, que don Rodrigue venoit de tuer en duel. Ce Comte de Gormas, comme on fait, avoit donné un soufflet au vieux Doga Diégue, père de Rodrigue.

GENRE JUDICIAIRE.

CHIMÈNE.

Sire, mon père est mort, mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc,

H

Ce

Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hazards n'osoit verser la guerre,
Rodrigue en votre Cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru sur le lieu sans force et sans couleur,
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
SIRE, la voix me manque à ce récit funeste,
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

.....Je l'ai trouvé sans vie

Son flanc étoit ouvert, et pour mieux m'émouvoir,
Son sang sur la poussière écrivoit mon devoir,
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
Me parloit par sa playe, et hâtoit ma poursuite,
Et pour se faire entendre au plus juste des Rois,
Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.
SIRE, ne souffrez pas que sous votre puissance
Règne devant vos yeux une telle licence,
Que les plus valeureux avec impunité
Soyent exposés aux coups de la témérité,
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.
Un si vaillant Guerrier qu'on vient de vous ravir
Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt, que pour mon allégeance,
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang,
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang,
Immolez non à moi, mais à votre Couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne,

Immolez, dis-je, SIRE, au bien de tout l'Etat
Le téméraire Auteur d'un si haut attentat.

Réponse de Don Diègue qui plaidoit pour son fils.

Qu'on est digne d'envie
Lorsqu'en perdant la force, on perd aussi la vie,
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
Au bout de leur carrière un destin malheureux !
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis partout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, et demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais Combat, Siège, Embuscade,
Ce que n'a pu jamais Arragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le Comte à votre Cour l'a fait presque à vos yeux,
Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
Que lui donnoit sur moi l'impuissance de l'âge.
SIRE, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendoient au tombeau tous chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son Pays et digne de son Roi ;
Il m'a prêté sa main, il a tué le Comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage et du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtimement,

Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête ;
Quand le bras a failli, on en punit la tête.
Qu'on nomme crime ou non, ce qui fait nos débats,
SIRE, j'en fais la tête, il n'en est que le bras ;
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eut jamais fait si je l'eusse pu faire.
Immolez donc ce Chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir ;
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène,
Je n'y résiste point, je consens à ma peine,
Et loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans deshonneur, je mourrai sans regret.

Dans une autre Tragédie, Horace, après avoir fait triompher Rome d'Albe par la défaite de Curiaces, tue sa propre sœur dans un transport de colère, parce-qu'elle témoignoit trop de regret de la mort d'un des Curiaces son Amant, & que dans sa douleur elle s'emportoit jusqu'à faire des imprécations contre Rome ; Valère, un autre Amant de sa sœur, voulant venger cette mort, se porte pour accusateur d'Horace devant Tullus Hostilius, Roi de Rome. Voici son plaidoyer :

SIRE, puisque le Ciel entre les mains des Rois,
Dépose sa justice et la force des Loix,
Et que l'Ét. demande aux Princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
Souffrez qu'un bon Sujet vous fasse souvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir,
Souffrez.....

Le vieil Horace, père de l'accusé, l'interrompt tout d'un coup & s'écrie :

Quoi ! qu'on envoie un Vainqueur au supplice ?

Cette brusque répartie si naturelle à un père dans une pareille circonstance, vaut toute seule un plaidoyer : nous verrons cependant par la suite la réponse de ce vieillard.

Valère continue :

Souffrez donc, ô grand Roi, le plus juste des Rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.
Non que nos cœurs jaloux, de ses honneurs s'irritent
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent,
Ajoutez y plutôt que d'en diminuer,
Nous sommes tous encore prêts d'y contribuer.
Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable,
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,
Si vous voulez régner, le reste des Romains,
Il y va de la perte ou du salut du reste.
La guerre avoit un cours si sanglant, si funeste,
Et les nœuds de l'hymen durant nos bons destins
Ont tant de fois uni des peuples si voisins,
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire,
N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau frère
Et qui ne soyent forcés de donner quelques pleurs
Dans le bonheur public à leurs propres malheurs.

Si c'est offenser Rome, et que l'heur de ses armes
L'autorise à punir ce crime de nos larmes,
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur,
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur ?
Et ne peut excuser cette douleur pressante
Que la mort d'un Amant jette au cœur d'une Amante,
Quand prêts d'être éclairés du nuptial flambeau
Elle voit avec lui son espoir au tombeau ?
Fesant triompher Rome, il se l'est asservie,
Il a sur nous un droit et de mort et de vie,
Et nos jours criminels ne pourroit plus durer
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.
Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome
Combien un pareil coup est indigne d'un homme ;
Je pourrais demander qu'on mit devant vos yeux
Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux.
Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,
D'un frère si cruel rejaillir au visage ;
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir,
Son âge et sa beauté vous pourroient émouvoir :
Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.
Vous avez à demain remis le sacrifice,
Pensez-vous que les Dieux, vengeurs des innocens,
D'une main parricide acceptent de l'encens ?
Sur vous ce sacrilège attireroit sa peine.
Ne le considérez qu'en objet de leur haine,
Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras ;
Puisque ces mêmes Dieux, Auteurs de sa victoire,
Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire,

Et

Et qu'un si grand courage après ce noble effort
Fût digne en même jour de triomphe et de mort.
Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide,
En ce lieu Rome a vu le premier parricide,
La fuite en est à craindre, et la haine des Cieux.
Sauvez-nous de sa main et redoutez les Dieux.

Après que Valère a parlé, Tullus dit :

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre ?

Vous savez l'action, vous la venez d'entendre,
Ce que vous en croyez me doit être une loi ;
SIRE, on se défend mal contre l'avis d'un Roi,
Et le plus innocent devient soudain coupable,
Quand aux yeux de son Prince il paroît condamnable.
C'est un crime envers lui de vouloir s'extuser
Notre sang est son bien, il en peut disposer,
Et c'est à nous de croire alors qu'il en dispose,
Qu'il ne s'en prive pas sans une juste cause.
SIRE, prononcez donc, je suis prêt d'obéir,
D'autres aiment la vie, et je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valère
Qu'en Amant de la Sœur il accuse le Frère,
Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui,
Il demande ma mort, je la veux comme lui.
Un seul point entre nous met cette différence,
Que mon honneur par-là cherche son assurance,

Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui, pour flétrir ma gloire, et moi, pour la sauver.
SIRE, c'est rarement qu'il s'offre une matière
A montrer d'un grand cœur la vertu toute entière ;
Suivant l'occasion elle agit plus ou moins,
Et paroît forte ou faible aux yeux de ses témoins.
Le peuple qui voit tout seulement par l'écorce
S'attache à son effet pour juger de sa force,
Il veut que ses dehors gardent un même cours,
Qu'ayant fait un miracle, elle en fasse toujours.
Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit mal son attente :
Il veut qu'on soit égal en tous tems, en tous lieux,
Il n'examine point si lors on pouvoit mieux,
Ni que s'il ne voit pas sans cesse une merveille,
L'occasion est moindre, et la vertu pareille.
Son injustice accable, et détruit les grands noms,
L'honneur des premiers faits se perd par les seconds,
Et quand la Renommée a passé l'ordinaire,
Si l'on ne veut déchoir, il ne faut plus rien faire.
Je ne vanterai point les exploits de mon bras,
Votre Majesté, SIRE, a vu mes trois combats ;
Il est bien mal-aisé qu'un pareil les seconde,
Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,
Et que tout mon courage, après de si grands coups,
Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous :
Ainsi donc, pour laisser une illustre mémoire,
La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire ;
Encor la falloit-il sitôt que j'eus vaincu,
Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.

Un homme tel que moi voit sa gloire ternie
Quand il tombe en péril de quelque ignominie,
Et ma main auroit su d'ja m'en garantir ;
Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir.
Comme il vous appartient, votre aveu doit se prendre.
C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.
Rome ne manque point de généreux Guerriers.
Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers.
Que Votre Majesté désormais m'en dispense ;
Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense,
Permettez, ô grand Roi ! que de ce bras vainqueur,
Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma peur.

Sabine aussitôt arrive, et s'adressant au Roi, lui dit :

SIRE, écoutez Sabine, et voyez dans son âme
Les douleurs d'une sœur, et celles d'une femme,
Qui toute désolée, à vos sacrés genoux
Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.
Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable aux bras de la justice,
Quoiqu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
Et punissez en moi ce noble criminel ;
De mon sang malheureux expiez tout son crime,
Vous ne changerez point pour cela de victime,
Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,
Mais en sacrifier la plus chère moitié.
Les nœuds de l'Hyménée et son amour extrême
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même,

Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
Il mourra plus en moi qu'il ne mourroit en lui.
La mort que je demande et qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine et finira la mienne.
SIRE, voyez l'excès de mes tristes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée,
Et quelle impiété de haïr un époux
Pour avoir bien servi les siens, l'Etat et Vous !
Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères !
N'aimer pas un Mari qui finit nos misères !
SIRE, délivrez-moi par un heureux trépas
Des crimes de l'aimer et de ne l'aimer pas.
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande :
Ma main peut me donner ce que je vous demande,
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux
Si je puis de sa honte affranchir mon époux,
Si je puis par mon sang apaiser la colère
Des Dieux qu'a pu sâcher sa vertu trop sévère,
Satisfaire en mourant aux Mânes de sa sœur,
Et conserver à Rome un si bon défenseur.

Le vieil Horace enfin prend la parole :

SIRE, c'est donc à moi de répondre à Valère,
Mes enfans avec lui conspirent contre un père,
Tous trois veulent me perdre, et s'arment sans raison
Contre si peu de sang qui reste en ma maison.

Toi,

Toi, qui par des douleurs à ton devoir contraires
Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères,
Va plutôt consulter leurs Mânes généreux ;
Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux.
Puisque le Ciel vouloit qu'elle fût asservie,
Si quelque sentiment demeure après la vie,
Ce mal leur semble moindre, et moins rudes ses coups
Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous.
Tous trois défavoueront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, sois leur sœur, fuis ton devoir comme eux.
Contre ce cher époux Valère en vain s'anime,
Un premier mouvement ne fut jamais un crime,
Et la louange est due au lieu du châtement,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'Etat un malheur infini,
C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée,
Il seroit innocent s'il l'avoit moins aimée.
Qu'ai-je dit, SIRE ? Il l'est, et ce bras paternel
L'auroit déjà puni ; s'il étoit criminel.
J'aurois su mieux user de l'entière puissance
Que me donnent sur lui les droits de la naissance,
J'aime trop l'honneur, SIRE, et ne suis point de rang
A souffrir ni d'affront, ni de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de témoin que Valère,
Il a vu quel accueil lui gardoit ma colère,

Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat
Je croyois que sa fuite avoit trahi l'Etat.
Qui le fait se charger des soins de ma famille ?
Qui le fait malgré moi, vouloir venger ma fille ?
Et par quelle raison dans son juste trépas
Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas ?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres !
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,
Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.
Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace,
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race.
Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait cheoir les méchans sous la main d'un Bourreau ?
Romains, souffrirez-vous qu'on iminole un homme
Sans que Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome.
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un Guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?
Dis, Valère, dis-nous si tu veux qu'il périsse,
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice ?
Sera-t-il entre ces murs que mille et mille voix
Font retentir encor du bruit de ses exploits ?
Sera-ce hors des murs au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur
Témoin de sa vaillance, et de notre bonheur ?

Tu

Tu ne saurois cacher sa peine à sa victoire,
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,
Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,
Qui veut d'un si beau sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.
Vous les préviendrez, SIR, et par un juste arrêt
Vous ferez embrasser bien mieux son intérêt,
Ce qu'il a fait pour elle, il peut encor le faire,
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
SIR, ne donnez rien à mes débiles ans,
Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfans ;
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle,
Il m'en reste encor un, conservez le pour elle.
N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui,
Et souffrez pour finir que je m'adresse à lui.
Horace, ne croi pas que le peuple stupide
Soit le maître absolu d'un renom bien solide.
Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit,
Mais un moment l'élève, un moment le détruit,
Et ce qu'il contribue à notre renommée
Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
C'est aux Rois, c'est aux Grands, c'est aux esprits bien
faits,
A voir la vertu pleine en ses moindres effets ;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire,
Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.
Vis toujours en Horace, et toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,

Bien

Bien que l'occasion moins haute et moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
Ne hai donc plus la vie, et dumoins vis pour moi,
Et pour servir encor ton Pays & ton Roi.
SIRE, j'en ai trop dit, mais l'affaire vous touche,
Et Rome toute entière a parlé par ma bouche.

DU GENRE DELIBERATIF.

Dans le Genre Délibératif, il s'agit de prendre parti sur une affaire importante ; chacun déclare son sentiment et expose les motifs sur lesquels il est appuyé. C'est une éloquence mâle et robuste qui convient à ce genre ; point de colifichets, point de badinage, point de jeux de mots, point d'antithèses, point de ces petits traits brillans qu'on appelle simplement de l'esprit.

Voici des Exemples.

Dans le Paradis perdu de Milton, les Anges rebelles précipités dans les abîmes infernaux par le foudre du Dieu vengeur, délibèrent s'ils recommenceront la guerre, ou s'ils resteront pour jamais enfermés dans cette affreuse prison. Satan, leur Général, propose simplement l'affaire dans le Conseil, et recueille leurs avis.

Le premier après lui, Moloch le sceptre en main se leva ; Moloch le plus violent et le plus furieux des Esprits qui combattirent dans les plaines de l'Empirée. Le désespoir augmentoit encore sa férocité naturelle.

Il avoit l'audace de se soutenir égal au Tout-puissant ; et plutôt que de fléchir, il aimoit mieux cesser d'être.

Son discours est plein de fureur et d'emportement, nous en avons vu le début dans l'article de l'Exorde brusque ; il ne propose pas moins que d'aller relancer le Tout-puissant jusques dans le Ciel.

“ Mais, dira-t-on, la route est inaccessible, comment
“ aller d'un plein vol assaillir un ennemi si élevé ?
“ Considérez donc, si le breuvage assoupissant de ce
“ fleuve d'oubli ne vous tient point encore engourdis,
“ que de notre propre mouvement nous montons vers
“ notre siège natal. La descente est contraire à notre
“ nature. Eh quoi ! quand le fier ennemi pourfui-
“ voit notre armée rompue à travers l'abîme, ne sen-
“ tiez-vous pas quels efforts il nous falloit faire pour
“ descendre, malgré l'impulsion que nous avions re-
“ çue ? Il nous est donc facile de nous relever. On
“ craint l'événement ; si nous nous attaquons de nou-
“ veau à un Etre plus fort que nous, sa colère pour-
“ roit augmenter nos malheurs. Est-il donc encore
“ quelque chose à craindre dans les Enfers ? Quoi de
“ plus désolant, que de se voir à jamais privé de la
“ béatitude, que de gémir sans cesse dans ce gouffre
“ abominable, livrés en proie à un feu qui ne s'éteint
“ point, toujours dans l'attente de l'heure fatale où
“ les chaînes de l'Enfer nous entraîneront aux tour-
“ mens ? De plus grands châtimens seroient au des-
“ sus de toute force créée, ils nous anéantiroient.
“ Qu'avons-nous donc à redouter ? Pourquoi craindre
“ d'irriter

“ d'irriter la colère de notre ennemi ? Qu'elle s'en-
“ flamme à son plus haut point, elle nous consumera
“ entièrement, et la mort est préférable à une éternelle
“ misère ; ou si notre substance divine est immortelle,
“ nous aurons toujours la consolation de nous voir à
“ l'abri du néant. Ne nous sentons nous pas en état
“ de troubler la demeure du Très Haut, et de porter
“ l'allarme jusqu'à son trône ? Nous sommes donc
“ déjà vengés, quand même nous ne serions pas vain-
“ queurs.”

L'impétuosité de ce discours étoit bien capable d'en-
traîner à la guerre des esprits révoltés, dont la haine
et la vengeance n'étoient retenues que par la crainte.
Que ces raisons soyent solides ou fausses, la vivacité
avec laquelle elles sont exprimées, ne laisse pas le tems
de les discuter.

De l'autre côté se leva Bélial dans une attitude plus
gracieuse et plus modérée. L'Olympe n'avoit point
perdu de plus bel habitant. Par la noblesse de son ex-
térieur libre et guerrier, il sembloit destiné pour des
actions d'éclat, mais en lui tout étoit faux et dépourvu
de solidité. Sa voix plus douce que la manne du Ciel,
savait donner une couleur favorable aux crimes les plus
noirs. Il possédoit l'art de confondre la raison et de
faire avorter les desseins les mieux conçus. Ses pensées
basses et industrieuses pour le vice, étoient timides et
paresseuses, quand il s'agissoit de quelque chose de
grand. Il parla cependant, et d'un ton flatteur pour
l'oreille et persuasif pour le cœur, il prononça ces pa-
roles :

“ Chers compagnons, je suis très porté à la guerre,
“ je ne cède en haine à personne ; mais ce qui vient
“ d'être allégué de plus fort pour la persuader, ne sert
“ qu'à m'en détourner. Quel augure devons-nous
“ tirer du succès, quand le plus brave de nos troupes
“ se méfiant lui-même de son conseil et de sa force,
“ fonde son courage sur le désespoir et consent à pé-
“ rir, pourvu qu'il se venge ? Quelle vengeance pou-
“ vons-nous prendre ? Les tours éternelles sont gardées
“ par des troupes invincibles. De distance en distance
“ les légions du Tout-puissant sont campées sur les con-
“ fins de l'abîme, et d'une aile légère ses coureurs s'a-
“ vançant dans le Royaume de la nuit, mettent l'Empi-
“ rée à l'abri de la surprise. Pourrions nous nous
“ faire jour par la force ? Quand tout l'Enfer mar-
“ cheroit après nous pour confondre par l'épaisseur de
“ ses ténèbres la pauvre lumière des Cieux, notre enne-
“ mi assis sur un trône incorruptible, dissiperoit par
“ l'éclat de sa présence tout ce qui voudroit l'offus-
“ quer ; et sa cuirasse que rien ne sauroit endomma-
“ ger, repousseroit bientôt nos foibles traits. C'est
“ donc le désespoir qu'on nous présente pour unique
“ ressource. On veut que nous allumions encore la
“ colère du Vainqueur. Dans quelle vue ? C'est, dit-
“ on, que s'il redouble nos maux, leur excès pourra
“ enfin nous annéantir. Triste délivrance ! Qui d'en-
“ tre nous, malgré les peines dont nous sommes acca-
“ blés, n'aimera pas mieux jouir de cet être intellec-
“ tuel et se promener à travers l'éternité, dans la va-
“ riété de ses pensées, que de périr englouti dans le
“ sein

“ sein de la nuit éternelle ? Mais supposons que la mort
“ soit un bien pour nous, notre vainqueur courroucé
“ voudroit-il nous en gratifier, ou même le pourroit-
“ il ? Il est douteux qu’il le puisse, sur qu’il ne le voudra
“ jamais. Voudra-t-il, étant si sage, lâcher la bride
“ à toute sa colère ? Et pourroit-il bien par foiblesse,
“ ou par inadvertance, donner à ses ennemis ce qu’ils
“ désirent ? Détruiroit-il dans sa fureur ceux que cette
“ même fureur réserve et destine à des châtimens
“ éternels ? Pourquoi donc balançons-nous, disent
“ ceux qui conseillent la guerre ? Nous sommes con-
“ damnés sans retour à des malheurs sans bornes : nos
“ peines, quoique nous faisons, ne feroient augmen-
“ ter : que pourrions-nous souffrir de plus ? Est-ce
“ donc ce qu’il y a de plus triste, que d’avoir la li-
“ berté de parler, d’agir et de s’assembler ? Rappel-
“ lons cette suite précipitée, où frappés du foudre et
“ vivement poursuivis, nous conjurons l’abîme de
“ nous ouvrir son sein, et de nous dérober aux traits
“ du vainqueur : l’Enfer nous sembloit alors un asyle.
“ Notre état n’étoit-il pas plus affreux tout le tems où
“ nous nous sommes vus enchainés et ensevelis dans le
“ Lac brûlant ? Quoi si le souffle qui alluma ces tristes
“ feux se ranimoit pour les rendre sept fois plus ar-
“ dens ; si sa vengeance presque assoupie venoit à se ré-
“ veiller : si tous les trésors de sa colère s’ouvroient :
“ si les voûtes infernales s’écroulant se soient fondre sur
“ nos têtes leurs torrens enflammés et toutes les hor-
“ reurs qui nous menacent, notre sort ne seroit-il pas
“ infiniment

“ infiniment plus à plaindre ? Peut-être au moment
“ que nous projettons une guerre glorieuse, il s'élève
“ contre nous une tempête qui nous submergera dans
“ les flammes. Peut-être une main invisible va-t-elle
“ nous enlever & nous clouer sur divers rochers, pour
“ être le jouet et la proie des tourbillons furieux.
“ Cette situation ne seroit-elle pas plus horrible ? Non,
“ non, ne songeons plus à la guerre. Nous ne pré-
“ sumons point de vaincre celui qui possède la force,
“ ni de tromper celui qui voit tout d'un coup d'œil.
“ Egalement puissant pour repousser nos coups, et
“ sage pour dissiper nos trames, du haut des Cieux il
“ se rit de nos vaines émeutes. Mais vivrons-nous dé-
“ honorés, foulés aux pieds, bannis du Ciel, notre
“ chère patrie ? Le Destin l'a voulu, soumettons-nous.
“ La force ne nous manque pas, manquerons-nous de
“ patience ? Dans l'incertitude du succès, nous aurions
“ du faire nos réflexions avant que de prendre les
“ armes, contre un si puissant ennemi ; mais nous
“ nous sommes livrés au mouvement de notre cou-
“ rage. Pourquoi frémir des violences qu'on exerce
“ contre nous ? L'exil, l'ignominie, l'esclavage, sont
“ des maux inévitables pour des vaincus. Faisons-
“ nous une raison. Notre vainqueur pourra s'apai-
“ ser avec le tems. Si nous cessons de l'insulter, peut-
“ être il nous laissera tranquilles dans ces lieux écartés
“ de sa vue. Qui sait même si satisfait un jour de ce
“ que nous aurons souffert, il n'écouterait pas si clé-
“ mence ? Ces feux brûlans se ralentiront quand son
“ souffle n'en rallumera, plus les flammes. Alors
“ notre

" notre essence purifiée surmontera leur vapeur nu-
 " sible, et notre tempérament s'accoutumant au cli-
 " mat, n'en ressentira plus aucune incommodité.
 " Cette horreur se convertira en bonace, et cette ob-
 " scurité en lumière. L'instabilité des choses que le
 " tems dispose à des révolutions continuelles, doit
 " élever nos espérances. Nous pouvons nous flatter
 " de quelque changement heureux : notre condition
 " étoit autrefois fortunée, elle est aujourd'hui déplo-
 " rable ; mais elle peut empirer, si nous nous ex-
 " posons à de plus grand châtimens."

Mammone, le Démon des richesses, parla après lui,
 il opina aussi pour la paix comme il n'étoit sensible
 qu'à l'éclat de l'or et des perles, il se consola d'être
 condamné à vivre continuellement dans un lieu de
 souffrances où il avoit découvert des mines d'or.

" Bannissons, dit-il, tous les projets de guerre, et
 " ne songeons plus qu'à tirer avantage des richesses
 " que nous possédons."

Son avis pour la paix fut goûté, on se sentit flatté
 du projet de fonder un Empire pareil à celui des
 Cieux. Soudain Belzébuth, qui après Satan tenoit le
 premier rang, se lève d'un air grave. En se levant il
 parut le soutien d'un Etat, il commence par reprocher
 aux Puissances Infernales la lâcheté qui les pousse à
 préférer une paix honteuse et impossible à une guerre
 glorieuse et nécessaire ; mais il n'approuve pas non plus

le

le conseil désespéré de Moloch ; il propose d'humilier le Tout-puissant par des moyens moins violens et plus sûrs.

“ Qu'est-il nécessaire que par une irruption dan-
“ reuse nous envahissions l'Empirée, dont les superbes
“ remparts ne craignent ni assaut, ni siège, ni surprise
“ de la part de l'abîme ? Il est des routes plus sûres
“ et plus aisées. Une ancienne Prophétie nous a ré-
“ vélé dans le Ciel, qu'un Monde nouveau devoit for-
“ tir du néant. Si j'ai bien combiné les termes et les
“ signes de la Prophétie, il doit en être déjà sorti pour
“ servir de demeure à une race nouvelle, à l'homme
“ dont la nature semblable à la nôtre, mais inférieure
“ en excellence, est plus favorisée de celui qui régné.
“ La volonté du Très-Haut s'est expliquée là-dessus
“ parmi les Dieux, et il l'a confirmée par un serment
“ qui fit trembler toute la circonférence du Ciel.
“ Tournons de ce côté-là toutes nos pensées : tâchons
“ d'apprendre quelles créatures l'habitent ; quelle est
“ leur figure ou leur substance, quels sont leurs ta-
“ lens, en quel consisté leur force ou leur faiblesse ;
“ et si pour les surmonter il faut employer l'artifice ou
“ la violence. Les portes de l'Olympe sont fermées,
“ tout assure la gloire et repos du Grand Monarque ;
“ mais peut-être cette autre place frontière de son
“ Royaume est ouverte, dépeuplée de troupes, et n'a
“ d'autres défenses, que ses premiers habitans. Por-
“ tons contre eux nos armes, détruisons leur monde,
“ ou soumettons-le à titre de conquête. Chassés du
“ Ciel,

“ Ciel, chassons de la terre ces nouveaux sujets, ou
“ soulevons-les contre leur Dieu, afin qu’il devienne
“ leur ennemi, et que dans sa fureur il extermine son
“ propre ouvrage, Ne sentez-vous pas tout le plaisir
“ d’une telle vengeance ? Elle troubleroit la joie qu’il
“ ressent de notre confusion, et notre joie naîtroit de
“ son trouble. Il regretteroit ses enfans bien-aimés,
“ qui partageant avec nous nos fautes et nos peines,
“ maudiroient leur origine et pleureroient leur trop
“ courte félicité. Voyez donc si ce projet mérite
“ votre attention, ou s’il vous convient mieux de vous
“ occuper dans cette triste demeure à bâtir des Em-
“pires chimériques.”

Tel fut l’avis détestable que Belzebuth mit dans tout son jour sur la première idée qu’en avoit donné Satan. Le projet audacieux fut approuvé et la joie étincela dans les yeux des Anges de ténèbres. Ils donnèrent un consentement unanime.

Enfin cet avis malheureusement pour le genre humain prévalut sur tous les autres.

Autre Exemple.

Auguste dans la Tragédie de Cinna délibère s’il doit garder ou abdiquer le pouvoir souverain, l’affaire étoit importante et délicate. Il découvre l’état de son âme là-dessus à Cinna et à Maxime, qu’il regarde comme deux fidèles sujets et deux amis sincères. Ignorant que l’un et l’autre trempoient dans une con-
spiration

spiration contre lui, il les prie de la meilleure grace du monde, de lui déclarer leurs véritables sentimens.

Ne considérez point cette grandeur suprême
Odieuse aux Romains et pesante à moi-même,
Traitez-moi comme ami, non comme Souverain :
Rome, Auguste, l'Etat, tout est en votre main.
Vous mettez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,
Sous les lois d'un Monarque ou d'une République,
Votre avis est ma règle, et par ce seul moyen
Je veux être Empereur, ou simple Citoyen.

CINQA.

Je vous obéirai, Seigneur, sans complaisance,
Et mets bas le respect qui pourroit m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pencher.
Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire
Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre âme à ces impressions,
Jusques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes.
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes,
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le jugé mal acquis.
N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait Monarque,
Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'Etat.
Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre
Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre ;

Vos

Vos armes l'ont conquise, et tous les Conquérens
Pour être Usurpateurs ne sont pas des Tyrans.
Quand ils ont sous leurs lois asservi des Provinces,
Gouvernant justement ils s'en sont faits les Princes:
C'est ce que fit César, il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un Tyran, et son trépas fut juste,
Et vous devez aux Dieux compte de tout le sang,
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point, Seigneur, les tristes destinées,
Un plus puissant Démon veille sur vos années;
On a dix fois sur vous attenté sans effet,
Et qui l'a voulu perdre, au même instant l'a fait.
On entreprend assez, mais aucun n'exécute,
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute;
Enfin s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir Maître de l'Univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire, et j'estime
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
L'Empire où sa vertu l'a fait seul arriver,
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,
Il a fait de l'Etat une juste conquête:
Mais que sans se noircir il ne puisse quitter
Le fardeau que sa main est lasse de porter,
Qu'il accuse par-là César de Tyrannie,
Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.

Rome

Rome est à vous, Seigneur, l'Empire est votre bien,
Chacun en liberté peut disposer du sien,
Il le peut à son choix garder ou s'en défaire,
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le Vulgaire,
Et seriez devenu pour avoir tout dompté
Esclave des grandeurs où vous êtes monté.
Possédez-les, Seigneur, sans qu'elles vous possèdent,
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent,
Et faites hautement connoître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont est au dessous de vous.
Votre Rome autrefois vous donna la naissance,
Vous lui voulez donner votre toute-puissance,
Et Cinna vous impute à crime capital
La libéralité pour le pays natal !
Il appelle remords l'amour de la patrie !
Par la haute vertu la gloire est donc flétrie !
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ses pleins effets l'infamie est le prix.
Je veux bien avouer qu'une action si belle,
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle ;
Mais commet-on un crime indigne du pardon
Quand la reconnoissance est au-dessus du don ?
Suivez, suivez, Seigneur, le Ciel qui vous inspire,
Votre gloire redouble à mépriser l'Empire,
Et vous serez fameux chez la Postérité
Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême,
Mais pour y renoncer il faut la vertu même,
Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
Après un Sceptre acquis la douceur de régner.

Considérez d'ailleurs que vous réglez dans Rome,
Où de quelque façon que votre Cour vous nomme,
On hait la Monarchie, et le nom d'Empereur
Cachant celui de Roi ne fait pas moins d'horreur.
Ils comptent pour Tyran quiconque s'y fait maître,
Qui le sert pour Esclave, et qui l'aime pour traître,
Qui le souffre à le cœur lâche, mol, abattu,
Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
Vous en avez, Seigneur, des preuves trop certaines,
On a fait contre vous dix entreprises vaines,
Peut-être que l'onzième est prête d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient agiter
N'est qu'un avis secret que le Ciel vous envoie,
Qui pour vous conserver n'a plus que cette voye.
Ne vous exposez plus à ces fameux revers,
Il est beau de mourir maître de l'Univers,
Mais la plus belle mort souille notre mémoire
Quand nous avons pu vivre et croître notre gloire.

CINNA.

Si l'amour du Pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir,
Et cette liberté qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire.
Ce nom depuis long-tems ne sert qu'à l'éblouir,
Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la Maîtresse du Monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein fécond en glorieux exploits
Produit des Citoyens plus puissans que des Rois,

Les

Les Grands pour s'affermir achetant les suffrages,
Tiennent pompeusement leurs Maîtres à leurs gages,
Qui par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligue.
Ainsi de Marius, Sylla devint jaloux,
César de mon Ayeul, * Marc-Antoine de vous ;
Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque par un désordre à l'Univers fatal
L'un ne veut point de Maître, et l'autre point d'égal.
Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
Sous la main d'un bon chef à qui tout obéisse.
Si vous aimez encor à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser.
Sylla quittant la place enfin bien usurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée
Que le malheur des temps ne nous eut pas fait voir,
S'il eut dans sa famille assuré son pouvoir.
Qu'a fait da Grand César le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépidé,
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
Si César eut laissé l'Empire entre vos mains ?
Vous la replongerez en quittant cet Empire,
Dans les maux dont à peine elle respire,
Et de ce peu, Seigneur, qui lui reste de sang,
Une guerre nouvelle épuîsra son flanc.

* Cinnus, étoit petit-fils de Pompée.

Que l'amour du Pays, que la pitié vous touche,
 Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche ;
 Considérez le prix que vous avez coûté.
 Non pas qu'elle vous croye avoir trop acheté,
 Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée,
 Mais une juste peur tient mon âme effrayée.
 Si jaloux de son heur et las de commander
 Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
 S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
 Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
 Si ce funeste don la met au désespoir,
 Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
 Conservez-vous, Seigneur, en lui laissant un Maître,
 Sous qui son vrai bonheur commence de renaître,
 Et pour mieux assurer le bien commun de tous,
 Donnez un Successeur qui soit digne de vous.

Du Genre Démonstratif.

Dans le Genre Démonstratif on fait toujours l'éloge ou la Satyre de quelqu'un. Dans la Satyre, pour charger de l'horreur et de l'indignation publique celui qu'on veut rendre odieux, on sent qu'il faut employer des couleurs fortes et horribles ; un style vif, ferré, pressant & rapide, est celui qui convient à la haine ; au contraire dans les Panégyriques, les Complimens, les Oraisons funébres, &c. l'Eloquence doit étaler tout ce qu'elle a de plus gracieux dans le coloris, de plus doux dans les sentimens, de plus brillant, de plus nouveau dans les pensées, de plus noble, de plus harmonieux dans

dans les expressions ; c'est là qu'on peut répandre les fleurs à pleines mains, le tout cependant avec art et sans ostentation apparente. La passion ne fournit rien ici à l'Eloquence, elle n'a de ressource que dans elle-même ; il faut qu'elle paye de ses propres richesses et que l'intérêt soit remplacé par les ornemens.

DES FIGURES.

Les figures de Rhétorique sont certains tours d'Eloquence inconnus au vulgaire, et qui s'éloignant en quelque chose de la manière commune et simple de parler, expriment avec plus de grace, de force, de noblesse et de vivacité, les sentimens, les pensées et les mouvemens de l'âme.

Les unes gaies, vives, folâtres, enjouées, badines, légères, faites pour plaire, amusent agréablement l'esprit ; d'autres plus graves, plus sérieuses, plus majestueuses, plus fortes, remuent l'âme, percent le cœur, allument de grands incendies, et embrasent tout du feu des passions.

Les figures consistent ou dans les pensées ou dans les paroles ; ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir des figures entées sur un frivole assemblage de mots sans pensées, ou de pensées sans mots ; mais il y a des figures qui consistent tellement dans les mots, que les moindres changemens, la plus légère omission ou transposition renverse et détruit toute la figure. Ce sont les Esprits Folets de La Fontaine.

Si vous touchez à leur ouvrage
Vous gâtes tout.

En voici des Exemples :

Rompez, rompez tout pacte avec l'iniquité.

Il est clair que la figure consiste dans la répétition
du mot *Rompez*.

Et dans cet autre

Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie

Dans la répétition du mot *Jéhu*. Si on retranche
la répétition, il n'y aura plus de figure.

Il n'en est pas de même des figures de pensées où
l'on peut faire mille changemens dans le choix et l'ar-
rangement des paroles, sans annéantir la figure. Par
exemple, dans ces paroles de Bossuet :

“ Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de
frapper ! Toute la terre en est étonnée.”

Voilà une apostrophe parfaite. Changez tous les
termes, retranchez, ajoutez, ôtez une partie, substi-
tuez-en un autre, la figure subsistera toujours.

DES FIGURES DE PENSÉE.

DE L'ANTI-THÈSE.

L'Antithèse est une de plus agréables figures. Elle consiste dans un certain confit de pensées et de paroles opposées les unes aux autres, qui forme un effet admirable.

St. Cyprien emploie fort noblement cette figure dans son Sermon sur l'annéa.

“ Le fils de Dieu s'est fait fils de l'homme, afin de
“ nous faire enfans de Dieu ; il a été blesé pour gué-
“ rir nos playes ; il s'est fait esclave pour nous rendre
“ libres ; il est mort enfin pour nous faire vivre.”

*Flécher dans l'Oraison Funèbre de Madame la Duchesse
d'Anguillon, dit :*

“ On la vit souffrir, mais on ne l'entendit pas se
“ plaindre ; elle fit de vœux pour son salut, et n'en fit
“ pas pour sa santé. Prête à vivre pour achever,
“ prête à mourir pour consommer son sacrifice ; sou-
“ pirant après le repos de la Patrie, supportant pati-
“ emment les peines de son exil ; entre la douleur et
“ la joie, entre la possession et l'espérance : se réflex-
“ vant tout entière à son Créateur, elle attendit tout
“ ce qui pouvoit arriver, et ne souhaita que ce que
“ Dieu voudroit faire d'elle.”

Mascaron, Oraison Funèbre de Turenne.

“ M. de Turenne, Vainqueur des ennemis de
“ l'État, ne causa jamais à la France une joie si uni-
“ verselle et si sensible que M. de Turenne vaincu par
“ la vérité et soumis au joug de la foi.

“ Rome profane lui eut dressé des statues sous l'Em-
“ pire des Césars, et Rome sainte trouve de quoi l'ad-
“ mirer sous les Pontifes de la religion de Jésus-
“ Christ.”

St. Paul, 1^{re} Epître aux Cor. chap. 4.

“ On nous maudit, et nous bénissons ; on nous
“ persécute, et nous souffrons ; on nous dit des in-
“ jures, et nous répondons par nos prières.”

Dans une Strophe de Noël :

L'Éternel a pris naissance,
L'impassible est tourmenté,
Le Verbe est dans le silence ;
Et le Soleil sans clarté.

Dans le poëme de la Henriade, les sentimens oppo-
sés qui agitent le Roi au moment fatal où il s'éloigne
de Gabrielle d'Estrées, sont fort bien exprimés par
cette Antithèse.

Plein

Plein de l'aimable objet qu'il fuit et qu'il adore,
 En condamnant ses pleurs il en versoit encore ;
 Entraîné par Mornai, par l'amour attiré,
 Il s'éloigne, il revient, il part désespéré.

Voici une Antithèse bien soutenue dans le caractère d'un homme bizarre et capricieux.

Il veut, il ne veut pas ; il accorde, il refuse ;
 Il écoute la haine, il consulte l'amour ;
 Il promet, il rétracte, il condamne, il excuse ;
 Le même objet lui plaît et déplaît tour à tour.

Cette figure consiste aussi un peu dans les paroles.

DE L'APOSTROPHE.

L'Apostrophe est une figure par laquelle l'Orateur coupe tout-à-coup son discours pour l'adresser à quelque personne présente ou absente, vivante ou morte, ou à quelque objet animé ou inanimé.

EXEMPLES.

Livre des Rois, chap. II.

“ Montagnes de Gelboé ! que jamais la rosée ni la pluie du Ciel ne descende sur vous.

Exécuteur, chap. 21.

“ O, épée vengeresse ! fors de ton fourreau pour
“ briller aux yeux des coupables, et pour leur percer
“ le cœur ! ”

Psaume 2.

“ Ecoutez, Rois de la terre ! et vous, Juges du
“ Monde, apprenez votre devoir. ”

Bossuet, Oraison Funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.

“ Avant lui la France presque sans vaisseaux tenoit
“ envain aux deux Mers ; maintenant on les voit
“ couvertes depuis le Levant jusqu'au Couchant de
“ nos flottes victorieuses, et la hardiesse Françoisse
“ porte partout la terreur avec le nom de Louis. Tu
“ céderas ou tu tomberas sous ce Vainqueur, Alger,
“ riche des dépouilles de la Chrétienté. Tu disois en
“ ton cœur avare : Je tiens la Mer sous mes lois, et
“ les Nations sont ma proie. La légèreté de tes vais-
“ seaux te donnoit de la confiance : mais tu te verras
“ attaqué dans tes murailles, comme un oiseau ravis-
“ sant qu'on isoit chercher parmi les rochers et dans
“ son nid, où il partage son butin à ses Petits. Tu
“ rends déjà tes esclaves, Louis a brisé les fers dont tu
“ accablois ses Sujets qui sont nés pour être libres sous
“ son glorieux Empire. Tes maisons ne sont plus
“ qu'un

“ qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur, tu
“ te tournes contre toi-même, et tu ne fais comment
“ assouvir ta rage impuissante ; mais nous verront la
“ fin de tes brigandages.”

Fléquier, Oraison Funèbre de Turanne.

“ Villes que nos ennemis s'étoient déjà partagées,
“ vous êtes encore dans l'enceinte de notre Empire !
“ Provinces qu'ils avoient déjà ravagées dans le désir
“ et dans la pensée, vous avez encore recueilli vos
“ moissons ! Vous dârez encore, places que l'art et la
“ nature ont fortifiées et qu'ils avoient dessein de dé-
“ moler, et vous n'avez tremblé que sous des projets
“ frivoles d'un Vainqueur en idée qui comptoit le
“ nombre de vos Soldats et qui ne songeoit pas à la
“ sagesse de leur Capitaine !”

Dans la même Oraison.

“ O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur
“ les enfans des hommes, vous disposez et des Vain-
“ queurs et des Victoires pour accomplir vos volontés,
“ et faire craindre vos jugemens ; votre puissance ren-
“ verse ceux que votre puissance avoit élevés ; vous
“ immolez à votre grandeur de grandes victimes, et
“ vous frappez quand il vous plaît ces têtes illustres
“ que vous avez tant de fois couronnées.”

*Voltaire, Tragédie de Zaïre; c'est elle-même qui parle à
sa confidente :*

Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles;
Je mouille devant lui, de larmes criminelles,
Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour :
Je lui crie en pleurant : ôte-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même.
Mais, Fatime, à l'instant, les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers et charmans que toujours je revoi,
Se montrent dans mon âme entre le Ciel et moi.
Hé bien, Race des Rois dont le Ciel me fit naître !
Père et Mère Chrétiens ! vous, mon Dieu ! vous, mon
Maître !
Vous, qui de mon Amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours qui ne font plus pour lui !
Que j'expire innocente, et qu'une main si chère
De ces yeux qu'il aimoit ferme au moins la paupière.

Tragédie d'Alzire.

Mânes de mon Amant ! j'ai donc trahi ma foi.
C'en est fait, et Gusman régne à jamais sur moi.
L'Océan qui s'élève entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières !
Je suis à lui. L'autel a donc reçu nos vœux,
Et déjà nos sermens son écrits dans les Cieux.
O toi qui me poursuis, Ombre chère et sanglante !
A mes sens désolés, Ombre à jamais présente !

Cher

Cher Amant ! Si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
 Peuvent percer ta Tombe et passer chez les morts ;
 Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
 Cet esprit d'un Héros, ce cœur fidèle et tendre,
 Cette âme qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
 Pardonne à cet Hymen où j'ai pu consentir.
 Il falloit m'immoler aux volontés d'un père,
 Au bien de mes sujets dont je me sens la mère,
 A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
 Au soin de l'Univers, hélas ! où tu n'es plus.
 Zamore, laisse en paix mon âme déchirée,
 Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée ;
 Souffre un joug imposé par la nécessité ;
 Permits ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

Tragédie d'Herode et de Mariamne.

.....Tu meurs et je respire encore !
 Mânes sacrés, chère Ombre, Epouse que j'adore !
 Reste pâle et sanglant de l'objet le plus beau,
 Je te suivrai du moins dans la nuit du tombeau !
 Quoi ! vous me retenez ! Quoi ! Citoyens perfides,
 Vous arrachez ce fer à mes mains parricides !
 Ma chère Mariamne, arme-toi, punis-moi !
 Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi !

Cornille, Tragédie de Polyeucte ; c'est ce généreux Chré-
tien qui parle à Pauline son épouse.

Le déplorable état où je vous abandonne,
 Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne ;

Et .

Et si l'on peut au Ciel sentir quelques douleurs,
 J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs.
 Grand Dieu ! de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
 Elle a trop de vertus pour n'être pas Chrétienne ;
 Avec trop de mérite il vous plut la former,
 Pour ne vous pas connoître et ne vous pas aimer,
 Pour vivre des Enfers esclave infortunée,
 Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

Dans la Tragédie d'Idoménée par Crébillon, la
 sœur Erixène, fille de Mérion Prince rébelle, tâche en
 vain de combattre sa tendresse pour le fils du Roi de
 Crète : elle s'excite à la vengeance par la contempla-
 tion des lieux où elle avoit vu mourir son père qu'elle
 apostrophe avec beaucoup de vivacité et de noblesse.

Non, mon Père ; ton sang lâchement répandu,
 A tes fiers ennemis ne fera pas vendu ;
 Et le cruel Vainqueur qui surprend ma tendresse,
 Ajoute à ses forfaits celui de ma foiblesse :
 Je saurai le punir de son crime et du mien.

*Monologue de Rodogune dans la Tragédie de Corneille,
 qui porte le nom de cette Princesse des Parthes.*

Sentimens étouffés de colère et de haine,
 rallumez vos flambeaux à celles de la Reine ;
 Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
 Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand Roi.

Rapportez

Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour et de fureur encor éteincelante,
Telle que je le vis, quand tout percé de coups,
Il me cria : *Vengeance ; adieu, je meurs pour vous.*
Chère Ombre hélas ! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allois baiser la main qui l'arracha la vie,
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang ;
Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang,
Plus la haute naissance approche des Couronnes,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes.
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr ;
Toutes nos passions ne savent qu'obéir.

.....

.....

Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme,
Toi, son vivant portrait, que j'adore dans l'âme ;
Cher Prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits
Fier encor le nom aux murs de ce palais ?
Je fais quelles seront tes douleurs et tes craintes ;
Je vois déjà tes maux, j'entends déjà tes plaintes :
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un Roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.

Ce Prince que Rodogune apostrophe dans ces huit derniers vers, est Antiochus fils de Dénétrius Nicator, Roi de Syrie, qu'elle avoit vu massacrer entre ses bras par Cléopâtre sa Rivale, première épouse de Dénétrius et mère d'Antiochus et de Seleucus son frère.

DE LA COMMUNICATION.

La Communication est une figure par laquelle l'Orateur communique familièrement ses raisons à ses Auditeurs, quelquefois à ses propres adversaires, délibérant avec eux, leur demandant avis, et les faisant eux-mêmes ses juges.

EXEMPLES.

*Dans le Panégyrique de St. Thomas de Cantorbéry,
par Fléchier.*

“ Que j'ai pitié de ces impies, qui faisant gloire de
“ douter de tout, croient avoir bien raisonné, quand
“ ils disent avec un air et une gravité de Philosophes;
“ nous naissons tout pour mourir; qui fait si nous
“ mourrons pour ressusciter? Que faire? Faut-il leur
“ tenir des miracles tout prêts? Faut-il faire sortir des
“ Enfers des voix terribles pour les effrayer? Faut-il
“ rassembler les ossemens épars, et du creux des tom-
“ beaux, évoquer des âmes avec des marques visibles
“ de leurs supplices?”

Brutus réduit à trahir Rome, ou à commettre un patricide dans la personne de César, consulte les Conjurés sur le parti qu'il doit prendre dans cette affreuse extrémité.

BRUTUS.

BRUTUS.

.....Ma honte est véritable.

Vous, Amis, qui voyez le destin qui m'accable ;
Vous, faits par mes sermens les maîtres de mon sort,
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,
Assez Stoïque, assez au-dessus du vulgaire
Pour oser décider ce que Brutus doit faire ?
Je m'en remets à vous. Quoi ! vous baissez les yeux !
Toi, Cassius, aussi tu te tais avec eux !
Aucun ne me soutient au bord de cet abîme !
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime !
Tu frémis, Cassius ! et prompt à t'étonner

On sert à propos de la Communication, lorsque par des questions étudiées on fait tomber avec adresse dans son sentiment des esprits qui en étoient d'abord éloignés, comme fait Cassius dans le conseil qu'il donne à Brutus.

.....Si tu n'étois qu'un Citoyen vulgaire,
Je te dirois : Va, fers, sois tyran sous ton père,
Ecrafe cet Etat que tu dois soutenir ;
Rome aura désormais deux traîtres à punir.
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible au bien déterminé,
Epura tout le sang que César t'a donné.
Ecoute. Tu connois avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa patrie.

BRUTUS.

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour que ce grand criminel
 Dut à la liberté porter le coup mortel ;
 Si, lorsque le Sénat eut condamné ce traître,
 Catilina pour fils t'eut voulu reconnoître,
 Entre ce monstre et nous forcé de décider,
 Parle, qu'aurois-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander
 Penses-tu qu'un moment ma vertu démentie,
 Eut mis dans la balance un homme et la Patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.

DE LA CONCESSION.

La Concession est une figure par laquelle l'Orateur accorde à son adversaire ce qu'il ne peut lui refuser, afin d'insister plus vivement sur ce qu'il n'a pas envie de lui accorder.

L'art consiste à se faire un mérite de sa facilité à accorder des choses dont on insinue qu'on pourroit tirer avantage, et à la faire valoir comme une preuve de la sûreté de sa cause.

Antoine

Antoine se sert fort adroitement de cette figure pour faire aux Romains l'apologie de César.

Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire ;
C'est à servir l'Etat que leur grand cœur aspire ;
De votre Dictateur ils ont percé le flanc :
Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang,
Pour forcer des Romains à ce coup détestable,
Sans doute il falloit bien que César fût coupable ;
Je le crois. Mais enfin, César a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appesanti le faix ?
A-t-il gardé pour vous le fruit de ses conquêtes ?
Des dépouilles du Monde il couronnoit vos têtes ;
Tout l'or des nations qui tomboient sous ses coups,
Tout le prix son sang fut prodigué pour vous :
De son char de triomphe il voyoit vos aillames ;
Lui-même en descendoit pour essayer vos larmes ;
Du Monde qu'il soumit vous triomphiez en paix ;
Puissans par son courage, heureux par ses bienfaits,
Il payoit le service, il pardonnoit l'outrage ;
Vous le savez, grands Dieux ! Vous dont il fut l'image ;
Vous, Dieux ! qui lui laissiez le Monde à gouverner,
Vous savez si son cœur aimoit à pardonner !

Mentir dans l'éloge.

“ La guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai ;
“ mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit in-
“ évitable en certaines occasions. O Rois ! ne dites
“ point qu'on doit la désirer pour acquérir de la
“ gloire.”

Rousseau raille finement par une Concession badine les prétendus Beaux Esprits, qui, de leur pleine autorité, s'érigent en Juges Souverains du Parnasse.

Eh ! mes amis, un peu moins de superbe ;
Vous avez lu quelque Ode de Malherbe ?
Soit : Richelet, jadis en raccourci,
Vous a de l'art les règles dégrossi ?
Je le veux bien. Vous avez sur la scène
En vers bouffis fait hurler Melpomène ?
C'est un grand point, mais ce n'est pas assez :
Ce métier-ci n'est ce que vous pensez.
Minerve à tous ne départ ses largesses,
Tous savent l'art, peu savent ses finesse.

Le même Rousseau dans sa réponse à l'Abbé de Chaulieu, qui l'exhortoit à ne point sacrifier les Belles Lettres et la Philosophie aux Finances, lui dit :

Je fais quel est le prix d'une honnête abondance,
Que fuit la joie et l'innocence ;
Et qu'un Philosophe étayé
D'un peu de richesse et d'aïfance,
Dans le chemin de sagesse,
Marche plus ferme de moitié ;
Mais j'aime mieux un sage à pié,
Content de son indépendance,
Qu'un Riche indignement noyé
Dans une servile opulence,

Qu,

Qui, sacrifiant tout, honneur, joie, amitié,
Au soin d'augmenter sa finance ;
Est lui-même sacrifié
A des biens dont jamais il n'a jouissance.

Bossuet, dans l'Oraison Funèbre de la Reine d'Angleterre.

“ Je veux bien avouer de lui (de Charles I. Roi
“ d'Angleterre) ce qu'un Auteur célèbre a dit de Cé-
“ sar, qu'il a été clément jusqu'à être obligé de s'en
“ repentir : que ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre
“ défaut de Charles aussi bien que de César ; mais que
“ ceux qui veulent croire que tout est foible dans les
“ malheureux et dans les vaincus, ne pensent pas pour
“ cela nous persuader que la force ait manqué à son
“ courage ni la vigueur à ses conseils. Pour suivi à
“ toute outrance par l'implacable malignité de la for-
“ tune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué
“ à lui-même. Malgré le mauvais succès de ses armes
“ infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le
“ forcer : et comme il n'a jamais refusé ce qui étoit
“ raisonnable, étant vainqueur, il a toujours rejeté
“ ce qui étoit foible et injuste, étant captif.”

Cette figure peut être fort bien employée lorsqu'on
veut rappeler à la raison une personne préoccupée
d'une passion violente ; choquer de front ses sentimens,
faire une guerre ouverte à son erreur, c'est le moyen
de l'y engager davantage. Il faut, dans ces occasions,
prendre le parti d'accorder quelque chose afin de tout
gagner

gagner, d'entrer dans le précipice avec ceux qui s'y plongent, afin de les en retirer à propos : c'est ainsi qu'en use le prudent Ulysse avec Agamemnon pour engager ce Monarque à sacrifier sa fille aux intérêts de toute la Grèce.

Je suis, père, Seigneur, et faible comme un autre ;
 Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre ;
 Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
 Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer ;
 Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime,
 Les Dieux ont à Calchas amené leur victime ;
 Il le fait, il l'attend ; et s'il la voit tarder,
 Lui-même à haute voix viendra la demander.
 Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre
 Les pleurs que vous arrache un intérêt si tendre ;
 Pleurez ce sang, pleurez ; ou plutôt, sans pâlir,
 Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
 Voyez tout l'Helléspont blanchissant sous nos rames
 Et la perfide Troye abandonnée aux flammes,
 Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
 Hélène par vos mains rendue à son époux ;
 Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées,
 Dans cette même Aulide avec vous retournées,
 Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
 L'éternel entretien des siècles à venir.

DE LA CORRECTION.

La Correction est une figure par laquelle l'Orateur corrige la pensée ou les paroles qu'il vient de proposer,

rer, et leur en substitue d'autres ou plus convenables ou plus fortes.

L'art consiste à feindre d'avoir omis quelque chose d'essentiel, ou d'avoir laissé échapper inconsidérément quelque trait hasardé, quoiqu'en effet on ait exactement mesuré et ses pensées et ses expressions, et que cette erreur prétendue ne soit qu'un artifice inventé pour répandre de la variété, et pour piquer et réveiller l'attention des Auditeurs.

EXEMPLES.

“ La gloire des actions du Grand Turenne efface
 “ celle de sa naissance ; et le moindre louange qu'on
 “ peut lui donner ; c'est d'être sorti de l'ancienne et
 “ illustre Maison de la Tour d'Auvergne, qui a mêlé
 “ son sang à celui des Rois et des Empereurs qui a
 “ donné des Maîtres à l'Aquitaine, des Princes à
 “ toutes les Cours de l'Europe, et des Roines même à
 “ la France. Mais que dis-je ? Il ne faut pas l'en
 “ louer ici. Quelque glorieuse que fût la source dont
 “ il sortoit, l'hérésie des derniers temps l'avoit infectée :
 “ il recevoit, avec ce beau sang, des principes d'er-
 “ reur et de mensonge ; et parmi ses exemples domes-
 “ tiques, il trouvoit celui d'ignorer et de combattre
 “ la vérité.”

PHÈDRE.

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
 Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
 Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

ANONR.

ÆNONE.

Quoi, Madame !

PHÈDRE.

Insensée ! Où suis-je ! et qu'ai-je dit ?
 Où laissai-je égarer mes vœux et mon esprit ?
 Je l'ai perdu ; les Dieux m'en ont ravi l'usage.
 Ænone, la rougeur me couvre le visage ;
 Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
 Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs.

Dans un autre endroit de la même Tragédie.

Il faut perdre Aricie ; il faut de mon époux,
 Contre un sang odieux, réveiller le corroux :
 Qu'il ne se borne pas à des peines légères,
 Le crime de la sœur passe celui des frères :
 Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
 Que fais-je ? où ma raison se va-t-elle égarer ?
 Moi, jalouse ! et Thésée est celui que j'implore !
 Mon époux est vivant, et moi je brûle encore !
 Pour qui ? Quel est le cœur où prétendent mes vœux ?
 Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.

Dans la Tragédie d'Andromaque, Hermioné en proie aux transports d'une fureur jalouse, et justement irritée contre l'infidèle Pyrrhus qui la quitte pour Andromaque, ne peut cependant se résoudre à le laisser périr sous les coups d'Oreste qu'elle a chargé du funeste emploi de lui ôter la vie.

Le perfide triomphe et se rit de son rage ;
Il pense voir, en pleurs, dissiper cet orage ;
Il croit que toujours faible, et d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main ;
Il juge encor de moi par mes bontés passées,
Ou plutôt le perfide a bien d'autres pensées :
Triomphant dans le Temple, il ne s'inquiète pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas ;
Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.
Non, non ; encore un coup, laissons agir Oreste :
Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
Et puisqu'il m'a forcé enfin à le vouloir ;
A le vouloir ? Eh quoi ! C'est donc moi qui l'ordonne ?
Sa mort fera l'effet de l'amour d'Hermione !
Ce Prince, dont mon cœur se faisoit autrefois,
Avec tant de plaisir, relire les exploits,
A qui même en secret je m'étois dévouée
Avant qu'on eût conclu ce fatal Hyménée ;
Je n'ai donc traversé tant de Mers, tant d'États,
Que pour venir si loin préparer son trépas,
L'assassiner, le perdre, Ah ! devant qu'il expire....

DE LA DESCRIPTION.

Voilà sans contradiction la plus belle, comme la plus étendue de toutes les figures : c'est elle qui raconte avec tant de feu et tant d'art, qui peint avec des couleurs si vives et si naturelles, qui présente des tableaux si naïfs et si frappans, qu'on ne croit plus entendre l'Orateur, ni lire un ouvrage d'esprit, mais que par

une agréable illusion on se voit, pour ainsi dire, transporté tout à coup à la contemplation réelle de l'objet représenté. Cette figure se subdivise en plusieurs espèces, savoir la Démonstration, l'Etopée, la Prosopographie et la Topographie.

Avant de passer à ces quatre figures je crois que les deux portraits suivans qui sont tirés d'après nature, quoique très connus, ne déplairont pas.

Caractère du Riche.

“ Giton a le teint frais, le visage plein & les joues
 “ pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges,
 “ l'estomac haut, la démarche ferme & délibérée; il
 “ parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entre-
 “ tient et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il
 “ lui dit: il déploie un ample mouchoir & se mouche
 “ avec grand bruit; il crache fort loin & il étérue
 “ fort haut; il dort le jour, il dort la nuit, & pro-
 “ fondément; il ronfle en compagnie, il occupe à la
 “ table & à la promenade plus de place qu'un autre, il
 “ tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il
 “ s'arrête, et l'on s'arrête, il continue de marcher et
 “ l'on marche; tous se régient sur lui: il interrompt,
 “ il redresse ceux qui ont la parole, on ne l'interrompt
 “ pas, on l'écoute aussi long-tems qu'il veut parler, on
 “ est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite;
 “ s'il s'affied, vous le voyez s'enfoncer dans son fau-
 “ teuil, croiser ses jambes l'une sur l'autre, froncer le
 “ sourcil,

" fourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne
 " voir personne, ou le relever ensuite & découvrir
 " son front par fierté et par audace : il est enjonné,
 " grand rieur, impatient, présomptueux, coltre, li-
 " bertin, politique, mystérieux sur les affaires du
 " tems : il se croit des talens et de l'esprit : il est
 " riche."

Caractère du Pauvre.

" Phébon a les yeux creux, le teint échauffé, le
 " corps sec et le visage maigre ; il dort peu, et d'un
 " sommeil fort léger ; il est abstrait, rêveur, et il a,
 " avec de l'esprit, l'air d'un stupide ; il oublie de dire
 " ce qu'il fait ou de parler d'événemens qui lui sont
 " connus ; et s'il le fait quelquefois, il s'en tise mal ;
 " il croit pèser à ceux à qui il parle ; il conte briève-
 " ment, mais froidement ; il ne se fait pas écouter, il
 " ne fait point rire ; il applaudit, il sourit à ce que les
 " autres lui disent, il est de leur avis ; il court, il vole
 " pour leur rendre de petits services ; il est complai-
 " sant, flatteur, empressé ; il est mystérieux sur ses
 " affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux,
 " scrupuleux, timide ; il marche doucement et légère-
 " ment, il semble craindre de souler la terre ; il
 " marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux
 " qui passent, il n'est jamais du nombre de ceux qui
 " forment un cercle pour discourir, il se met derrière
 " celui qui parle, il recueille furtivement ce qui se
 " dit, il se retire si on le regarde ; il n'occupe point
 " de lieu, il ne tient point de place ; il va les épaules

" serrées, le chapeau abaissé sur les yeux pour n'être
 " point vu ; il se replie & se renferme dans son man-
 " teau ; il n'y a point de rue ni de galerie si emba-
 " rassée et si remplie de monde, où il ne trouve moyen
 " de passer sans effort et de se couler sans être aperçu :
 " si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord
 " d'une chaise ; il parle bas dans la conversation et il
 " articule mal ; libre néanmoins sur les affaires pub-
 " liques, chagrin contre le siècle, médiocrement pré-
 " venu des Ministres et du Ministère ; il n'ouvre la
 " bouche que pour répondre, il touffe, il se mouche
 " sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il
 " attend qu'il soit seul pour éternuer ; ou si cela lui
 " arrive, c'est à l'insu de la Compagnie ; il n'en
 " coûte à personne ni salut, ni compliment : il est
 " pauvre."

La Bruyère.

DE LA DÉMONSTRATION.

C'est une Description de chose, comme l'exposition
 d'un fait particulier, la relation d'un événement, la
 peinture d'une tempête, d'une bataille, &c. toutes ces
 peintures doivent être extrêmement animées.

L'éloquent Patru peint d'une manière admirable
 les tourmens affreux que les Chrétiens captifs endurent
 chez les Barbares.

" Je ne parle point de la pesanteur de leurs fers, ni
 " de ces cavernes affreuses où toutes les nuits on les
 " enferme

“ enferme comme des bêtes farouches. Que leur vie
“ ne soit qu’une longue mort, ou qu’une agonie con-
“ tinuelle; qu’élouignés de leurs parens et de leurs
“ amis, de leurs femmes et de leurs enfans, ils soient
“ exposés à la fureur d’un brutal, d’un implacable
“ boërreux, c’est de quoi fendre le cœur le plus en-
“ durci; ce n’est pourtant qu’une petite partie de
“ leur misère. Pensez, Messieurs, pensez en quel dan-
“ ger est leur salut dans cette maudite terre d’abo-
“ mination et d’angoisse. Autant d’infidèles, autant
“ d’instrumens du vieux Serpent, autant d’ouvriers
“ qui ne travaillent qu’à les perdre, qu’à les dérober
“ à Jésus-Christ. On n’épargne ni les menaces, ni
“ les promesses; l’espérance de la liberté, la terreur
“ d’un traitement inhumain ébranle la chair et la ré-
“ volte contre l’esprit. Au milieu de tant d’ennemis,
“ point de secours, point de consolation, point de
“ conseil: ils n’entendent plus ni la voix de l’Épouse
“ Sainte, ni la voix du bon Pasteur; le Ciel est d’ai-
“ rin: il retient dans ses trésors et ses pluies et ses ro-
“ sées; cependant ne croyez pas que le Prince des té-
“ nèbres se repose, il jette le trouble dans leur con-
“ science; il irrite, il envenime leurs passions; il re-
“ double leurs chagrins, leurs impatiences, leurs
“ craintes. Un Dieu né dans une Crèche, un Dieu
“ mourant sur la Croix, l’Évangile, tous nos Mys-
“ tères, il les blasphème, il les met, autant qu’il peut,
“ en opprobre: enfin, Messieurs, dans l’obscurité
“ d’une nuit si noire, d’une nuit pleine de douleur,
“ pleine d’effroi, ces misérables vers de terre, sans al-

"silence, sans armes, ont à combattre toutes les Puif-
 "sances de l'Abîme. Quelle extrémité ! Quelle dé-
 "solation ! Mais quel péril ou plus évident, ou plus
 "horrible !"

Madame de Sévigné excelloit dans cette partie.
 Quelle force dans cette peinture qu'elle nous fait du dé-
 sespoir de Madame de Longueville, sur la mort de son
 fils qui fut tué dans l'expédition du fameux passage du
 Rhin, en forçant les premières barrières des ennemis !

"Madame de Longueville fait fendre le cœur ; Ma-
 "demoiselle de Vertus étoit retournée depuis deux
 "jours à Port-Royal, où elle est presque toujours : on
 "est allé la querir avec M. Arnauld, pour dire cette
 "terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avoit
 "qu'à se montrer ; ce retour si précipité marquoit bien
 "quelque chose de funeste : en effet, dès qu'elle parut,
 "Ah ! Mademoiselle ! Comment se porte mon frère ?
 "Sa pensée n'osa pas aller plus loin. Madame, il se
 "porte bien de sa blessure ; et mon fils ? On ne lui
 "répondit rien. Ah ! Mademoiselle ! mon fils ! Mon
 "cher enfant ! répondez-moi, est-il mort sur le
 "champ ? N'a-t-il pas eu un seul moment ? Ah !
 "mon Dieu, quel sacrifice ! et là-dessus elle tombe
 "sur son lit : et tout ce que la plus vive douleur peut
 "faire, et par des convulsions, et par des évanouisse-
 "mens, et par un silence mortel, et par des cris étouf-
 "fés, et par des larmes amères, et par des plaintes
 "tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Je lui
 "souhaita

“souhaiter la mort; ne comprenant pas qu'elle puisse
“vivre après une telle perte.”

Ce petit tableau suffit pour arracher des larmes au cœur le plus barbare.

En voici un autre fort gai et fort animé. C'est dans un détail de ce passage du Rhin:

“Le Chevalier de Nantouillet étoit tombé de che-
“val, il va au fond de l'eau, il revient, il retourne,
“il revient encore; enfin il trouve la queue d'un che-
“val, il s'y attache: ce cheval le mène à bord, il
“monte sur le cheval, se trouve à la mille, reçoit
“deux coups dans son chapeau, et revient gaillard.”

St. Jérôme fait une éloquente peinture des affreux furieux que lui livroient ses passions dans le fond de son effroyable solitude.

“Hélas! combien de fois m'est-il arrivé dans l'af-
“freux désert où je suis, et dans l'horrible solitude
“où je me suis enterré moi-même, combien de fois,
“dis-je, m'est-il arrivé de me trouver en esprit et en
“imagination, au milieu des plaisirs que l'on goûte à
“Rome? Un rude sac couvrait tout mon corps, et
“ma chair brûlée par les ardeurs du Soleil, étoit toute
“noire et toute desséchée; mes yeux répandoient à
“tout moment des torrens de larmes, et mon cœur ac-
“cablé pouffoit sans cesse vers le Ciel de lugubres, de
“pitoyables gémissemens. Si quelquefois le sommeil

" m'arrêtoit malgré moi, je brisois mes os contre les
 " pierres sur lesquelles j'étois couché ; je ne parle point
 " de la nourriture que je prenois ; un peu d'eau étoit
 " ce qui me soutenoit : car dans nos plus grandes ma-
 " ladies, ce seroit un crime pour nous de manger quel-
 " que chose de cuit. Après tout cela, j'avoue que dans
 " cette effroyable prison où je m'étois condamné pour
 " éviter les cachots éternels des Enfers, n'ayant point
 " d'autre compagnie que les Serpens et les Scorpions
 " qui m'environnoient, j'avoue, dis-je, que ma chair
 " rébelle et mon imagination révoltée me représen-
 " toient les danses impudiques des filles Romaines :
 " mon corps étoit atténué de jeûnes, et mon cœur
 " étoit tout prêt de brûler de sales desirs ; l'amour
 " profane étoit allumé dans un corps tout froid, et la
 " cupidité dans une chair déjà morte avant la mort
 " même."

Quelle vivacité dans la description du combat de
 Télémaque contre Hyppia.

" A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hyppia
 " qui vouloit profiter de l'avantage de sa force,
 " se jeta sur le jeune fils d'Ulysse pour la lui arracher :
 " l'épée se rompt dans leurs mains, ils se saisissent et
 " se serrent l'un l'autre : les voilà comme deux bêtes
 " cruelles qui cherchent à se déchirer : le feu brille
 " dans leurs yeux, ils se raccourcissent, ils s'allongent,
 " ils se baissent, ils se relèvent, ils s'élancent, ils font
 " altérés de sang. Les voilà aux prises, pieds contre
 " pieds,

" pieds, mains contre mains : ces deux corps entre-
 " lésés paroissent n'en faire qu'un : mais Hyppias
 " d'un âge plus avancé sembloit devoir accabler Té-
 " lémaque, dont la tendre jeunesse étoit moins ner-
 " veuse. Déjà Télémaque hors d'haleine sentoît ses
 " genoux chanceler. Hyppias le voyant ébranlé, re-
 " double ses efforts : c'étoit fait du fils d'Ulysse : il al-
 " loit porter la peine de sa témérité et de son emporte-
 " ment, si Minerve qui veilloit de loin sur lui, et qui
 " ne le laissoit dans cette extrémité de péril que pour
 " l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur."

ANDROMAQUE.

Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
 Et traîné sans honneur autour de nos murailles ?
 Dois-je oublier son père à mes yeux renversé
 Enfantant l'ontel qu'il tenoit embrasé ?
 Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle,
 Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.
 Figure-toi Pyrrhus les yeux étincelans,
 Entrant à la lueur de nos Palais brûlans,
 Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
 Et de sang tout couvert échauffant le carnage :
 Songe aux cris des Vainqueurs, songe aux cris des
 mourans,
 Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans ;
 Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue.
 Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue :
 Voilà par quels exploits il fut se couronner ;
 Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner.

Oreste, Tragédie d'Electre.

Mais, signalant bientôt toute son inconstance,
 La Mer en un moment se mutine et s'élance ;
 L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur
 Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur :
 La foudre éclairant seule une nuit si profonde,
 Aillons redoublés ouvre le Ciel et l'Onde ;
 Et comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux,
 Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.
 Leurs vagues quelquefois nous portent sur leurs cimes,
 Nous font rouler après sous de vastes abîmes,
 Où les éclairs pressés pénétrant avec nous,
 Dans des gouffres de feu sembloient nous plonger tous.
 Le Pilote effrayé que la flamme environne,
 Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne :
 A travers les écueils notre vaisseau poussé,
 Se brise, et nage enfin sur les eaux dispersé.

Chastille, Tragédie de Zaïre.

Ciel ! si vous aviez vu ce Temple abandonné,
 Du Dieu que nous servons le Tombeau profané ;
 Nos pères, nos enfans, nos filles et nos femmes,
 Aux pieds de nos autels expirans dans les flammes,
 Et notre dernier Roi courbé du faix des ans,
 Massacrés sans pitié par ses fils expirans !
 L'usignan, le dernier de cette auguste race,
 Dans ces momens affreux ranimant notre audace ;

Au milieu des débris de Temples renversés,
Des vainqueurs, des vaincus, et des morts entassés,
Terrible, et d'une main reprenant cette épée
Dans le sang infidèle à tout moment trempée,
Et de l'autre, à nos yeux montrant avec fierté
De notre Sainte foi le signe redoublé,
Criaient à haute voix : Français, soyez fidèles ;
Sans doute, en ce moment le couvrant de ses ailes,
La vertu du Très-Haut qui nous sauve aujourd'hui,
Applanissoit sa route, et marchoit devant lui.

Josabet, dans la Tragédie d'Athalie, raconte au
Grand-Prêtre comment elle avoit arraché Joas tout
sanglant des bras de ses meurtriers.

Hélas ! l'état horrible où le Ciel me Pôllit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit !
De Princes égorgés la chambre étoit remplie :
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats,
Joas livré pour mort, frappa soudain ma vue :
Je me figure encor sa nourrice épouvée,
Qui contre les bourreaux s'étoit jetée en vain,
Et faible le tenoit renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant : en baignant son visage,
Mes pleurs de sangliment lui rendirent l'usage ;
Et, fait frayer encore, on pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.

*Tableau effrayant tiré d'une Tragédie du Poète Eschyle,
intitulée: Les Sept devant Thèbes.*

Sur un bouclier noir sept Chefs impitoyables,
Epouvantent les Dieux de sermens effroyables;
Près d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger;
Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars & Bellone.

DE L'ETOPÉE.

L'Etopée est la peinture du caractère et des mœurs
d'une personne.

Caractère de Cromwel.

“ Un homme s'est rencontré d'une profondeur
“ d'esprit incroyable; hypocrite raffiné autant qu'ha-
“ bile Politique, capable de tout entreprendre et de tout
“ cacher; également actif et infatigable dans la paix
“ et dans la guerre, qui ne laissoit rien à la fortune de
“ ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil et par prévoy-
“ ance; d'ailleurs si vigilant et si prêt à tout, qu'il
“ n'a jamais manqué une des occasions qu'elle lui a
“ présentées; enfin un de ces esprits remuans et auda-
“ cieux qui semblent être nés pour changer le monde.”

Caractère

Caractère du Duc de Guise dit le Balafre.

On vit paroître Guise, & le peuple inconstant
Tourna d'abord ses yeux vers cet astre éclatant :
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui, mieux que la vertu, fait régner sur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par leurs charmes vainqueurs ;
Nul ne fut mieux que lui le grand art de séduire ;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne fut mieux cacher sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Impérieux et doux, cruel et populaire,
Des peuples en public il plaignoit la misère,
Détestoit des impôts le fardeau rigoureux :
Le pauvre alloit le voir, et revenoit heureux :
Souvent il prévenoit la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa présence.
Il savoit captiver les Grands qu'il haïssoit.
Terrible et sans retour alors qu'il offensoit ;
Téméraire en ses vœux, souple en ses artifices,
Brillant par ses vertus et même par ses vices ;
Connoissant les périls, et ne redoutant rien ;
Heureux Guerrier, Grand Prince et mauvais Citoyen.

Portrait de Rhodaniste, fait par lui-même.

Et que fais-je, Hiéron ? Furieux, incertain,
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,

Jouet

Jouet infortuné de ma douleur extrême,
 Dans l'état où je fais me connois-je moi-même ?
 Mon cœur de soins divers sans cesse combattu,
 Ennemî du forfait sans aimer la vertu,
 D'un amour malheureux déplorable victime,
 S'abandonne aux remords sans remonter au crime ;
 Je cède au repentir, mais sans en profiter ;
 Et je ne me connois que pour me détester.
 Dans ce cruel séjour fais-je ce qui m'entraîne ?
 Si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haine ?
 J'ai perdu Zénobie ; après ce coup affreux,
 Peux-tu me demander encor ce que je veux ?
 Désespéré, proscrit, abhorrant la lumière,
 Je voudrois me venger de la nature entière.
 Je ne fais quel poison se répand dans mon cœur,
 Mais jusqu'à mes remords, tout y devient fureur.

Ce portrait est admirable, parcequ'il est affreux ; en
 voici un autre aussi très-bien par une raison contraire.

Portrait de Prince de Condé.

J'ai le cœur comme la naissance ;
 Je porte dans les yeux un feu vif et brillant ;
 J'ai de la foi, j'ai de la confiance ;
 Je suis prompt, je suis fier, généreux et vaillant ;
 Rien n'est comparable à ma gloire :
 Le plus fameux héros qu'on vante dans l'histoire
 Ne me le sauroit disputer.
 Si je n'ai pas une Couronne,
 C'est la fortune qui la donne,
 Il suffit de la mériter.

DE LA PROSOGRAPHIE.

La Prosographie est la peinture d'un objet considéré par rapport à ses qualités extérieures.

Portrait du Vieillard Thermysris.

“ Pendant que ces paroles rouloient dans mon
“ esprit, je m'enfonçai dans une sombre forêt où j'ap-
“ perçus tout à coup un vieillard qui tenoit un livre
“ à la main : ce vieillard avoit un grand front chauve
“ et un peu ridé, une barbe blanche pendoit jusqu'à
“ sa ceinture : sa taille étoit haute et majestueuse, son
“ teint étoit encore frais et vermeil, ses yeux vifs et
“ perçans, sa voix douce, ses paroles simples et aimables :
“ jamais je n'ai vu un si respectable vieillard.”

Portrait de Bocabwis mourant.

“ Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette
“ tête qui nageoit dans le sang ; ces yeux fermés et
“ éteints, ce visage pâle et défiguré, cette bouche
“ entr'ouverte qui sembloit encore vouloir achever
“ des paroles commencées, cet air superbe et menaçant
“ tant que la mort même n'avoit pu effacer.”

Portrait de Calypso agité, jaloux et furieux.

“ En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux rouges
“ et enflammés, ses regards ne s'arrêtoient en aucun
“ endroit ;

" endroit ; ils avoient je ne fais quoi de sombre et de
 " farouche ; ses joues tremblantes étoient couvertes de
 " taches noires et livides ; elle changeoit à chaque
 " moment de couleur ; souvent une paleur mortelle
 " se répandoit sur tout son visage : ses larmes ne cou-
 " loient plus comme autrefois avec abondance ; la
 " rage et le désespoir sembloient en avoir tari la
 " source, et à peine en couloit-il quelques-unes sur
 " ses joues : sa voix étoit rauque, tremblante et entre-
 " coupée."

Portrait de Télémaque désempé et accablé par l'Amour.

" Il demouroit souvent immobile et étendu sur le
 " rivage de la Mer. Souvent dans le fonds de quel-
 " que bois sombre, versant des larmes amères et pouf-
 " fant des cris semblables aux rugissemens d'un lion :
 " il étoit devenu maigre ; ses yeux creux étoient
 " pleins d'un feu dévorant ; à le voir pâle, abattu et
 " défiguré, on auroit dit que ce n'étoit plus Télé-
 " maque. Sa beauté, son enjouement, sa noble fierté
 " s'enfuyoient loin de lui ; il périssoit. Telle qu'une
 " fleur qui étant épanouie le matin répand ses doux par-
 " fums dans la campagne, et se flétrit peu à peu vers
 " le soir : ses vives couleurs s'effacent ; elle languit,
 " elle se desèche, et sa belle tête se panche ne pouvant
 " plus se soutenir ; ainsi le fils d'Ulysse étoit aux
 " portes de la mort."

Portrait du Prêtre, dans le Latin.

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage ;
Son menton sur son sein descend à triple étage ;
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Portrait du Chanoine Fabri, dans le même Poëme.

Mais tout cède aux efforts du Chanoine Fabri :
Ce guerrier dans l'Eglise, aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage ;
Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.

Portrait du plus détestable de tous les Ménétrés.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse Grand' Salle
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un Pilier fameux des Plaideurs respecté,
Et toujours des Normands à Midi fréquenté :
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
Heurle tous les matins une Sibylle étique ;
On l'appelle *Chicane* : et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême, et la triste Famine,
Les chagrins dévorans et l'inflame ruine,
Enfans infortunés de ses raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissemens :

Sans cesse fouilletant les Loix et la Coutume,
 Pour confondre autrui le Monstre se confume ;
 Et dévorant Maisons, Palais, Châteaux entiers,
 Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
 Sous la coupable effort de sa noire insolence,
 Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
 Incessamment il va de détour en détour ;
 Comme un Hibou, souvent il se dérobe au jour :
 Tantôt les yeux en feu, c'est un Lion superbe,
 Tantôt, humble Serpent, il se glisse sous l'herbe.
 En vain pour le dompter, le plus juste des Rois
 Fit régler le Cahos des ténébreuses Loix.
 Ses griffes vainement par l'effort accourcies,
 Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies ;
 Et ses ruses perçant, et dignes, et remparts,
 Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

Portrait du Démon de la Guerre.

Quelle Divinité barbare
 S'offre à me yeux épouvantés ?
 Deux glaives forgés au Tartare
 Arment ses bras ensanglantés :
 Des Serpens forment sa Couronne ;
 L'ombre de la mort l'environne ;
 Le Tonnerre gronde à l'entour :
 Les inexorables Furies,
 Les Gorgones de sang nourries,
 Composent son horrible Cour.

Voici :

Voici quelques Portraits où l'Étopée se trouve jointe avec la Prosopographie.

Portrait de Pygmalion, Roi de Tyr, dans Tilliandre.

“ Tout l'agite, l'inquiète, le ronge, il a peur de son
 “ ombre, il ne dort ni nuit ni jour : les Dieux pour
 “ le confondre l'accablent de trésors dont il n'ose jouir.
 “ Ce qu'il cherche pour être heureux est précisément
 “ ce qui l'empêche de l'être ; il regrette tout ce qu'il
 “ donne, et craint toujours de perdre, il se tour-
 “ mente pour gagner. On ne le voit presque jamais ;
 “ il est seul, triste, abattu au fond de son Palais : ses
 “ Serviteurs mêmes n'osent l'aborder, de peur de lui
 “ devenir suspects ; il ne connoit ni les doux plaisirs,
 “ ni l'amitié encore plus douce ; la joie fuit loin de
 “ lui et refuse d'entrer dans son cœur ; ses yeux creux
 “ sont pleins d'un feu âpre et farouche ; ils sont sans
 “ cesse errans de tous côtés ; il prête l'oreille au
 “ moindre bruit, il sent tout ému, il est pâle et défait,
 “ et les noirs soucis sont peints sur son visage toujours
 “ ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de
 “ profonds gémissemens, il ne peut cacher les remords
 “ qui déchirent ses entrailles. Les mets les plus exquis
 “ le dégoûtent ; ses enfans, loin d'être son espérance,
 “ sont le sujet de sa terreur : il en a fait ses plus dan-
 “ géreux ennemis, il n'a eu toute sa vie aucun mo-
 “ ment d'assuré ; il ne se conserve qu'à force de ré-
 “ pandre le sang de tous ceux qu'il craint.”

Portrait

Portrait de la Politique dans la Henriade.

Sous le puissant abri de son bras despotique,
 Au fond du Vatican régnoit la Politique,
 Fille de l'intérêt et de l'ambition,
 Dont naquirent la fraude et la séduction :
 Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
 Accablé de soucis, paroît simple et tranquille ;
 Ses yeux creux et perçans, ennemis du repos,
 Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots :
 Par ses déguisemens, à toute heure elle abuse
 Les regards éblouis de l'Europe confuse :
 Toujours l'autorité lui prête un prompt secours ;
 Le mensonge subtil régné en tous ses discours ;
 Et pour mieux déguiser son artifice extrême,
 Elle emprunte la voix de la vérité même.

Portrait de l'Envie, par Rousseau.

Au pied du Mont où le fils de Latone
 Tient son Empire, et du haut de son trône
 Dîste à ses Sœurs les savantes leçons,
 Qui de leurs voix régissent tous les sons,
 La main du tems creusa les voûtes sombres
 D'un antre noir, séjour des tristes ombres,
 Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,
 Et que les vents n'ont jamais caressé :
 Là, de Serpens nourrie et dévorée,
 Veille l'Envie honteuse et retirée,

Monstre

Monstre enuemi des mortels & du jour,
 Qui de soi-même est l'éternel Vautour,
 Et qui, traînant une vie abattue,
 Ne se nourrit que du fiel qui le tue :
 Ses yeux cavés, troubles et clignotans,
 De feux obscurs sont chargés en tout sens ;
 Au lieu de sang, dans ses veines circule
 Un froid poison qui les gèle et les brûle,
 Et qui de-là porté dans tout son corps,
 En fait mouvoir les horribles ressorts :
 Son front jaloux et ses lèvres détreintes,
 Sont le séjour des foudres et des craintes ;
 Sur son visage habite la paleur,
 Et dans son sein triomphe la douleur,
 Qui, sans relâche à son âme infectée,
 Fait éprouver le sort de Prométhée.

Pour contraster avec ce Tableau, en voici un plein
 de douceur, de délicatesse et d'agrément, aussi est-il
 fait par M. de Fontenelle.

Portrait de Clarice.

J'espère que Vénus ne s'en fâchera pas ;
 Assez peu de beautés m'eût paru redoutables ;
 Je ne suis pas des plus aimables,
 Mais je suis des plus délicates.

J'étois

J'étois dans l'âge où règne la tendresse,
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte ! Il falloit justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'étoit reproché.

Je disois quelquefois : Qu'on me trouve un visage
Dont la beauté soit vive, et dont l'air vif soit sage,
Où règne une douceur dont on soit attiré,
Qui ne promette rien, et qui pourtant engage ;
Qu'on me le trouve et j'aimerai.

Ce qui seroit encor bien nécessaire,
Ce seroit un esprit qui pût finement,
Sans prétendre à ce caractère ;
Qui, pour être sans art, n'eût que plus d'agrément ;
Un peu timide seulement ;
Qui ne put se montrer ni se cacher sans plaire ;
Qu'on me le trouve et je deviens amant.

On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former :
Comme, en aimant, je prétens estimer,
Je voudrois bien encor un cœur plein de droiture,
Un vertu naïve et pure ;
Qu'on me la trouve, et je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effrayois tout le monde ;
Chacun me promettoit une paix si profonde,

Que j'en ferois moi-même embarrassé.
Je ne voyois point de Bergère,
Qui, d'un air un peu courroucé,
Ne m'envoyât à ma chambre.

Je ne fais cependant comment l'Amour a fait ;
Il faut qu'il ait long-tems médité son projet :
Mais enfin il est sur qu'il m'a trouvé Clarice
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits ;
Je crois, pour moi, qu'il me l'a faite exprès,
O, que l'Amour a de malice.

La pièce suivante d'un Auteur anonyme mérite par
sa ressemblance avec la précédente de trouver place ici.

Défir d'Hymen.

Qu'attends-tu pour fixer ton choix,
Me disoit l'autre jour d'un air de complaisance,
Un Dieu qu'on nomme Hymen et que peu je connois,
Ne puis-je pas avoir la préférence
Sur celui qui te fait consumer en désirs ?
Pour obtenir le prix de ta confiance
Qu'exiges-tu ?..... Tu peux tout demander.
Sont-ce les plus charmans plaisirs ?
J'ai droit seul de les accorder
Sans insulter à l'innocence.
Au contraire l'amour n'a rien en sa puissance
Simon l'assortiment des cœurs,
S'il accorde quelques faveurs,

C'est

C'est un crime : à moi seul appartient la licence.

Hymen, je comprends la leçon,

Vous la tenez de la prudence ;

Mais j'en fais trop l'expérience

Pour être pris à l'hameçon.

A voir de loin rien n'est si beau,

La perspective en est charmante.

Si vous envisagez de plus près le tableau,

Le brillant des couleurs a surpris votre attente.

C'est un rêve voluptueux

Qui réalise l'apparence

Et qui dans l'instant même où l'on se croit heureux,

De concert avec l'espérance

S'envole avec tous ses plaisirs,

Content de n'avoir fait qu'exciter les desirs.

C'est une fleur dont l'éclat éblouit

Et qui flétrit sous la main qui l'arrache.

De même, Hymen, l'Amour s'évanouit.

La Beauté passe, un Rien nous en détache :

Je fais : vos premiers jours sont toujours pleins de charmes

Les momens son trop courts, le tems manque aux plaisirs.

On bannit loin du cœur, les ennuis, les allarmes,

On prévient avec soin jusqu'aux moindres desirs.

Favorable, amusante, ingénieuse, affable,

Philis fournit au cœur les momens les plus doux ;

Tout se fait à dessein de plaire au tendre époux.

Les Dieux sont moins contents et rien n'est comparable...

Un instant change tout, il devient ennuyeux,

Incommode, jaloux ; on ne peut voir personne

Qu'il n'en murmure ou n'en raisonne.

C'est Argus avec ses cent yeux.

Complaisant, amoureux, et souvent même aimable,
L'Epoux dans les transports d'une chaste amitié,
Prodigue les sermens à sa chère moitié.

Mon amour, lui dit-il, devient inexprimable,
Rien ne peut l'effacer, je te serai constant.

A l'entendre, ce choix est fait par la nature,

C'est moins un Epoux qu'un Amant.

Le croirez-vous ? C'est un parjure,

Un brutal insensé qui n'a que des mépris,

Et ce qu'il adoroit l'infidèle l'abhorre.

Mais voyons tous ces traits.... Je le répète encore

Je ne puis m'unir à ce prix.

Fait on l'amour ? On fait l'apothéose.

Philis est un chef d'œuvre, un miracle d'esprit.

Est-on unis ? Egards, soins, tout périt.

Hymen, si tu produis telle Métamorphose,

Vainement tu prétends m'affervir sous tes lois,

Je cherche à rencontrer le bonheur dans mon choix,

Et de tes nœuds sacrés l'étreinte dangereuse

Seroit pour mon espoir une chaîne onéreuse.

Souvent l'Amour est un trompeur

Qui quelquefois trahit jusques dans ses caresses ;

Mais du moins libre de son cœur,

S'il vient quelque dégoût, on change de Maitresses.

La haine a-t-elle éteint une fois ton flambeau,

Peut-on changer d'objet, peut-on calmer ses peines ?

Tu fais que ce n'est qu'au tombeau

Hymen qu'on peut briser tes chaînes.

Unis moi, j'y consens, mais rends-moi donc heureux.

Je suis aussi prudent que je suis amoureux.

I.

Que

Que te faut-il, dis-tu, scrupuleux trop sévère ?
 Tout doucement, Hymen. Discutons sans colère ;
 Je voudrois pour former une chaîne parfaite,
 Trouver un esprit gai, délicat, amusant,
 Qui de mes sentimens fut le seul interprète ;
 Un caractère aisé, doux, simple, complaisant ;
 Une beauté mignone, exemte de caprice ;
 Une fidélité qu'exige le devoir,
 A couvert des complots qu'enfante l'artifice,
 Et qu'un esprit jaloux ne fait que trop prévoir.

Je choisirois par préférence
 Une aimable vivacité,
 Téméraire sans imprudence,
 Modeste sans sévérité,
 Sévère sans indifférence,
 Indifférente sans fierté,
 Fière et toujours sans arrogance,
 Critique sans malignité.

J'aimerois....A quoi bon cacher ce que l'on pense ?

Un air coquet sans impudence.

Tel est mon goût, et tel seroit mon choix.

Veux tu m'asservir sous tes lois,

Hymen ? Contente mon envie.

Voilà l'original, trouve-moi la copie.

DE LA TOPOGRAPHIE.

La Topographie est la description d'un lieu particulier comme d'un Paysage, d'un Bois, d'une Prairie, d'un Temple, d'un Palais, d'une Ville.

Description

Description de la Bétique.

“ Le Fleuve Bétis coule dans un pays fertile, et sous
“ un Ciel pur qui est toujours serein : Le Pays a pris
“ son nom du Fleuve qui se jette dans l’Océan assez
“ près des Colonnes d’Hercule, et de cet endroit où
“ la Mer furieuse rompant ses digues, sépara autrefois
“ la Terre de Tartis d’avec la grande Afrique. Ce
“ pays semble avoir conservé les délices de l’âge d’or ;
“ les hyvers y sont tièdes, les rigoureux Aquilons n’y
“ soufflent jamais ; l’ardeur du Soleil y est toujours
“ tempérée par des zéphirs rafraichissans qui viennent
“ adoucir l’air vers le milieu du jour ; ainsi toute
“ l’année n’est qu’un heureux hymen du Printems et
“ de l’Automne qui semblent se donner la main.”

Description de la Grotte de Calypso.

“ Cette Grotte étoit taillée dans le roc en voûtes
“ pleines de rocailles et de coquilles ; elle étoit tapissée
“ d’une jeune vigne, qui étendoit également ses
“ branches souples de tous côtés. Les doux Zéphirs
“ conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs du So-
“ leil, une délicieuse fraîcheur. Des fontaines coulant
“ avec un doux murmure sur des prés semés d’Ama-
“ ranthes et de Violettes, formoient en divers lieux
“ des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal.
“ Mille fleurs naissantes émailloient les tapis verts
“ dont la Grotte étoit environnée : là on trouvoit un

“ bois de ces arbres touffus qui portent des pommes
“ d'or, et dont la fleur qui se renouvelle dans toutes
“ les Saisons, répand le plus doux de tous les parfums.
“ Ce bois sembloit couronner ces belles prairies, et
“ formoit une nuit que les rayons du Soleil ne pou-
“ voient percer : là on n'entendoit jamais que le chant
“ des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau qui se préci-
“ pitant du haut d'un rocher tomboit à gros bouillons
“ pleins d'écume, et s'ensuyoit au travers de la praï-
“ rie.”

Description du Temple de l'Amour.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
S'élève un vieux Palais respecté par les tems ;
La Nature en posa les premiers fondemens,
Et l'Art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la Nature :
Là, tous les champs voisins peuplés de Myrthes verts,
N'ont jamais senti l'outrage des Hyvers ;
Partout on voit mûrir, partout on voit éclore
Et les fruits de Pomone, et les présens de Flore :
Et la Terre n'attend pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons ;
L'homme y semble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la Nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordoit aux humains ;
Un éternel repos, des jours purs et sereins,

Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens de l'âge d'or, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs ;
Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maitresses,
Qui célèbrent leur honte et vantent leurs foiblesses :
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable Maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son Temple à l'envi s'empresse de s'instruire.
La flatteuse espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main,
Près du Temple sacré, les Graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues :
La molle Volupté, sur un lit de gazons
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons :
On voit à ses côtés le Mystère en silence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,
Les Plaisirs amoureux et les tendres Désirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les Plaisirs.
De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée ;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au Sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux ?
Ce n'est plus des Plaisirs la troupe aimable et tendre ;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre :
Les Plaintes, les Dégouts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau séjour, un séjour plein d'horreur.
La sombre Jalousie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide :

La Haine et le Courroux répandant leur venin,
 Marchent devant ses pas, un poignard à la main :
 La Malice les voit, et d'un souris perfide
 Applaudit en passant à leur troupe homicide :
 Le Repentir les suit, détestant leurs fureurs,
 Et baisse, en soupirant, ses yeux baignés de pleurs.

Boileau fait une agréable description de la Campagne,
 où il passoit les plus beaux jours de l'année.

Eptre 6.

Oui, Lamoignon, je suis les chagrins de la Ville,
 Et contr' eux la Campagne est mon unique azile :
 Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
 C'est un petit Village, ou plutôt un Hameau,
 Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
 Où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
 La Seine aux pieds des monts que son flot vient laver,
 Voit du sein de ses eaux vingt Îles s'élever,
 Qui, partageant son cours en diverses manières,
 D'une Rivière seule y forme vingt Rivières :
 Tous ses bords sont couverts de Saules non plantés,
 Et de Noyers souvent du passant insultés.
 Le Village au-dessus forme un amphithéâtre ;
 L'habitant ne connoît ni la chaux, ni le plâtre :
 Et dans le roc qui cède et se coupe aisément,
 Chacun fait de sa main creuser son logement :
 La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée,
 Se présente au dehors de murs environnée ;
 Le Soleil en naissant la regarde d'abord,
 Et le Mont la défend des outrages du Nord.

DE LA DUBITATION.

La Dubitation est une figure par laquelle l'Orateur feint d'être incertain de ce qu'il doit dire, ou de ce qu'il doit faire.

EXEMPLES.

Dans un Sermon de P. Bourdaloue, sur la Nativité.

“ J’annonce un Sauveur humble et pauvre, mais
“ je l’annonce aux Grands du monde et aux riches du
“ monde.... Que leur dirai-je donc, Seigneur, et de
“ quels termes me servirai-je pour leur proposer le
“ Mystère de votre humilité et de votre pauvreté ?
“ Leur dirai-je, ne craignez-point ? Dans l’état où je
“ les suppose, ce seroit les tromper. Leur dirai-je,
“ craignez ? Je m’éloignerois de l’esprit du Mystère
“ même que nous célébrons et des pensées consolantes
“ qu’il inspire et qu’il doit inspirer aux plus grands
“ pécheurs. Leur dirai-je, affligez-vous, pendant que
“ tout le monde Chrétien est dans la joie ? Leur
“ dirai-je, Consolerez-vous ? Pendant qu’à la vue d’un
“ Sauveur qui condamne toutes leurs maximes, ils ont
“ tant de raison de s’affliger. Je leur dirai, ô mon
“ Dieu, l’un et l’autre, et par là je satisferai au de-
“ voir que vous m’imposez : je leur dirai, affligez-
“ vous, consolez-vous, car je vous annonce une nou-
“ velle qui est tout à la fois pour vous un sujet de
“ crainte & de joie.”

Irrésolution de Calypso qui veut troubler une partie de chasse, où Télémaque et la Nymphé Eucharis se sont donnés rendez-vous.

“ Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler
“ ces deux Amans en déclarant que je veux être de
“ cette chasse? En ferai-je? Irai-je la faire triompher,
“ et faire servir ma beauté à relever la sienne? Fau-
“ dra-t-il que Télémaque, en me voyant, soit encore
“ plus passionné pour son Eucharis? O, malheureuse!
“ Qu'ai-je fait? Non, je n'irai pas, ils n'iront pas
“ eux-mêmes, je saurai bien les en empêcher. Je vais
“ trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télémaque,
“ il le ramènera en Ithaque: mais que dis-je? Et que
“ deviendrai-je quand Télémaque sera parti? Où suis-
“ je? Que reste-t-il à faire, ô cruelle Vénus? Vénus,
“ vous m'avez trompée! ô perfide présent que vous
“ m'avez fait! Pernicieux enfant, Amour empesté, je
“ ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'espérance de
“ vivre heureuse avec Télémaque, et tu n'as porté
“ dans ce cœur que trouble et que désespoir! Mes
“ Nymphes sont révoltées contre moi. Ma Divinité
“ ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel.
“ O, si j'étois libre de me donner la mort pour finir
“ mes douleurs! Télémaque, il faut que tu meures,
“ puisque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes
“ ingrattitudes; ta Nymphé le verra, et je te percerai
“ à ses yeux. Mais je m'égare. O malheureuse Ca-
“ lypso! Que veux-tu? Faire périr un innocent que
“ tu as jetté toi-même dans cet abîme de malheurs?
“ C'est

“ C’est moi qui ai mis le flambeau dans le sein du
“ chaste Télémaque. Quelle innocence ! Quelle ver-
“ tu ! Quelle horreur du vice ! Quel courage contre
“ les honteux plaisirs ! Falloit-il empoisonner son
“ cœur ! Il m’eût quittée. Eh bien, ne faudroit-il
“ pas qu’il me quitte, ou que je le voie plein de mé-
“ pris pour moi, ne vivant plus que pour ma Rivale ?
“ Non, non, je ne souffre que ce que j’ai bien mérité.
“ Pars, Télémaque, va-t’en au delà des Mers, laisse
“ Calypso sans consolation, ne pouvant supporter la
“ vie, ni trouver la mort : laisse-la inconsolable, cou-
“ verte de honte, désespérée avec ton orgueilleuse Eu-
“ charis.”

Mithridate ayant découvert que son fils Xipharès est son rival, et un rival aimé, demeure incertain et flot- tant entre la clémence et la colère que les mépris récents de Monime viennent encore d’allumer.

MITHRIDATE.

Elle me quitte ! Et moi, dans un lâche silence
Je semble de sa fuite approuver l’insolence !
Peu s’en faut que mon cœur penchant de son côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté :
Qui suis-je ? Est-ce Monime, et suis-je Mithridate ?
Non, non ; plus de pardon, plus d’amour pour l’ingrate.
Ma colère revient, et je me reconnois :
Immolons en partant trois ingrats à la fois.
Je vais à Rome ; et c’est par de tels sacrifices
Qu’il faut à ma fureur rendre les Dieux propices :

L 5

Je

Je le dois, je le puis; ils n'ont plus de support:
Les plus séditeux sont déjà loin du bord.
Sans distinguer entr'eux qui je hais ou qui j'aime,
Allons, et commençons par Xiphartès, lui-même.
Mais quelle est ma fureur, et qu'est-ce que je dis?
Tu vas sacrifier? Qui? Malheureux, ton fils?
Un fils que Rome craint, qui peut venger son père?
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire?
Ah! dans l'état funeste où ma chute m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis?
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse;
J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une Maîtresse.
Quoi! Ne vaut-il pas mieux, puisqu'il m'en faut priver,
La céder à ce fils que je veux conserver?
Cédons-la. Vains efforts, qui ne font que m'instruire
Des foiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire!
Je brûle, je l'adore; et loin de la bannir....
Ah! c'est un crime encor dont je la veux punir.
Quelle pitié retient mes sentimens timides?
N'en ai-je pas déjà puni de moins perfides?
O Monime! ô mon fils! inutile courroux!
Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous,
Si vous saviez ma honte, et qu'un avis fidèle
De mes lâches combats vous portât la nouvelle!
Quoi! des plus chères mains craignant les trahisons,
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons?
J'ai su par une longue et pénible industrie
Des plus mortels venins prévenir la furie?
Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,

Ne

Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées,
Un cœur déjà glacé par le froid des années !
De ce trouble fatal par où dois-je sortir ?

Orosmane transporté de fureur est dans un trouble et une irrésolution tout à fait semblables, lorsqu'il a surpris ce billet fatal adressé par Néréstan à Zaïre, lequel fut la cause de l'erreur du Soudan et de l'événement tragique dont elle fut suivie.

Orosmane à Corasmin.

Cours chez elle à l'instant ; va, vole, Corasmin ;
Montre-lui cet écrit.... Qu'elle tremble.... et soudain
De cent coups de poignards que l'infidèle meure.
Mais avant de frapper.... Ah ! cher ami, demeure,
Demeure il n'est pas tems. Je veux que ce Chrétien
Devant elle amenté.... Non..... je ne veux plus rien....
Je me meurs.... Je succombe à l'estès de ma rage.

DE L'EXCLAMATION.

L'Exclamation est une figure assez semblable à l'Anastrophe : même vivacité, même véhémence ; l'orateur élève tout-à-coup la voix par un mouvement imprévu et surprenant propre à exprimer l'étonnement, la douleur, l'indignation, la colère et la fureur.

EXEMPLES.

Philoctète exprime à Télémaque la fureur dont il fut transporté quand Ulysse et Néoptolème voulurent emporter ses armes.

“ Alors je me sentis comme une Lionne à qui on
 “ vient d'arracher ses petits ; elle remplit les forêts de
 “ ses gémissemens. O caverne, disois-je, jamais je ne
 “ te quitterai, tu seras mon tombeau ! O séjour de ma
 “ douleur ! Plus de nourriture, plus d'espérance !
 “ Qui me donnera un glaive pour me percer ? O, si
 “ les oiseaux de proie pouvoient m'enlever ! Je ne les
 “ percerai plus de mes flèches. O Arc précieux, Arc
 “ consacré, par les mains du fils de Jupiter ! O cher
 “ Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-
 “ tu pas indigné ? Cet Arc n'est plus dans les mains de
 “ ton fidèle ami ; il est dans les mains impures et
 “ trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes fa-
 “ rouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains
 “ n'ont plus de flèches. Misérable ! je ne puis vous
 “ nuire, venez me dérober, ou plutôt que la foudre
 “ de l'impitoyable Jupiter m'écrase.”

Exclamation d'Ænone quand Phédre lui a avoué la passion dont elle brûloit pour Hyppolyte.

Juste Ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace.
 O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !
 Voyage infortuné, rivage malheureux,
 Falloit-il approcher de tes bords dangereux ?

L'Epiphonème

L'Epiphonème se rapporte à cette figure. C'est une sentence ou réflexion vive, courte et précise en forme d'Exclamation, qui conclut très bien un raisonnement juste et solide, une vérité morale, ou le récit de quelque fait singulier. En voici des exemples.

Bossuet, Oraison Funèbre de Madame la Duchesse d'Orléans.

“ J'étois donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à Très-Haute et Très-Puissante Princesse
“ Henriette-Anne d'Angleterre, Duchesse d'Orléans ?
“ Elle que j'avois vue si attentive pendant que je rendois le même devoir à la Reine sa mère, devoit être
“ sitôt après le sujet d'un discours semblable, et ma
“ triste voix étoit réservée à ce déplorable Ministère !
“ O Vanité ! O Néant ! O mortels ignorans de leurs
“ Destinées ! ”

Dans la même Oraison Funèbre.

“ Notre chair change bientôt de nature ; notre
“ corps prend un autre nom, même celui de cadavre,
“ comme dit Tertulien, parcequ'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas
“ long-tems ; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus
“ de nom dans aucune langue, tant il est vrai que tout
“ meurt avec lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes ! ”

M. Fléchier.

“ On éloigne les derniers Sacremens comme si c’é-
 “ toient des Myſtères de mauvais augure ; on rejette
 “ les vœux et les prières que l’Eglise a inſtitués pour
 “ les Mourans, comme ſi c’étoient des vœux meur-
 “ triers et des prières homicides. La Croix de Jeſus-
 “ Chriſt qui doit être un ſujet de confiance, devient à
 “ ces eſprits lâches un objet de terreur ; et pour toute
 “ diſpoſition à la mort, ils n’ont que l’appréhenſion
 “ ou la peine de mourir. Quels funeſtes égards !
 “ Quels ménagemens criminels n’a-t-on pas pour eux !
 “ Bien loin de leur faire voir leur perte infaillible, à
 “ peine les avertit-on de leur danger ; et lors même
 “ qu’ils ſont mourans, on n’oſe preſque leur dire
 “ qu’ils ſont mortels. Cruelle pitié qui les perd de
 “ peur de les effrayer ! Crainte funeſte qui les rend
 “ inſenſibles à leur ſalut !”

Zaïre, à l’aſpect du vieux Luſignan qui revoit la
 lumière après vingt ans de captivité, ſe trouble, s’at-
 tendrit, verſe des pleurs dont elle ignore la cauſe, et
 s’écrie :

Mes larmes, malgré moi, me déroberont ſa vue ;
 Ainſi que ce Vieillard j’ai langui dans les fers.
 Qui ne fait compâtiſſer aux maux qu’on a ſoufferts ?

Deux

Dans le Poëme de la Henriade, Chant. 7.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'Etendard de la France apparut dans les airs ;
Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
De l'Aigle des Germains brisoit la tête altière.
O mon père ! quel est ce spectacle nouveau ?
Tout change, dit Louis *, et tout a son tombeau.
Adorons du Très-Haut la sagesse cachée.
Du puissant Charles-Quint la race est retranchée :
L'Espagne à nos genoux vient demander des Rois ;
C'est un de nos neveux qui leur donne des loix.
Qui, du sein de Paris Madrid reçoit un Maître ;
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
O Rois, nés de mon sang ! ô Philippe ! ô mes fils !
France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis !
Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux Politiques,
Allumer les flambeaux des discordes publiques ?

Madrigal de Mademoiselle Desboulleires.

Dans ces lieux, rêvons à loisir ;
Rien n'y peut troubler le plaisir
De penser au Berger que j'aime.
Hélas ! Que ce Berger charmant
Ne pense-t-il à moi de même ?
Qu'il y penseroit tendrement !

* Saint Louis.

Extrait

Extrait d'une Ioylle de Madame Desboulbères.

Lieux toujours opposés au bonheur de ma vie,
 C'est ici qu'à l'Amour je me vis asservie !
 Ici, j'ai vu l'ingrat qui me tient sous ses lois ;
 Ici, j'ai soupiré pour la première fois :
 Mais, tandis, que pour lui je craignois mes foiblesses,
 Il appelloit son Chien ; l'accabloit de caresses :
 Du désordre où j'étois, loin de se prévaloir,
 Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir :
 Il loua mes Moutons, mon habit, ma houlette ;
 Il m'offrit de chanter un air sur sa musette ;
 Il voulut m'enseigner quelle herbe, ya paissant,
 Pour reprendre sa force, un troupeau languissant ;
 Ce que fait le Soleil des vapeurs qu'il attire.
 N'avoit-il rien, hélas ! de plus doux à me dire ?

DE LA GRADATION.

La Gradation est une figure par laquelle l'Orateur s'élève comme par degrés de pensées en pensées qui vont toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'il soit parvenu au degré d'élévation où il veut parvenir.

Flecbier, Oraison Funèbre de Turenne.

" Seigneur, qui éclairez les plus sombres replis de
 " nos consciences, et qui voyez dans nos plus secrettes
 " intentions ce qui n'est pas encore comme ce qui est,
 " recevez

“ recevez dans le sein de votre gloire, cette âme, qui
“ bientôt n'eût été occupée que des pensées de votre
“ Eternité : recevez ces desirs que vous lui aviez vous-
“ même inspirés. Le temps lui a manqué, et non pas
“ le courage de les accomplir. Si vous demandez des
“ œuvres avec ces desirs, voilà des charités qu'il a
“ faites ou destinées pour le soulagement et le salut de
“ ses frères ; voilà des âmes égarées qu'il a ramenées à
“ vous par ses assistances, par ses conseils, par son ex-
“ emple ; voilà ce sang de votre peuple qu'il a tant de
“ fois épargné, voilà ce sang qu'il a si généreusement
“ répandu pour vous ; et pour dire encor plus, voilà
“ le sang que Jésus-Christ a versé pour lui.”

*Dans l'Oraison Funèbre du Maréchal de Noailles, par le
Père de la Rue.*

“ Tout le Vivarois étoit en alarmes. Le Duc des-
“ cendant le Rhône, apprit que les Séditieux, au mé-
“ pris de l'amnistie qu'ils venoient de recevoir de la
“ clémence du Roi, avoient tiré sur ses troupes. Il
“ aborde, et sans différer, marchant aux rebelles, il
“ essuie leur feu, les charge, les met en fuite, et les
“ force enfin dans les Villes et dans les Bourgs qui
“ leur servoient de retraite.”

Phèdre mourante s'exprime ainsi devant Thésée.

J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes :

Déjà

Déjà jusqu'à mon cœur le poison parvenu,
 Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu :
 Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage,
 Et le Ciel et l'Époux que ma présence outrage ;
 Et la mort à mes yeux déroband sa clarté,
 Rend au jour qu'ils fouilloient toute sa pureté.

*Dans la Tragédie de la Mort de Pompée, Cornélie parle
 ainsi à César.*

César, car le destin que dans tes fers je brave,
 M'a fait ta prisonnière, et non pas ton esclave ;
 Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur,
 Jusqu'à te rendre hommage et te nommer Seigneur ;
 De quelques rudes traits qu'il m'ose avoir frappée,
 Veuve de jeune Crasse et veuve de Pompée,
 Fille de Scipion, et, pour dire encor plus,
 Romaine ; mon courage est encor au-dessus.

Aristie à Pompée.

Mon feu qui n'est éteint que parcequ'il doit l'être,
 Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaitre ;
 Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant,
 Trébuche, perd sa force et meurt en vous parlant.

Dom Diègue au Cid son fils.

Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi ;
 Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
 Accablé des malheurs où le destin me range,
 Je vais les déplorer. Va, cours, vole et nous venge.

Il y a une gradation bien sensible dans les mouvemens de rage qui saisissent le cœur d'Atrée, lorsque ce barbare reconnoit son frère.

Quel son de voix a frappé mon oreille !
 Quel transport dans mon cœur tout-à-coup se réveille !
 D'où naissent à la fois des troubles si puissans ?
 Quelle soudaine horreur s'empare de mes sens !
 Toi qui poursuis le crime avec un soin extrême,
 Ciel ! rends vrais mes soupçons, et que ce soit lui-même.
 Je ne m'y trompe point, j'ai reconnu sa voix ;
 Voilà ses traits encore. Ah ! c'est lui que je vois.
 Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine ;
 Je le reconnoitrois seulement à ma haine.
 Il fait, pour se cacher, des efforts superflus :
 C'est Thyeste lui-même, et je n'en doute plus.

Pyrrhus parlant à sa femme.

Sa misère l'aigrit ; et toujours plus farouche,
 Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche :
 Vainement à son fils j'assurois mon secours :
 C'est Hector, disoit-elle, en l'embrassant toujours ;
 Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace ;
 C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse !

Le second Chant du Lutrin finit par une très jolie gradation qui forme un tableau parfait.

la Mollesse opprimée

Dans sa bouche, à ces mots, sent sa langue glacée ;
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Souponne, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

La Gradation se fait aussi en descendant ; comme dans ces vers d'Oreste à Hermione.

Vous voulez qu'un Roi meure ; et pour son châtiment,
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.

DE L'IMPRECATION.

Le nom de cette figure a quelque chose d'odieux. Il y en a peu cependant d'aussi belles et d'aussi vives ; elle consiste à maudire son adversaire, à faire des vœux contre lui, à lui souhaiter tout le mal possible. Il n'est pas difficile de comprendre que de tels mouvemens doivent être exprimés avec vivacité, avec feu, avec noblesse. Rien n'est plus aisé que de se mettre en colère ; mais il n'appartient qu'au véritable Orateur de savoir s'y mettre à propos et avec éloquence. C'est ainsi que le Roi Prophète s'emporte contre les pécheurs et les impies qui le persécutoient.

“ Que

“ Que leur table soit devant eux comme un filet,
 “ et que ce qui devoit leur donner la paix, devienne
 “ un piège où ils soyent pris.

“ Que leurs yeux soyent tellement obscurcis qu'ils
 “ ne voyent point ; faites que leurs reins soyent tou-
 “ jours courbés et vacillans.

“ Répandez sur eux votre colère, et que la fureur
 “ de votre indignation les faisisse.

“ Que leur demeure soit déserte, et que personne
 “ n'habite plus dans leurs tentes.

“ Laissez-les amasser iniquité sur iniquité, et qu'ils
 “ n'entrent point dans votre justice.

“ Qu'ils soyent effacés du livre des vivans, et que
 “ leurs noms ne soyent point écrits avec ceux des
 “ Justes.”

Calypso, à l'exemple de Didon dans Virgile, vomit
 de violentes imprécations contre Télémaque.

“ Je conjure les Puissances célestes de me venger.
 “ Puisses-tu, au milieu des Mers, suspendu aux pointes
 “ d'un rocher, et frappé de la foudre, invoquer en
 “ vain Calypso que ton supplice comblera de joie.”

Philoctète dans Télémaque.

“ O Ulysse, auteur de mes maux, que les Dieux
 “ puissent te.....Mais les Dieux ne m'écoutent point ;
 “ au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de
 “ ma patrie que je ne reverrai jamais ! O Dieux ! s'il
 “ en

“ en reste encor quelqu'un d'assez juste pour avoir
 “ pitié de moi ; punissez, punissez Ulysse, alors je me
 “ croirai guéri.”

Antiaras, dans la Tragédie d'Albaine.

Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
 Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse ;
 Qu'avec lui ses enfans, de ton partage exclus,
 Soyent au rang de ces morts que tu ne connois plus.

Voici un morceau admirable tiré de la Tragédie
 d'Horace. Camille, sœur du vainqueur des Albains,
 désespérée de la perte de Curiace son Amant qui vient
 d'être immolé par la main d'Horace, exhale un torrent
 d'imprécations contre son frère et contre Rome.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
 Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon Amant !
 Rome, qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
 Rome enfin, que je hais parcequ'elle t'honore !
 Puissent tous ses voisins ensemble conjurés,
 Sapper ses fondemens encor mal assurés ;
 Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
 Que l'Orient contr' elle à l'Occident s'allie :
 Que cent peuples unis des bouts de l'Univers,
 Passent pour la détruire, et les monts, et les mers :
 Qu'elle même sur soi renverse ses murailles,
 Et de ses propres mains déchire ses entrailles :
 Que le courroux du Ciel allumé par mes vœux,

Falle

Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux :
Puisse-je de mes yeux y voir tomber la foudre !
Voir ses maisons en cendres et tes lauriers en poudre !
Voir le dernier Romain à son dernier soupir ;
Moi seule en être cause & mourir de plaisir !

Les imprecations que fait Hérode contre Jérusalem, contre toute la Judée, contre lui-même, expriment bien l'état violent où la mort de Mariamne avoit plongé son âme.

HERODE.

Quoi ! Mariamne est morte !

Infidèles Hébreux, vous ne la vengez pas ?
Cieux qui la possédez, tonnez sur ces ingrats !
Lieux teints de ce beau sang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, Palais tombés en cendre ;
Cachez sous les débris de vos superbes tours,
La place où Mariamne a vu trancher ses jours !
Temple, que pour jamais tes voûtes se renversent :
Que d'Israël détruit les enfans se dispersent ;
Que sans Temple et sans Rois, errans, persécutés,
Fugitifs en tous lieux, et par tout détestés,
Sur leur front égaré portant dans leur misère
Des vengeances de Dieu l'effrayant caractère,
Ce Peuple aux Nations transmette avec terreur,
Et l'horreur de mon nom, et la honte du leur.

DE L'INTERROGATION.

L'Interrogation est une figure par laquelle nous faisons diverses questions à notre adversaire, ou à celui que nous voulons persuader, moins pour nous informer de ce qui fait l'objet de ces questions, que pour le presser, le convaincre, le réduire et le confondre.

EXEMPLES.

Dans le Prophète Michée, chap. 6. C'est le Seigneur lui-même qui parle ainsi à son peuple par la bouche de ce Prophète.

“ Mon Peuple, que vous ai-je fait ? En quoi vous
 “ ai-je donné sujet de vous plaindre ? Répondez-moi.
 “ Est-ce à cause que je vous ai tiré de l'Égypte, que
 “ j'ai envoyé pour vous conduire Moïse, Aaron et
 “ Marie ? &c.”

Philoctète à Télémaque.

“ Alors je dis à votre père tout ce que la fureur
 “ pouvoit m'inspirer : puisque tu m'as abandonné sur
 “ ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu vivre
 “ en paix ? Va chercher la gloire des combats et tous
 “ les plaisirs : jouis de ton bonheur avec les Atrides,
 “ laisse-moi ma douleur et ma misère. Pourquoi
 “ m'enlever ? Je ne suis plus rien, je suis déjà mort.
 “ Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui comme
 tu

“ tu crois autrefois, que je ne saurois partir, que mes
“ cris et l’infection de ma plaie troubleroient les sa-
“ crifices ? ”

Chryseïde à Agamemnon.

Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparoient avec tant d'artifice ?
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main ?
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
Pensez-vous, par des pleurs, prouver votre tendresse ?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
Quel débris parle ici de votre résistance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel ! que votre amour a voulu la sauver.
Un Oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un Oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le Ciel, le juste Ciel par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on poursuit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille ;
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix,
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc
Payer sa folle ardeur du plus pur de mon sang ?

M

Achille

*Achille à Agamemnon, toujours pour les mêmes intérêts
d'Iphigénie.*

Juste Ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage?
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours?
Et que m'a fait à moi, cette Troie où je cours?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaillants partis des rives du Scamandre
Aux champs Thessaliens ontrent-ils descendre,
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur?
Qu'ai-je à me plaindre? Où sont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien,
Vous que j'ai fait nommer leur Chef et le mien,
Vous que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous rassembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même
Je me laisse ravir une épouse que j'aime?
Seul, d'un honteux affront votre frère blesné
A-t-il droit de venger son amour offensé?

Cassius à Brutus.

Un seul mot de César a-t-il éteint en toi
L'amour de ton Pays, ton devoir et ta foi ?
En disant ce secret ou faux ou véritable
En t'avouant pour fils, en est-il moins coupable ?
En es-tu moins Brutus ? En es-tu moins Romain ?
Nous dois-tu moins ta vie, et ton cœur et ta main ?
Toi, son fils ! Rome enfin n'est-elle plus ta mère ?
Chacun des Conjurés n'est-il donc plus ton frère ?
Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
Elève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Cassius, que veux-tu davantage ?
Ces titres sont sacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un Tyran, vil esclave d'amour,
Ait séduit Servilie, et t'ait donné le jour ?
Laisse-là les erreurs et l'Hymen de ta mère,
Caton forma tes mœurs, Caton seul est ton père ;
Tu lui dois ta vertu, ton âme est toute à lui :
Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui,
Qu'à nos sermens communs ta fermeté réponde,
As-tu d'autres parens que les vengeurs du monde ?

DE L'INTERRUPTION.

L'Interruption est une figure par laquelle l'Orateur entre coupe son discours de soupirs et de sanglots, preuves éclatantes d'une vive douleur, ou de transports et d'exclamations mille fois interrompues et mille fois recommencées ; ce qui convient assez bien

à l'étonnement et à la surprise, soit qu'elle soit fâcheuse ou agréable.

EXEMPLES.

Nérestan à Châtillon.

Dieu s'est servi de moi, Seigneur, sa Providence
De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triste mélange altère ce bonheur !
Que de ce fier Soudan la clémence odieuse.
Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse !
Dieu me voit et m'entend, il fait si dans mon cœur
J'avois d'autres projets que ceux de sa grandeur :
Je fesois tout pour lui ; j'espérois de lui rendre
Une jeune beauté qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit esclave avec moi,
Lorsque les ennemis de notre auguste foi
Baignant de notre sang la Syrie enivrée
Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée ;
Du Serrail des Sultans sauvé par des Chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris sur ma seule parole ;
Seigneur, je me flattois....espérance frivole !
De ramener Zaïre à cette heureuse Cour,
Où Louis des vertus a fixé le séjour :
Déjà même la Reine à mon zèle propice
Lui tendoit de son Trône une main protectrice ;
Enfin lorsqu'elle touche au moment souhaité
Qui la tiroit du sein de sa captivité,

On

On la retient :....que dis-je ?....Ah ! Zaïre elle-même
Oubliant les Chrétiens pour ce Soudan qui l'aime....
N'y pensons plus....Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel ;
Des Chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

Et plus bas :

Noradin m'éleva près de cette Zaïre,
Qui depuis....pardonnez si mon cœur en soupire ;
Qui depuis égarée en ce funeste lieu
Pour un Maître barbare abandonna son Dieu.

L'Auteur de la tendre Zaïre s'est servi, avec beaucoup de succès, de cette figure pour exprimer la triste perplexité et le cruel embarras où se trouvoit cette Captive infortunée, lorsqu'après qu'elle eût été reconnue pour fille de Lusignan, Orosmane son Maître, son Amant, et presque son Epoux, vint la presser de se rendre à la Mosquée, où tout est préparé pour la cérémonie de leur Hymen.

ZAIRE.

Seigneur, si vous m'aimiez, si je vous étois chère.

OROSMANE.

Si vous l'êtes ? Ah, Dieu !

ZAIRE.

Souffrez que l'on diffère....

Permettez que ces nœuds par vos mains assemblés....

M 3

OROSMANE.

OROSMANE.

Que dites-vous, O Ciel ! Est-ce vous qui parlez,
Zaire ?

ZAIRE.

Je ne puis soutenir sa colère.

OROSMANE.

Zaire ?

ZAIRE.

H m'est affreux, Seigneur, de vous déplaire,
Excusez ma douleur....non, j'oublie à la fois
Et tout ce que je suis et tout ce que je dois,
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue....
Je ne puis....Ah ! souffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aie caché mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon désespoir, et l'horreur où je suis.

Mérope interrogeant un jeune homme qui est son propre fils, sans qu'elle en sache rien, s'attendrit au récit de ses aventures, et laisse même échapper quelques pleurs. Euriclès lui dit :

Eh ! Madame, d'où vient que vous versez des larmes ?

MÉROPE.

Te le dirai-je ? hélas ! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissait, tout mon cœur s'est troublé.
Cresfonte....ô Ciel !....j'ai cru....que j'en rougis de honte !
Oui j'ai cru démêler quelques traits de Cresfonte.

Jeux

Jeux cruels du hazard, en qui me montrez-vous
Une si fautive image, et des rapports si doux ?
Affreux ressouvenir ! quel vain songe m'abuse ?

Mérops lui demande en suite :

En quel lieu le Ciel vous fit-il naître ?

BOYETHE.

En Elide.

MÉROPE.

Qu'entends-je ! en Elide ! ah ! peut-être...
L'Elide....répondez....Narbas vous est connu ;
Le nom d'Egyshe au moins, jusqu'a vous est venu.
Quel étoit votre état, votre rang, votre père ?

DE L'OBSCURATION.

L'Obscurité est une figure par laquelle on demande une grace avec un empressement plein d'ardeur.

L'art consiste à présenter à ceux qu'on veut séduire, tous les objets les plus capables de les émouvoir et de les attendrir.

EXEMPLES.

Prière de Philéas à Napoléon.

“ O mon fils ! je te conjure par les Mânes de ton
“ père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher
“ sur la terre, de ne me pas laisser seul dans les maux

" que tu vois. Je n'ignore pas combien je te ferai à
 " charge ; mais il y auroit de la honte à m'abandon-
 " ner : jette-moi à la proue, à la poupe, dans la fen-
 " tine même, partout où je t'incommoderai le moins.
 " Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il
 " y a de gloire à être bon : ne me laisse point en un
 " désert où il n'y a aucun vestige d'hommes : mène-
 " moi dans ta patrie ou dans l'Eubée qui n'est pas loin
 " du Mont Æta, de Trachine, & des bords agréables
 " du Fleuve Sperchius : renvoie-moi à mon père.
 " Hélas ! que je crains qu'il ne soit mort ? Je lui avois
 " mandé de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort, ou
 " ceux qui m'avoient promis de lui dire ma misère ne
 " l'ont point fait. J'ai recours à toi, à mon fils !
 " Souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Ce-
 " lui qui est dans la prospérité doit craindre d'en abu-
 " ser, et secourir les malheureux."

Dans la Tragédie de Voltaire, intitulée : *Le Mort
 de César* ; ce Héros et Brutus son fils se font mutuelle-
 de très vives instances.

CESAR.

Caton t'a trop séduit, mon cher fils, je prévois
 Que ta triste vertu perdra l'Etat et toi.
 Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée,
 Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
 A ton père qui t'aime et qui plaint ton erreur.
 Sois mon fils en effet, Brutus, rends-moi ton cœur ;

Prends

Prends d'autres sentimens, ma bonté t'en conjure,
Ne force point ton âme à vaincre la nature.
Tu ne réponds rien ? Tu détournes les yeux ?

BRUTUS.

Je ne me connois plus. Tonnez sur moi, Grands Dieux !
César....

CÉSAR.

Quoi ! tu t'émeus ? Ton âme est amollie ?
Ah, mon fils !

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie ?
Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain
Qui n'aspire en secret à te percer le sein ?
(il se jette à ses genoux.)

Que le salut de Rome, et que le tien te touche,
Ton Génie allarmé te parle par ma bouche ;
me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds ;
César, au nom des Dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome et de toi-même ;
Dirai-je au nom d'un fils qui frémit et qui t'aime,
Qui te préfère au Monde et Rome seule à toi,
Ne me rebute pas.

Les instances que fait Electre à Oreste son frère déguisé sous le nom de Tildée sont extrêmement touchantes. Le faux Tildée lui dit :

Vous le savez, Oreste a vu les sombres bords,
Et l'on ne revient point de l'Empire des morts

MI 5

Electre.

Electre.

Et n'avez-vous pas cru, Seigneur, qu'avec Oreste
Palamède avoit vu cet Empire funeste ?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit :
Mon frère est-il le seul que le destin poursuit ?
Vous-même sans espoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage ?
Oreste, comme vous, peut en être échappé.
Il n'est point mort, Seigneur, vous vous êtes trompé.
J'ai vu dans ce Palais une marque assurée
Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée,
Le tombeau de mon père encor mouillé de pleurs.
Qui les auroit versés ? qui l'eut couvert de fleurs ?
Qui l'eut orné d'un fer ? Quel autre que mon frère
L'eut osé consacrer aux Mânes de mon père ?
Mais quoi ! vous vous troublez ; ah ! mon frère est ici.
Hélas ! qui mieux que vous en doit être éclairci ?
Ne me le cachez point ; Oreste vit encore,
Pourquoi me fuir ? Pourquoi vouloir que je l'ignore ?
J'aime Oreste, Seigneur, un malheureux amour
N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour.
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse :
Si vous saviez pour lui jusqu'où va ma tendresse,
Votre cœur frémiroit de l'état où je suis,
Et vous termineriez mon trouble et mes ennuis.
Hélas depuis vingt ans que j'ai perdu mon père,
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misère ?
Esclave dans les lieux d'où le plus grand des Rois
A l'Univers entier sembloit donner des loix,

Qu'a

Qu'à fait aux Dieux cruch sa malheureuse fille ?
Quel crime contre Elestre a me en fin sa famille ?
Une mère en fureur la hait et la poursuit,
Ou son frère n'est plus, ou le cruel la suit :
Ah ! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreste,
Rendez moi par pitié le seul bien qui me reste.

ORESTE.

Eh bien ! il vit encore, il est même en ces lieux.
Gardez-vous cependant....

ELECTRE.

Qu'il paroisse à mes yeux.
Oreste, se peut-il qu' Elestre te revoye ?
Montrez-le moi, dussai-je en expirer de joie ?

Tout-à coup elle ouvre les yeux : sa vive amitié lui apprend que le témoin de sa tendresse en est aussi l'objet, et que Tidée est Oreste lui-même. Quel sujet d'allégresse !

Mais, hélas ! n'est-ce point lui-même que je vois ?
C'est Oreste, c'est lui, c'est mon frère et mon Roi.
Au transport qu'en mon cœur sa présence a fait naître,
Eh ! comment si long-temps l'ai-je pu méconnoître ?
Je te revois enfin, cher objet de mes vœux !
Momens tant souhaités ! 4 jour trois fois heureux !
Vous vous attendrissez, je vois couler vos larmes ;
Ah ! Seigneur, que ces pleurs pour Elestre ont de charmes !

Que ces traits, ces regards pour elle ont de douceur !
C'est donc vous que j'embrasse, ô mon frère !

Quel affaut pour un frère si sensible ! Quel cœur de
rocher pourroit résister à des transports si doux et si
pressans ? Aussi Oreste laisse-t-il échapper son secret.

(Il s'écrie :)

..... Ah ! ma Sœur !

Mon amitié trahit un important mystère :
Mais, hélas ! que ne peut Electre sur son frère !

Quelle vivacité de sentimens dans ces instances de
Rhadamiste à Zénobie !

Quoi ! loin de m'accabler, Grands Dieux c'est Zénobie
Qui craint de me hair et qui s'en justifie !
Ah ! punis-moi plutôt : ta funeste bonté
Même en me pardonnant tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore !
Prive-moi du bonheur de te revoir encore.

(Il se jette à ses genoux.)

Faut-il pour t'en presser, embrasser tes genoux ?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux.
Jusques à mon amour tout veut que je périsse ;
Laisser le crime en paix c'est s'en rendre complice.
Frappe, mais souviens-toi que malgré ma fureur,
Tu ne forais jamais un moment de mon cœur,

Que

Que si le repentir tenoit lieu d'innocence,
Je n'exciterois plus ni haine, ni vengeance;
Que malgré le courroux qui te doit aimer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

DE L'OPTATION.

L'Optation est une figure qui exprime l'empressement & l'ardeur des desirs violens.

EXEMPLES.

Fléclier, Oraison de Funèbre de M. de Lamignon.

“ Que ne puis-je vous le représenter tel qu'il étoit,
“ lorsqu'après un long et pénible travail, loin du bruit
“ de la ville et du tumulte des affaires, il alloit se dé-
“ charger du poids de sa dignité, et jouir d'un noble
“ repos dans sa retraite de Bâville !”

Atalide parlant de Bajazet & de Roxane.

Qu'il l'appaise. Ces mots ne me fussent pas :
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime ;
Qu'elle le croye enfin. Que ne puis-je moi-même,
Echauffant par mes pleurs ses soins trop languissans,
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens !

ADNER.

Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant
 Qu' Athalie oubliât un enfant innocent,
 Et que du sang d' Abner sa cruauté contente,
 Crût calmer par ma mort le Ciel qui la tourmente !

Monime s'entretenant avec sa Confidente de la crainte qu'elle a d'avoir exposé Xipharès à la fureur de Mithridate, en déclarant à ce Roi jaloux ses sentimens pour ce jeune Prince, témoigne par ce transport l'excès de sa tendresse.

Ma Phœdime, et qui peut concevoir ce miracle ?
 Après deux ans d'ennuis dont tu fais tout le poids,
 Quoi ! je puis respirer pour la première fois !
 Quoi, cher Prince, avec toi je me verrois unie,
 Et loin que ma tendresse eût exposé ta vie,
 Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu
 Approuver un amour si long-tems combattu ?
 Je pourrois tous les jours t'assurer que je t'aime ?
 Que ne viens-tu ?

DE LA FIGURE APPELÉE PARALLÈLE.

Cette figure a quelque rapport avec la Similitude dont il a été parlé auparavant. Elle en diffère en ce que dans les Parallèles la Comparaison régit bien plus long-tems que dans la Similitude, et se soutient sur beaucoup plus de membres. Ce sont deux objets que l'on pèse exactement dans une juste balance, dont on apprécie

précie la valeur et la qualité relative, et dont on examine avec soin tous les rapports de ressemblance et de disconvenance.

EXEMPLES.

Filchier, Oraison Funèbre de Turenne.

“ Quelle étoit sa joie, lorsqu'après avoir forcé des
 “ Villes, il voyoit son illustre Neveu, plus échant par
 “ ses vertus que par sa pourpre, ouvrir et réconcilier
 “ des Eglises sous les ordres d'un Roi aussi pieux que
 “ puissant. L'un sefoit prospérer les armes, l'autre
 “ étendoit la Religion ; l'un abattoit des remparts,
 “ l'autre redressoit des autels : l'un ravageoit les terres
 “ des Philistins, l'autre portoit l'Arche autour des Pa-
 “ villons d'Israel ; puis unissant ensemble leurs vœux
 “ comme leurs cœurs étoient unis, le Neveu avoit
 “ part aux services que l'Oncle rendoit à l'État, et
 “ l'Oncle avoit part à ceux que le Neveu rendoit à
 “ l'Eglise.”

*Parallèle de Charles XII. Roi de Suède et du Czar Pierre
 Alexiowitz.*

“ Ce fut le 8 juillet de l'année 1709, que se donna
 “ cette bataille décisive de Poltava entre les deux plus
 “ célèbres Monarques qui fussent alors dans le monde.
 “ Charles XII. illustre par neuf années de victoires,
 “ Pierre Alexiowitz par neuf années de peines prises
 “ pour

“ pour former des troupes égales aux troupes Suédoi-
 “ ses ; l'un glorieux d'avoir donné des États, l'autre
 “ d'avoir civilisé les siens ; Charles aimant les dan-
 “ gers & ne combattant que pour la gloire ; Alexio-
 “ witz ne fuyant point les périls, et ne faisant la guerre
 “ que pour ses intérêts ; le Monarque Suédois libéral
 “ par grandeur d'âme, le Moscovite ne donnant ja-
 “ mais que par quelque vue. Celui-là d'une sobriété
 “ et d'une continence sans exemple, d'un naturel
 “ magnanime, et qui n'avoit été barbare qu'une fois,
 “ celui-là n'ayant pas dépouillé la rudesse de son édu-
 “ cation et de son Pays, aussi terrible à ses sujets
 “ qu'admirable aux Etrangers, et trop abandonné à
 “ des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles
 “ avoit le titre d'INVINCIBLE qu'un moment pouvoit
 “ lui ôter ; les Nations avoient déjà donné à Alexio-
 “ witz le nom de GRAND, qu'une défaite ne pouvoit
 “ lui faire perdre, parcequ'il ne le devoit pas à des
 “ victoires.”

*Comparaison du Vicomte de Turenne avec le Chevalier d'Au-
 male.*

D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux ;
 Turenne est plus adroit et moins impétueux ;
 Maître de tous ses sens, animé sans colère,
 Il songe à fatiguer son terrible adversaire.
 D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur ;
 Bientôt son bras lasé ne sert plus sa valeur :

Turenne

Turenne qui l'observe apperçoit sa foiblesse ;
 Il se ranime alors, il le pousse, il le presse,
 Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
 D'Annale est renversé dans les flots de son sang ;
 Il tombe, et de l'Enfer tous les monstres frémissent.
 Ces funèbres accens dans les airs s'entendirent :
 " De la ligue à jamais le Trône est renversé ;
 " Tu l'emportes, Bourbon, notre règne est passé."

*Comparaison du Cardinal de Richelieu avec le Cardinal
 Mazarin.*

Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
 Jusqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels,
 Enfants de la Fortune et de la Politique,
 Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
 Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi ;
 Mazarin, souple, adroit, et dangereux ami ;
 L'un fuyant avec art, et cédant à l'orage ;
 L'autre aux flots irrités opposant son courage ;
 Des Princes de mon sang ennemis déclarés ;
 Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés ;
 Enfin par leurs efforts ou par leur industrie,
 Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.

Comparaison d'un Chien avec l'Amour.

Savez-vous avec qui, Philis, ce petit Chien
 Peut avoir de la ressemblance ?
 La chose est assez d'importance.

Pour

Pour percer le mystère, et vous y faire jour,
Examinez Marquis, son humeur, sa figure :
Mais enfin cette énigme est-elle trop obscure ?
Vous rendez-vous ? Il ressemble à l'Amour.

A l'Amour, direz-vous ? la comparaison cloche,
Si jamais on a vu comparaison clocher.
Un Chien avec l'Amour ? Eh bien, il faut tâcher
D'en faire un parallèle exact et sans reproches.

Marquis sur vos genoux a mille privautés ;
Entre vos bras il se loge à toute heure :
Et c'est-là que l'Amour établit sa demeure,
Lorsqu'il est bien reçu par vous autres Beautés.

On voit Marquis se mettre aisément en colère,
Et s'apaiser fort aisément.
Connoissez-vous l'Amour ? Voilà son caractère :
Il se fâche, il s'apaise en un moment.

Afin que votre Chien ait la taille mieux faite,
Vous le traitez assez frugalement ;
Et le pauvre Marquis qui fait toujours diète,
Subsiste je ne fais comment.

L'Amour ne peut chez vous trouver de subsistance
Vous ne lui servez pas un seul mets nourrissant ;
Et, s'il ne vivoit d'espérance,
Je crois qu'il mourroit en naissant.

Avec

Avec ce petit Chien vous folâtrez sans cesse ;
En folâtrant, ce petit Chien vous mord :
On joue avec l'Amour ; il badine d'abord,
Mais en badinant il vous blesse.

Loin de punir ce petit animal
Nerit-on pas de ses morsures ?
Encor que de l'Amour on sente les blessures,
A l'Amour qui les fait on n'en veut point de mal.

On veut qu'un Chien soit tel que quand il vient de
naître ;
Et de peur qu'il ne croisse, on y prend mille soins :
Il ne faut pas en prendre moins
Pour empêcher l'Amour de croître.

Vous caressez Marquis parcequ'il est petit ;
S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aimable ;
Un petit Amour divertit ;
S'il devient trop grand, il accable.

DE LA PRÉTERMISSION.

La Prétermission est une figure par laquelle l'Orateur seint de passer sous silence, ou au moins de ne toucher que légèrement et en passant, des faits ou des circonstances sur lesquelles néanmoins il insiste très vivement ; et c'est en cela même que consiste tout l'art de cette figure dont voici des exemples.

Fléchet

Flécbier, Oraison Funèbre de Turenne.

“ N’attendez pas, Messieurs, que j’ouvre ici une
“ scène tragique, que je représente ce grand homme
“ étendu sur ses propres trophées, que je découvre ce
“ corps pâle et sanglant auprès duquel fume encore
“ la foudre qui l’a frappé, que je fasse crier son sang
“ comme celui d’Abel, et que j’expose à vos yeux les
“ tristes images de la Religion et de la Patrie éplorées.”

Oraison Funèbre de Madame d’Aguillon.

“ Je pourrois vous la représenter dans ces tristes
“ demeures où se retirent la misère et la pauvreté, où
“ se présentent tant d’images de morts et de maladies
“ différentes, recueillant les soupirs des uns, animant
“ les autres à la patience, laissant à tous des fruits
“ abondans de sa piété. Je pourrois la décrire ici dans
“ ces lieux sombres et retirés où la honte tient tant de
“ langueurs et de nécessités cachées, versant à propos
“ des bénédictions secrètes sur des familles désespérées
“ qu’une sainte curiosité lui feroit découvrir pour les
“ soulager ; je pourrois vous marquer ce zèle avec le-
“ quel elle animoit les âmes les plus tièdes à secourir
“ le prochain dans le tems des calamités publiques, et
“ rallumoit la charité en un siècle où elle est non
“ seulement refroidie, mais presque éteinte. Ce seroit-
“ là le sujet du Panégyrique d’un autre, c’est la moi-
“ dre partie du sien.”

Roxana

Roxane à Bajazet.

Je ne vous ferai point de reproches frivoles,
Les momens sont trop chers pour les perdre en paroles.
Mes soins vous sont connus ; en un mot, vous vivez,
Et je ne vous dirois que ce que vous savez.
Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire,
Je n'en murmure point ; quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour peut-être et ces mêmes bienfaits
Auroient du suppléer à mes foibles attraits.
Mais je m'étonne enfin, que pour reconnoissance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
Vous ayez si long-tems, par des détours si bas,
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

DE LA PROSOPOPEE.

La Prosopopée est une figure extrêmement noble, sublime, véhémence et hardie. C'est elle, qui par une vertu souveraine, donne une vie, une âme, des sentimens aux êtres insensibles ; c'est elle qui rappelle les morts de la nuit du tombeau, & qui les fait parler d'une manière toujours propre à toucher ou à instruire les vivans. Elle fait aussi parler Dieu même, les Anges et tous les esprits, tant célestes qu'inférieurs. Cette figure imprime dans l'âme je ne sais quelle terreur salutaire mêlée d'étonnement et de respect. En voici des exemples.

Fléchier

*Flichier, Oraïson Funèbre de Madame la Duchesse de
Montausier.*

“ Plût à Dieu que cette illustre morte pût encore
 “ vous exhorter elle-même ! Elle vous diroit : Ne
 “ pleurez pas sur moi. Dieu m’a retirée, par sa grace,
 “ des misères d’une vie mortelle. Pleurez sur vous
 “ qui vivez encore dans un siècle où l’on souffre, et
 “ où l’on fait tous les jours beaucoup de mal. Ap-
 “ prenez en moi la fragilité des grandeurs humaines.
 “ Qu’on vous couronne de fleurs, qu’on vous com-
 “ pose des guirlandes, ces fleurs ne seront bonnes
 “ qu’à sécher sur votre tombeau. Que votre nom soit
 “ écrit dans tous les ouvrages que la vanité de l’esprit
 “ veut rendre immortels : que je vous plains, s’il n’est
 “ pas écrit dans le livre de vie ! Que les Rois de la
 “ Terre vous honorent ; il vous importe seulement
 “ que Dieu vous reçoive dans ses Tabernacles éter-
 “ nels : que toutes les langues des hommes vous louent ;
 “ malheur à vous, si vous ne louez Dieu dans le Ciel
 “ avec ses Anges ! Ne perdez pas ces momens de vie
 “ qui peuvent vous valoir une éternité bien heureuse. ”

St. Cyprien, dans son sermon sur l’Aumône, fait parler le Démon à Dieu d’une manière bien capable de confondre les mauvais Chrétiens.

“ Représentez-vous le Démon au milieu de tous ses
 “ Sectateurs, qui a l’audace de dire à Jésus-Christ
 “ d’un

“ d'un air triomphant ; je n'ai rien souffert pour
“ ceux qui se sont donnés à moi ; je n'ai point été
“ couronné d'épines, je n'ai point été crucifié, je n'ai
“ point versé mon sang pour eux, je ne leur ai point
“ promis de récompense éternelle ; et cependant ils
“ m'ont suivi, ils m'ont adoré. Vous êtes mort pour
“ eux, Seigneur ; et qu'ont-ils fait pour vous ? Vous
“ ont-ils revêtu et nourri quand vous avez été nu, et
“ que vous avez eu faim dans la personne de vos
“ pauvres ? Le nombre de ceux qui vous ont obéi, ap-
“ proche-t-il de celui de mes serviteurs, ou plutôt, de
“ mes esclaves volontaires ? Que répondrons-nous à
“ cela, mes chers frères ? ”

Famense Prosepe de M. Patris.

Je songeois cette nuit, que de mal confusé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé.
Moi qui ne pus souffrir ce fâcheux voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage ;
Retire-toi, Coquin, va pourrir loin d'ici ;
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin ! répondit-il d'une arrogance extrême ;
Va chercher tes Coquins ailleurs, Coquin toi-même ;
Ici tous sont égaux ; je ne te dois plus rien ;
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

DE LA RÉTICENCE.

La Réticence est une figure mystérieuse, qui par un silence affecté, en dit plus que les paroles les plus fortes et les plus énergiques. C'est ainsi qu'Aricie, par une réticence adroite, embarrasse extrêmement Thésée qui s'étoit laissé prévenir contre Hyppolite par les calomnies d'Enone.

Prenez garde, Seigneur. Vos invincibles mains
 Ont de monstres sans nombre affranchi les humains ;
 Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
 Un....votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre,
 Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
 Je l'affligerois trop si j'osois achever ;
 J'imite sa pudeur, et fuis votre présence
 Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

Arbalie à Joad.

Te voilà seducteur ;

De ligue, de complots pernicieux Auteur,
 Qui dans le trouble seul a mis tes espérances
 Éternel ennemi des suprêmes Puissances !
 En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé.
 De ton espoir frivole es-tu défabusé ?
 Il laisse en mon pouvoir et ton Temple et ta vie.
 Je devrois sur l'autel, où ta main sacrifie,
 Te....Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.

Agrippine

Agrippine à Néron.

J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
 Des Gouverneurs que Rome honoroit de sa voix ;
 Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée ;
 J'appellai de l'exil, je tirai de l'armée
 Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus
 Qui depuis....Rome alors effimoit les vertus.

Cette dernière formule de Réticence a été adoptée par Voltaire, et appliquée fort à propos au jeune Duc de Biron, dans le Poëme de la Henriade.

Biron, dont le nom seul répandoit les allarmes,
 Et son fils jeune encor, ardent, impétueux,
 Qui depuis....mais alors il étoit vertueux.

Dans le même Poëme, Henri III. expirant sous les coups du fanatique Clément, avertit par une réticence prophétique Henri IV. son successeur du malheur qui devoit lui arriver un jour.

Vous connoissez la Ligue, et vous voyez ses coups ;
 Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous.
 Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
 Juste Ciel ! épargnez un vertu si rare.

Dans le Panegyrique de St. Thomas de Canterbury.

“ Il n'en fallut pas davantage à des Courtisans
 “ lâches et mercénaires ; ils roulent dans leur esprit le
 N “ dessein

“ dessein de répandre le sang du juste, ils songent aux
 “ récompenses qu'ils espèrent, et non pas au crime
 “ qu'ils font. Thomas est l'Oint du Seigneur, mais
 “ il est l'ennemi du Prince; il est innocent, il est vrai,
 “ mais le Roi veut qu'il soit coupable; ils partent de
 “ la Cour, ils passent la Mer, ils arrivent, ils entrent
 “ dans l'Eglise où le Saint célébroit l'office, et s'avan-
 “ çant vers lui la fureur dans le cœur, le feu dans les
 “ yeux, le fer à la main, sans respect des Autels, ni
 “ du Sanctuaire de Jésus-Christ, ni de ses Ministres...
 “ Vous entendez presque le reste, Messieurs, et je
 “ voudrais pouvoir me dispenser de vous rapporter
 “ un si pitoyable spectacle.”

DE LA SUBJECTION.

La Subjection est une figure par laquelle l'Orateur
 s'interroge et répond lui-même à ses propres questions.
 Cette figure sert à prévenir les objections qui peuvent
 être proposées par un adversaire, à les réfuter, à les
 réduire en poudre, et à lui fermer la bouche par ce
 moyen.

EXEMPLES.

Dans l'Oraison Funèbre du Premier Président de Lamoignon.

“ Quelles pensez-vous que furent les voies qui con-
 “ duisirent cet illustre Magistrat à des fins si nobles ?
 “ La faveur ? Il n'avoit d'autre relation à la Cour que
 “ celle que lui donnoient ou ses affaires ou ses devoirs.”

Roussau,

Rassseau, Epigramme 27.

Est-on Héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux ? Tibère eut cet honneur.
Est-on Héros en signalant ses haïnes
Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.
Est-on Héros en régnaut par la peur ?
Séjan fit tout trembler jusqu'à son Maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre et réprimer les flots
De son orgueil : C'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même et voilà mon Héros.

Il y a une autre espèce de Subjection fort usitée dans les Dialogues, et fort familière, surtout au Grand Corneille. C'est lorsque les interlocuteurs s'attaquent, se défendent, se pressent avec la même vivacité, et n'emploient dans leurs attaques et dans leurs réparties qu'un nombre de paroles à peu près égal.

EXEMPLES.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire ?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au Ciel, je veux vous y conduire

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Célestes vérités !

PAULINE.

Etrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Eternelles clartés !

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline ?

POLYEUCTE.

Vous préférez la vie à la bonté divine !

PAULINE.

Va, cruel, va périr : tu me m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde et me laissez en paix.

Dans la Tragédie de Sertorius, Pompée qui avoit répudié Aristie qu'il adoroit pour épouser Emilie, fille de la femme de Sylla, qu'il n'aimoit point, -et dont il n'étoit point aimé, trouve, pendant une trêve dans le camp de Sertorius, Aristie sa première femme, qui s'étoit réfugiée auprès de ce Héros, résolue de l'épouser, si Pompée ne revenoit à elle sincèrement, et ne la reprenoit dès le jour même. Leur entrevue se passe toute entière en combats fort animés et fort intéressans.

POMPEE.

POMPEE.

Ah ! c'en est trop, Madame, et de nouveau je jure...

ARISTIE.

Seigneur, les vérités font-elles quelque injure ?

POMPEE.

Vous oubliez trop tôt que je suis votre époux.

ARISTIE.

Ah ! si ce nom vous plaît, je suis encore à vous.
Voilà ma main, Seigneur.

POMPEE.

Gardez-la moi, Madame.

ARISTIE.

Tandis que vous avez à Rome une autre femme ?
Que par un autre Hymen vous me déshonorez ?
Me punissent les Dieux que vous avez jurés,
Si passé ce moment et hors de votre vue
Je vous garde une foi que vous avez rompue.

POMPEE.

Qu'allez-vous faire ? Hélas !

ARISTIE.

Ce que vous m'enseignez.

POMPEE.

Eteindre un tel amour !

ARISTIE.

Vous-même vous l'éteignez.

POMPEE.

La victoire aura droit de le faire renaitre.

ARISTIE.

Si ma haine est trop foible, elle la fera croître.

POMPEE.

Pourrez vous me haïr ?

ARISTIE.

J'en fais tous mes souhaits.

POMPEE.

Adieu donc pour deux jours.

ARISTIE.

Adieu donc pour jamais.

DE LA SUSTENTATION.

La Sustentation est une figure par laquelle l'Orateur tient l'esprit de ses Auditeurs en suspens, et dans l'incertitude de ce qu'il va dire.

Cette

Cette figure est fort propre à réveiller et à soutenir l'attention. Il y en a deux sortes : l'une véritable et sincère dans ses paroles, tient toujours fidèlement sa promesse, et surpasse même souvent l'attente qu'elle a fait naître ; l'autre badine et folâtre se joue de l'attention de ses Auditeurs, et les paye d'un trait plaisant et burlesque, après leur avoir promis monts et merveilles.

PHÈDRE à ANONE.

Tu le veux. Lève-toi.

ANONE.

Parlez. Je vous écoute.

PHÈDRE.

Ciel ! que lui vais-je dire, et par où commencer ?

ANONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE.

O haine de Vénus ! ô fatale colère !

Dans quels égaremens l'Amour jetta ma mère !

ANONE.

Oublions-les, Madame, et qu'à tout l'avenir

Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE.

Ariadne, ma sœur, de quel amour blessée

Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

ÆNONE.

Que faites-vous, Madame, et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

PHÈDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je périrai la dernière et la plus misérable.

ÆNONE.

Aimez-vous ?

PHÈDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ÆNONE.

Pour qui ?

PHÈDRE.

Tu vas ouïr le comble des horreurs :
J'aime....à ce nom fatal je tremble....je frissonne....
J'aime....

ÆNONE.

Qui ?

PHÈDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone,
Ce Prince si long-tems par moi-même opprimé.

ÆNONE.

Hyppolyte, grands Dieux !

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

Seigneur

Sévère à Fabian, Tragédie de Polyette.

Pourrai-je voir Pauline, et rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on va rendre aux Dieux ?
Je ne t'ai point cédé que c'est ce qui m'amène ;
Le reste est un prétexte à soulager ma peine.
Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN.

Vous la verrez, Seigneur.

SEVÈRE.

Ah ! quel comble de joie !

Cette chère Beauté consent que je la voye !
Mais ai-je sur son âme encor quelque pouvoir ?
Quelque reste d'amour s'y fait il encor voir ?
Quel trouble, quel transport lui trouble ma venue ?
Puis-je tout espérer de cette heureuse vue ?
Car je voudrois mourir plutôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser ;
Elles sont pour Félix, non pour triompher d'elle ;
Jamais à mes desirs mon cœur ne fut rébelle,
Et si mon mauvais sort avoit changé le sien
Je me vaincrois moi-même et ne prétendrois rien.

FABIAN.

Vous la verrez, c'est tout ce que je puis vous dire.

SEVERE.

D'ou vient que tu frémis, et que ton cœur soupire ?
Ne m'aime-t-elle plus ? Eclaircis-moi ce point.

FABIAN.

M'en croirez-vous, Seigneur, ne la revoyez point ;
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos tendresses,
Vous trouverez à Rome assez d'autres Maitresses,
Et dans ce haut degré de puissance et d'honneur,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SEVERE.

Qu'à des penfers si bas mon âme se ravale !
Que je tienne Pauline à mon fort inégale !
Elle en a mieux usé, je la dois imiter,
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la, Fabian, ton discours m'importune ;
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune.
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement
En cherchant une mort digne de son amant....
.....

FABIAN.

Encore un coup, Seigneur, ne la revoyez point.

SEVERE.

Ah ! c'en est trop enfin, éclaircis-moi ce point.
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée ?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire, elle est.

SEVERE.

Quoi ?

FABIAN.

Marite.

SEVERE.

Soutiens-moi, Fabian.

Zénobie après bien des combats se découvre enfin à
Arsame.

ARSAME.

Quel est donc ce rival si terrible pour moi ?
En ai-je à craindre encor quelqu'autre que le Roi ?

ZENOBIE.

Sans vouloir pénétrer un si triste mystère,
N'en est-ce pas assez, Seigneur, que votre père ?
Fuyez, Prince, fuyez, rendez-vous à mes pleurs.
Satisfait de me voir sensible à vos malheurs,
Partez, éloignez-vous, trop généreux Arsame.

ARSAME.

Un infidèle ami trahiroit-il ma flamme ?
Dieux ! quel trouble s'élève en mon cœur allarmé !
Quoi ! toujours des rivaux, et n'être point aimé !
Belle Isménie, envain vous voulez que je fuye.
Je ne le puis, dussai-je en perdre ici la vie ;
Je vois couler des pleurs qui ne sont pas pour moi ;
Quel est donc ce rival, dissipez mon effroi.
D'où vient qu'en ce Palais je vous retrouve encore ?
Me refuseroit-on un secours que j'implore ?

Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi ?
 Ah ! daignez m'éclaircir du trouble où je vous voi :
 Parlez, ne craignez pas de lasser ma constance.
 Quoi ! vous ne romprez point ce barbare silence ?
 Tout m'abandonne-t-il en ce funeste jour ?
 Dieux ! est-on sans pitié pour être sans amour ?

ZENOBIE.

Eh bien, Seigneur, eh bien, il faut vous satisfaire,
 Je me dois plus qu'à vous cet aveu nécessaire ;
 Ce seroit mal répondre à vos soins généreux
 Que d'abuser encor votre amour malheureux ;
 Le sort a disposé de la main d'Isménie.

ARSAME.

Juste Ciel !

ZENOBIE.

Et l'époux à qui l'Hymen me lie
 Est ce même Romain dont vos soins aujourd'hui
 Ont imploré pour moi les secours et l'appui.

ARSAME.

Ah ! dans mon désespoir fût-ce César lui-même....

ZENOBIE.

Calmez de ce transport la violence extrême ;
 Mais c'est trop l'exposer à votre inimitié :
 Moins digne de courroux que digne de pitié,
 C'est un rival, Seigneur, quoique pour vous terrible,
 Qui n'éprouvera point votre cœur insensible,

Qui

Qui vous est attaché par les nœuds les plus doux ;
Rhadamiste en un mot.

ARSAME.

Mon frère!

ZENOBIE.

Et mon époux.

Don Diègue à Don Rodrigue.

Va contre un arrogant éprouver ton courage,
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage :
Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter ;
Je l'ai vu tout couvert de sang et de poussière
Porter partout l'effroi dans une armée entière ;
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus,
Et pour te dire encor quelque chose de plus
Plus que brave soldat, plus que grand Capitaine,
C'est...

RODRIGUE.

De grâce, achevez.

DIÈGUE.

Le père de Chimène.

Madame

Madame Desboulrières à Madame Duffé, fille de M. de Vanban.

Quelqu'un qui n'est pas votre époux,
Et pour qui cependant, (soit dit sans vous déplaire)
Vous sentez quelque chose et de vif et de doux,
Me disoit l'autre jour de prendre un ton sévère
Pour....mais dans vos beaux yeux je vois de la colère,
Ne grondez point, appeaisez-vous.
Ce quelqu'un, belle Iris, c'est votre illustre père.

Chanson.

Après le malheur effroyable
Qui vient d'arriver à mes yeux,
J'avouerai désormais Grands Dieux !
Qu'il n'est rien d'incroyable.

J'ai vu sans mourir de douleur,
J'ai vu....(siècles futurs vous ne pourrez le croire !)
Ah ! j'en frémis encor de dépit et d'horreur,
J'ai vu mon verre plein, et je n'ai pu le boire.

DES FIGURES DE MOTS.

Les figures de mots sont encore plus agréables que les figures de pensées. Car outre qu'elles expriment presque toujours, aussi bien que ces dernières, des pensées nobles, délicates et sublimes, elles y ajoutent encore

encore un jeu d'expressions choisies et mesurées qui en rehausse infiniment le prix, en sorte que les pensées sont comme ces diamans de grand prix qui étant montés sur de l'or, en paroissent encor plus éclatans.

Il y a deux sortes de figures de mots ; les unes qui consistent dans les paroles transportées de leur propre signification à une signification étrangère ; comme lorsque l'on dit : un courage bouillant, un cœur enflammé de colère, une riante verdure, &c. et ce sont celles-là qu'on appelle Tropes.

Les principaux Tropes sont la Métaphore, l'Allégorie, l'Hiperbole, et l'Ironie.

DE LA MÉTAPHORE.

La Métaphore est un Trope par lequel on tire un mot de sa signification propre et naturelle pour exprimer une chose approchante de celle qu'il signifie.

EXEMPLES.

St. Paul, 1 Ep. aux Corinthiens.

“ Vous êtes le champ que Dieu cultive et l'édifice que Dieu bâtit.

Psaume 97.

“ Que les Fleuves frappent des mains pour lui applaudir, et qu'en même tems les Montagnes-tressaillent de joie.”

Pbédra

Phédre à Esme.

.....Hippolyte aime et je n'en puis douter.
 Ce farouche ennemi qu'on ne pouvoit domter,
 Qu'offensoit le respect, qu'importunoit la plainte,
 Ce Tigre, que jamais je n'abordai sans crainte
 Soumis, apprivoisé, reconnoit un Vainqueur.

Voici un tirade de vers de Rousseau où l'on voit
 briller à tout moment quelque nouvelle Métaphore.

Eptre au Baron de Breteuil.

Comme eux alors apprentif Philosophe,
 Sur le papier nivellant chaque strophe,
 J'aurois bien pu du Bonnet Doctoral
 Embéguiner mon Apollon moral,
 Et rassembler sous quelques jolis titres,
 Mes froids dixains rédigés en Chapitres;
 Puis grains à grains tous mes vers enfilés,
 Bien arrondis et bien intitulés,
 Faire servir votre nom d'Episode;
 Et vous offrir sous le pompeux nom d'Ode
 A la faveur d'un éloge écourté,
 De mes sermons l'ennuyeuse beauté.
 Mais mon génie a toujours, je l'avoue,
 Fui ce faux air dont le Bourgeois s'engoue,
 Et ne fait point, Prêcheteur fastidieux,
 D'un sot Lecteur éblouissant les yeux,

Analyser

Analyser un vérité fade
Qui fait vomir ceux qu'elle persuade,
Et qui trainant toujours le même accord,
Nous instruit moins qu'elle ne nous endort.

Joad à Jofabet.

Il faut que sur le Trône un Roi soit élevé
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses Prêtres,
L'a tiré par leur main de la nuit du tombeau
Et de David éteint rallumé le flambeau :

Il seroit inutile de donner plus d'exemples de cette figure. Elle est d'un usage si universel et si étendu qu'à peine voit-on dans les bons Auteurs deux lignes de suite où l'on ne la rencontre. Il y a même certaines Métaphores avec lesquelles on s'est tellement familiarisé, qu'elles se glissent à tout propos dans les conversations les plus simples sans qu'on s'en aperçoive. Combien de gens font des Métaphores depuis quarante ans et plus, ainsi que M. Jourdan faisoit de la Prose sans en rien favoir !

DE L'ALLEGORIE.

L'Allégorie n'est autre chose qu'un enchaînement de Métaphores bien soutenues.

EXEMPLES

EXEMPLES.

Mascaron.

“ C’est alors que les impies Salmonées osent imiter
 “ le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de
 “ la terre aux foudres du Ciel.”

Fléchier.

“ Jamais il ne s’éleva sur son front serein aucun de
 “ nuages que forme le dégoût et la défiance.”

Dans un autre endroit.

“ Ses vertus le firent connoître au Public, et pro-
 “ duisirent cette première fleur de réputation qui ré-
 “ pand une odeur plus agréable que les parfums, sur
 “ tout le reste d’une belle vie.”

La Fontaine, dans son *Elégie* sur la disgrâce de M.
 Fouquet, exprime par un allégorie bien noble la dan-
 gèreuse confiance que la faveur inspire.

Lorsque sur cette Mer on vogue à pleines voiles,
 Qu’on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
 Il est bien mal-aisé de régler ses desirs;
 Le plus sage s’endort sur la foi des Zéphirs.

César

César à Brutus en parlant de Rome.

Ce Colosse effrayant dont le monde est foulé
En pressant l'Univers est lui-même ébranlé,
Il penche vers sa chute, et contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête.

DE L'HYPERBOLE.

L'Hyperbole est une figure menteuse qui abuse de la crédulité des Auditeurs en leur exagérant les choses avec excès, soit en bien, soit en mal, soit en augmentant, soit en diminuant.

Comme cette figure est extrêmement hardie, elle a toujours besoin de quelque lénitif à la faveur duquel elle puisse parvenir à être crue, lors même que ce qu'elle assure est au dessus de toute créance. Ces lénitifs sont par exemple; *il semble que, pour ainsi dire, s'il est permis de parler ainsi, &c.*

Le ton enjôlé et badin de Voiture, et les ménagemens qu'il prend dans ses hyperboles, sont qu'on les reçoit toujours avec plaisir.

EXEMPLES.

Dans sa lettre au Cardinal de la Valette.

“ Au sortir de table, le bruit des violons fit monter
 “ tout le monde en haut, où l'on trouva une chambre
 “ si bien éclairée, qu'il sembloit que le jour qui n'étoit
 “ plus sur la terre, s'y fût retiré tout entier.”

Plus bas :

“ Le bal continuoit avec beaucoup de plaisir, quand
 “ tout-à-coup un grand bruit que l'on entendit de-
 “ hors, obligea toutes les Dames à mettre la tête à la
 “ fenêtre ; et l'on vit sortir d'un grand bois qui étoit
 “ à trois cens pas de la maison, un tel nombre de feux
 “ d'artifice, qu'il sembloit que toutes les feuilles et
 “ tous les troncs d'arbres se convertissent en fusées,
 “ que toutes les étoiles du Ciel tomboient et que la
 “ sphère du feu vouloit prendre la place de la moyenne
 “ région de l'air. Ce sont, Monseigneur, trois Hy-
 “ perboles, lesquelles appréciées et réduites à la juste
 “ valeur des choses, valent trois douzaines de fusées.”

Boileau, Epître à M. de Lauignon.

Dieu fait comme les vers chez vous s'en vont couler,
 Dit d'abord un ami qui veut me cajoler ;
 Et dans ce tems guerrier et second en Achilles,
 Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.

Vers

*Vers composés par un Gascon sur le trophée que les Ennemis
brûlèrent après la défaite des François à Hockstedt,
en 1704.*

Mogrebleu du fat qui s'a fait,
Vaine Pyramide d'Hockstedt !
Ah ! si pour pareille vétille,
Chaque bataille, assaut, prise de Ville,
Louis, ce Héros si parfait,
Avoit fait dresser une Pile,
Le Pays ennemi seroit un jeu de quille.

M. Le Prince, fils du grand Condé, avoit promis
un prix de mille écus à celui qui seroit le plus beau
Quatrain pour être gravé au bas de la Statue de son
Père dans le Château de Chantilly. Ce fut un Gascon
qui remporta ce prix. Voici ses vers :

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits et tant de gloire ;
Mille écus, morbleu, mille écus,
Ce n'est pas un fou par victoire.

DE L'IRONIE.

L'Ironie est une figure piquante, pleine de fiel, qui,
sous des paroles équivoques et trompeuses, cache un
sens tout-à-fait opposé au sens naturel que ces paroles
expriment. Il y a deux espèces d'Ironie. L'une ba-
dine

dine et enjouée raille avec beaucoup d'art, de finesse et de délicatesse, sans aigreur ; l'autre mordante et envenimée assaisonne ses railleries du fiel le plus amer. Voici un exemple de cette dernière ; les suivans regarderont la première.

Hermione à Pyrrhus.

Seigneur dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice,
Et que voulant bien rompre un nœud si solennel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste après tout qu'un Conquérant s'abaisse,
Sous la servile loi de garder sa promesse ?
Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter,
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoi ! sans que ni serment, ni devoir vous retienne,
Rechercher une Grèce, Amant d'une Troyenne,
Me quitter, me reprendre et retourner encor
De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector !
Couronner tour à tour, l'Esclave et la Princesse,
Immolier Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce !
Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,
D'un Héros qui n'est point esclave de sa foi ;
Pour plaire à votre épouse, il vous faudroit peut-être
Prodiguer les doux noms de parjure et de traître.
Vous veniez de mon front observer la pâleur,
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur ;
Pleurante après son char vous voulez qu'on me voye ;
Mais, Seigneur, en un jour ce seroit trop de joie ;

Et sans chercher ailleurs des titres empruntés,
Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez ?
Du vieux père d'Hector la valeur abattue,
Aux pieds de sa famille expirante à sa vue,
Tandis que dans son sein votre bras enfoncé,
Cherche un reste de sang que l'âge avoit glacé,
Dans des ruisseaux de sang Troie ardente plongée,
De votre propre main Polixène égorgée.
Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous,
Que peut-on refuser à ces généreux coups ?

M. Le Maître raille agréablement un jeune homme accusé d'avoir débauché une fille, et qui avoit protesté devant les Juges qu'il ne l'avoit jamais vue que pour lui donner des avis salutaires sur la modestie et la continence Chrétienne.

“ Si l'on veut croire ce qu'il a répondu devant le
“ Juge, il est aussi sage que Socrate : il n'est amoureux
“ que de la beauté de l'esprit, non pas de celle du
“ corps : il regardoit cette fille comme un tableau, il
“ regardoit une beauté vivante comme une beauté
“ peinte ; ce qui brûle les autres, ne l'échauffoit pas
“ seulement : ce qui fait, dit Socrate, que l'on adore
“ les filles comme des Divinités, et qu'on se tient plus
“ heureux de leur obéir que de commander aux hommes,
“ n'a point de charmes pour une vertu aussi
“ héroïque que celle de l'Appellant. Les Sages ont
“ perdu leur sagesse, les Saints leur piété, les invincibles
“ leur force ; mais l'Appellant ne perd point la
“ sienne

" sienne dans les occasions les plus dangereuses. Les
 " plus hauts cèdres sont tombés, le torrent de la vo-
 " lupté les a mis par terre, dit St. Augustin, et voici
 " un sapin qui ne tombe pas ; au contraire, l'Appel-
 " lant dit dans son interrogatoire, que la Tante de
 " ma partie l'a souvent prié de lui faire des remon-
 " trances, afin qu'elle fût aussi modeste qu'elle étoit
 " belle. N'est-ce pas là un Censeur de l'âge et de la
 " vertu qu'il faut pour faire des remontrances à une
 " fille ? Qui ne croira que ce n'est pas l'âme d'un
 " jeune garçon et d'un Clerc, mais d'un vieux Phi-
 " losophe Stoïcien, qui anime le corps de l'Appel-
 " lant."

*Lettre de Voiture à M. le Comte d'Avaux, Plénipotentiaire
 du Roi de France à Munster.*

" A ce que je vois, vous autres Plénipotentiaires,
 " vous vous divertissez admirablement à Munster : il
 " vous prend envie de rire une fois en six mois. Vous
 " faites bien de prendre le tems tandis que vous l'avez,
 " et de jouir des douceurs de la vie que la fortune
 " vous donne. Vous êtes là comme rats en paille,
 " dans les papiers jusqu'aux oreilles, toujours lisant,
 " écrivant, corrigeant, proposant, conférant, haran-
 " guant, consultant dix ou douze heures par jour dans
 " de bonnes chaises à bras bien à votre aise, pendant
 " que nous autres pauvres Diables—sommes ici mar-
 " chant, jouant, causant, veillant et tourmentant
 " notre misérable vie.

Roussau

Rousseau raille finement les Déeses & les prétendus esprits forts, dans son Epître à Racine le fils.

Car de vouloir combattre les Mystères
Où notre foi puise ses caractères,
C'est, dites-vous, grêler sur les roseaux.
Est-il encor d'assez foibles cerveaux,
Pour adopter ces contes Apocryphes
Du Monachisme obscurs hiéroglyphes ?
Tous ces objets de la crédulité
Dont s'infatue un Mystique entêté,
Pouvoient jadis amuser des Cyrilles,
Des Augustins, des Léons, des Basiles ;
Mais quant à vous, grands hommes, grands esprits,
C'est par un noble et généreux mépris,
Qu'il vous convient d'extirper ces chimères
Epouvantail d'enfans et de grand' mères.

Le même Rousseau tourne en ridicule avec beaucoup d'esprit un certain Abbé grand parleur.

Monfieur l'Abbé, vous n'ignorez de rien,
Et ne vis onc mémoire si féconde,
Vous perorez toujours, et toujours bien
Sans qu'on vous prie et sans qu'on vous réponde :
Mais le malheur, c'est que votre faconde
Nous apprend tout, et n'apprend rien de nous ;
Je veux mourir si pour tout l'or du monde,
Je voudrois être aussi savant que vous.

On ne sauroit faire trop rarement usage de cette figure. Si on la manie mal, elle est désagréable; si on la manie bien, c'est la plus piquante de toutes les Satyres, dangereuse, par conséquent pour l'Auteur.

Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.

Boileau, Sat. 7.

DES FIGURES DE MOTS QUI NE SONT POINT TROPES.

Ces figures sont proprement celles que l'on nomme *figures de mots*; elles consistent dans des paroles qui conservent leur signification simple et naturelle. De ce nombre sont l'Allusion, la Conjonction, et la Disjonction, la Périphrase, et la Répétition.

DE L'ALLUSION.

L'Allusion n'est rien autre chose qu'un certain jeu de mots et de pensées qui flattent agréablement et l'oreille et l'esprit.

EXEMPLES.

Dans une Chanson de Rousseau.

Par un baiser ravi sur les lèvres d'Iris
De ma fidèle ardeur j'ai dérobé le prix ;

Mais

Mais ce plaisir charmant a pesé comme un songe,
Ainsi je doute encor de ma félicité :
Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un mensonge,
Mais il dura trop peu pour une vérité.

M. de Fontenelle qui avoit fait une scène entre Pŷché et l'Amour, fait parler ainsi Pŷché à sa Maîtresse.

Ma chère sœur, nous ne nous devons rien ;
En même cas nous sommes l'une et l'autre ;
Votre Amant fait parler le mien,
Et le mien fait parler le vôtre.

DE LA CONJONCTION ET DE LA DISJONCTION.

Voici deux figures, qui par des moyens tout-à-fait contraires, produisent le même effet, et donnent toutes deux une égale vivacité au discours ; l'une en liant toutes les parties par la particule conjonctive et l'autre en les produisant toutes détachées et séparées les unes des autres.

EXEMPLES DE CONJONCTION.

Dans la Tragédie d'Esther.

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfans, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père.

Dans le Poëme de la Henriade, St. Louis parle ainsi à Henri IV. de feu le Duc de Bourgogne.

Mon fils, il eut compté ses jours par ses bienfaits ;
Il eut aimé son peuple. O jours remplis d'allarmes !
O combien les François vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'Epoux et la femme, et la mère et le fils !

Dans le même Poëme, le fantôme qui apparoit au fanatique Clément sous la figure du Duc de Guise, lui dit après lui avoir rapporté l'histoire de Judith :

Voilà les saints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter ;
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée....
Cours, vole, et que ta main dans le sang consacrée,
Délivrant les François de leur indigne Roi,
Venge Paris et Rome, et l'Univers et moi.

Dans le Lutrin.

Il terrasse lui seul et Guibert et Grasset,
Et Gorillon la Basse, et Grandin le Fausset,
Et Gerbais l'agréable, et Guéclin l'insipide,

EXEMPLES DE LA DISJONCTION.

Mascaron, dans l'Oraison Funèbre de Turenne.

“ Les dehors même de la guerre, le son des instru-
 “ mens, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le
 “ silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le com-
 “ mencement, le progrès et la consommation de la
 “ victoire; les cris différens des vainqueurs et des
 “ vaincus attaquent l'âme par tant d'énormités, qu'en-
 “ levée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération,
 “ elle ne connoit plus ni Dieu ni elle-même.”

Dans l'Ode de Rousseau à une Vierge.

Sous un plus heureux auspice,
 La Déesse des Amours
 Veut qu'un nouveau sacrifice
 Lui consacre vos beaux jours.
 Déjà le bûcher s'allume ;
 L'Autel brille, l'encens fume,
 La victime s'embellit,
 L'Amour même la consume ;
 Le mystère s'accomplit.

Dans une Idylle du même Rousseau.

DAPHNIS.

Qui l'eut cru ? De nos champs l'agréable peinture,
 Ces fertiles côtes où se plaît la nature,

O 3

Le

Le frais de ces gazons, l'ombre de ces Ormeaux,
Nos rustiques débats, nos tendres chalumeaux,
Nos troupeaux, nos forêts, nos prés, nos pâturages,
Sont pour eux désormais de trop viles images :
Ils savent seulement chanter sur leur hautbois,
Je ne fais quel amour inconnu dans nos bois,
Tissu de mots brillans, où leur esprit se joue,
Badinage affecté que le cœur désavoue ;
Enfin, te le dirai-je ? ô mon cher Palémon !
Nos Bergers n'ont plus rien de Berger que le nom.

Et plus bas :

Ne reverrons-nous plus paroître dans nos bois
Les Faunes, les Sylvains, les Nymphes, les Dryades,
Les Silènes tardifs, les humides Náyades,
Et le Dieu Pan lui-même au bruit de nos chansons,
Danser au milieu d'eux à l'ombre des buissons ?

Dans la Cantate de Circé.

Sa voix redoutable
Trouble les Enfers ;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs :
Un voile effroyable
Couvre l'Univers :
La Terre tremblante
Frémit de terreur ;

L'Onde

L'Onde turbulente
Mugit de fureur ;
La Lune sanglante
Reculé d'horreur.

Dans la Cantate d'Adonis.

La froide Nayade
Sort pour l'admirer ;
La jeune Dryade
Cherche à l'attirer :
Faune d'un sourire
Approuve leur choix.
Le jaloux Satyre
Fuit au fond des Bois ;
Et Pan qui soupire
Brise son haut bois.

ORRISTE à Hermione.

Si je vous aime ? ô Dieux ! mes sermens, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,
Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés ;
Quel témoins croirez-vous, si vous ne les croyez ?

ALZIRE à Gusman.

Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour.)

La Piété dans le Prologue d'Esber.

Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
Qui fait combattre, plaire, obéir, commander.

DE LA PERIPHRASE.

Le Périphrase ou Circonlocation est une figure fort ordinaire surtout aux Poètes qui s'en servent pour étendre et enrichir une idée qui eut pu être exprimée plus simplement, mais avec beaucoup moins de noblesse.

EXEMPLES.

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenuë,
A jetté sur ma tête, avec ses doigts pesans,
Onze lustres complets surchargés de trois ans.

Boileau.

Tout cela réduit à la proposition simple, signifie qu'il a cinquante huit ans accomplis.

Nérestan, pour dire qu'il avoit porté les armes sous St. Louis contre les Anglois, se sert d'un tour très harmonieux.

Je le suivis, Seigneur, au bord de la Charente,
Lorsque du fier Anglois la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-tems captivés,
Satisfit en tombant aux Lys qu'ils ont bravés.

St. Grégoire peint l'amour d'une manière extrêmement éloquente à la faveur d'une belle périphrase.

“ Cette fièvre cruelle qui a son froid et ses ardeurs,
 “ ses langueurs et ses accès, ses foiblesses et ses redou-
 “ blemens, ses rêveries, ses transports, ses fureurs,
 “ cette fièvre, dis-je, qu'on appelle Amour, &c.”

Adam racontant à Télémaque la mort d'Astarbé, lui dit :

“ Ses Mânes impies descendirent sans doute dans
 “ ces tristes lieux où les cruelles Danaïdes puisent
 “ éternellement de l'eau dans des vases percés, où
 “ Ixion tourne à jamais sa roue ; ou Tantale brûlant
 “ de soif ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ses lèvres,
 “ où Sisyphes roule inutilement un rocher qui retombe
 “ sans cesse, et où Titus sentira éternellement dans
 “ ses entrailles toujours renaissantes un Vautour qui
 “ les ronge.”

Madame Deshoulières, dans une pièce de vers allégoriques, emploie deux belles circonlocutions pour signifier l'Orient et l'Occident. On ne sera pas fâché de trouver ici la pièce toute entière.

Dans ces prés fleuris
 Qu'arrose la Seine,
 Cherchez qui vous mène,
 Mes chères Brebis :

J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre ;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des Loups.
Serez-vous leur proie
Aimable Troupeau !
Vous, de ce Harceau,
L'honneur et la joie ;
Vous qui gras et beau,
Me donniez sans cesse,
Sur l'herbette épaisse,
Un plaisir nouveau !
Que je vous regrette !
Mais il faut céder.
Sans Chien, sans Houlette,
Puis-je vous garder ?
L'injuste fortune
Me les a ravie.
Envain j'importune
Le Ciel par mes cris :
Il rit de mes craintes,
Et, sourd à mes plaintes,
Houlette ni Chien,
Il ne me rend rien.

Puissiez-

Puissiez-vous, contentes,
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours !
Que Pan vous défende,
Hélas ! il le fait ;
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait
Oui, Brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que, si les faveurs
Du Dieu des Pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages,
J'en conserverai
Tant que je vivrai,
La douce mémoire ;
Et que mes chansons
En mille façons,
Porteront sa gloire
Du rivage heureux *,
Où, vif et pompeux,

* Orient.

L'astre qui mesure
 Les nuits et les jours,
 Commencant son cours,
 Rend à la Nature
 Toute sa parure,
 Jusqu'en ces climats *
 Où sans doute las
 D'éclairer le Monde,
 Il va chez Thétis
 Rallumer dans l'onde
 Ses feux amortis.

DE LA RÉPÉTITION.

La Répétition est une figure qui consiste à répéter plusieurs fois les mêmes termes avec grace et dignité.

EXEMPLES.

Dans le récit Épisodique que Philoète fait de ses aventures à Télémaque.

“ Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O
 “ heureux jour ! douce lumière ! tu te montres enfin
 “ après tant d'années ! Je t'obéis, je pars après avoir
 “ salué ces lieux. Adieu, cher Antre. Adieu,
 “ Nymphes de ces Prés humides ; je n'entendrai plus
 “ le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu rivage,

* Occident.

“ où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air.
“ Adieu Promontoires, où Echo répéta tant de fois
“ mes gémissemens. Adieu, douces Fontaines qui me
“ fûtes si amères. Adieu, ô terre de Lemnos, laisse-
“ moi partir, puisque je vais où m'appelle la volonté
“ des Dieux et de mes amis.”

St. Paul, 1 Ep. aux Cor. chap. 13.

“ Quand j'étois enfant, je parlois en enfant, je ju-
“ geois en enfant ; je raisonnois en enfant ; mais lors-
“ que je suis devenu homme, je me suis défait de tout
“ ce qui tenoit de l'enfant.”

Bossuet, Oraison Funèbre du Grand Condé.

“ Combien de fois pria-t-il le Sauveur des âmes, en
“ baissant la croix, que son sang répandu pour lui ne
“ le fût pas inutilement ? C'est ce qui justifie le pé-
“ cheur, c'est ce qui soutient le juste, c'est ce qui ras-
“ sure le Chrétien.”

Flecbier, Oraison Funèbre de Madame d'Aiguillon.

“ Moment fatal pour tant de pauvres dont elle étoit
“ la protectrice et la mère ! Moment heureux pour
“ elle qui entroit en possession de l'éternité ! Moment
“ triste, mais utile pour nous, si nous apprenons à
“ vivre et mourir comme elle !”

Oraison

Oraison Funèbre de M. Montausier.

“ Je vis ce visage que la crainte de la mort ne fit
 “ point pâlir, ces yeux qui cherchèrent la croix de
 “ Jésus-Christ et ces lèvres qui la baisèrent. Je vis
 “ un cœur brisé de douleur dans le Tribunal de la
 “ Pénitence ; pénétré de reconnoissance et d’amour à la
 “ vue du Saint Viatique, touché des Saintes Onctions
 “ et des prières de l’Eglise. Je vis un Isaac levant avec
 “ peine ses mains paternelles, pour bénir une fille que
 “ la nature et la piété ont attachée à tous ses devoirs,
 “ aussi estimable par la tendresse qu’elle eut pour lui,
 “ que par l’attachement qu’il eut pour elle, et des en-
 “ fans qui firent sa joie, et qui feront un jour sa
 “ gloire. Je vis enfin comme meurt un Chrétien qui
 “ a bien vécu.”

Le vieux Nestor dans l’Odyssée, pleure le trépas de son cher fils Antiloque.

Là gît le grand Ajax et l’invincible Achille ;
 Là de ses ans Patrocle a vu borner le cours,
 Là, mon fils, mon cher fils a terminé ses jours.

Joad à Jofabet.

Jéhu qu’avoit choisi sa sagesse profonde,
 Jéhu sur qui je vois que votre espoir se fonde,
 D’un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits ;
 Jéhu laisse d’Achab l’affreuse fille en paix,

Suit des Rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil Dieu de l'Egypte a conservé les Temples;
Jéhu sur les hauts lieux enfin osant offrir,
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a pour servir sa cause et venger ses injures,
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.

Cette figure est extrêmement belle, vive, animée, hardie et propre à exprimer le caractère des passions les plus violentes et les plus impétueuses, comme la douleur, l'amour et la rage, dans lesquelles l'esprit fortement occupé de son objet, s'y attache avec une espèce d'opiniâtreté, ne le perd pas un moment de vue, et par cette raison, répète souvent les termes qui le représentent.

Voici quelques exemples d'une figure qui a rapport à celle-ci, et qui est pleine d'agréments; on peut l'appeler retour ou refrain.

Madrigal de Mademoiselle Desboulrières.

Chère ombre de Tirsis, hélas! où fuyez-vous?
Ecoutez mes soupirs, voyez couler mes larmes,
Et voyez de vos droits le tems toujours jaloux;
Mais vous n'arrêtez point. Que d'affreuses allarmes!
N'êtes-vous plus sensible à des transports si doux?
Ma voix pour mon Amant n'a-t-elle plus de charmes?
Chère ombre de Tirsis, hélas! où fuyez-vous?

AIR,

AIR, *par la même.*

Taisez-vous, Rossignols, votre tendre ramage,
Rappelle toutes mes douleurs.
Tirfis à son départ, sous ce même feuillage,
Tandis que de l'Amour vous chantiez les douceurs,
Méloit en me parlant ses soupirs à mes pleurs,
Hélas ! d'un si touchant langage,
Je ne goûterai plus les plaisirs enchanteurs,
Tirfis de l'Achéron a vu l'affreux rivage,
Taisez-vous, Rossignols, votre tendre ramage ;
Rappelle toutes mes douleurs.

Dans la Pastorale d'Endymion, Ismène qui désespérée des mépris de ce Berger, s'étoit mise à la fuite de Diane pour recouvrer la liberté et la paix du cœur que l'Amour lui avoit ravie, s'entretient ainsi seule avec ses ennuis

Sombres forêts qui charmez la Déesse !
Doux azile où coulent mes jours !
Plaisirs nouveaux, qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse ?
Ah ! j'attendois de vous un plus puissant secours !
Qui peut me rendre encore incertaine, inquiète ?
J'aimois un infidèle, et ce que j'ai quitté
Ne doit pas être regretté ;
Cependant sans savoir ce que mon cœur souhaite,
Je le sens toujours agité.

Sombres

Sombres forêts qui charmez la Déesse !

Doux azile où coulent mes jours !

Plaisirs nouveaux, qui vous offrez sans cesse,

Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse ?

Ah ! j'attendois de vous un plus puissant secours.

Voici des vers fort tendres de Boileau, sur une personne qu'il avoit autrefois aimée.

Voici les lieux charmans où mon âme ravie

Passoit à contempler Sylvie

Ces tranquilles momens si doucement perdus.

Que je l'aimois alors ! que je la trouvois belle !

Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidelle ;

Avez-vous oublié que vous ne l'aimiez plus ?

C'est ici que souvent errant dans les Prairies,

Ma main des fleurs les plus chéries

Lui faisoit des présens si tendrement reçus.

Que je l'aimois alors ! que je la trouvois belle !

Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidelle ;

Avez-vous oublié que vous ne l'aimiez plus ?

Finissons par un exemple éclatant, pompeux et sublime. Nous le trouverons dans les sentimens d'Aristie pour Pompée son époux.

ARISTIE.

M'aimeriez-vous encor, Seigneur ?

POMPEE.

POMPEE.

Si je vous aime !

Demandez si je vis, ou si je suis moi-même,
Votre amour est ma vie, et ma vie est à vous.

ARISTIE.

Sortez de mon esprit, ressentimens jaloux !
Noirs enfans du dépit ; ennemis de ma gloire :
Tristes ressentimens ! je ne veux plus vous croire.
Quoiqu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient plus ;
Plus de nouvel Hymen, plus de Sertorius.
Je suis au grand Pompée, et puisqu'il m'aime encore,
Puisqu'il me rend son cœur, de nouveau je l'adore,
Plus de Sertorius. Mais, Seigneur, répondez,
Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez ;
Plus de Sertorius. Hélas ! quoique je die,
Vous ne dites point, Seigneur, plus d'Emilie.
Rentre dans mon esprit, jaloux ressentimens,
Fiers enfans de l'honneur ! nobles emportemens !
C'est vous que je veux croire, et Pompée infidèle
Ne sauroit plus souffrir que ma haine chancelle.
Il l'afermit pour moi. Venez Sertorius !
Il me rend toute à vous par ce muet refus ;
Donnons ce grand témoin à ce grand Hyménée :
Son âme toute ailleurs n'en fera pas gêne :
Il la verra sans peine, et cette cruauté
Passera chez Sylla pour magnanimité.

Il y a plusieurs autres figures, tant de pensées que de mots ; mais leur peu d'usage, leur inutilité, leurs noms rudes et barbares nous ont déterminé à les laisser dans l'oubli où il est à propos qu'elles demeurent ensevelies.

SECTION QUATRIEME.

DE LA PRONONCIATION OU ELOQUENCE DU GESTE ET
DE LA VOIX.

ON ne peut donner sur cette partie de l'Eloquence que des préceptes éloignés et généraux, dont l'application à chaque sujet particulier, n'est pas même absolument facile. Comment régler le ton de la voix ? Comment déterminer le degré de vivacité ou de modération que doit avoir le geste dans un telle et telle figure, dans telle et telle passion ? Comment donner une voix agréable, pleine, sonore, flexible & claire à celui que la nature a privé de ces avantages, et à qui elle n'a accordé qu'une voix rauque, basse, foible et tremblante ? Il est vrai qu'il y a des défauts naturels qui peuvent être corrigés par une longue étude, par un travail pénible et opiniâtre. - Quelles difficultés n'a pas surmontées le célèbre Démosthène ? Mais aussi quel ardent amateur de l'Eloquence voudroit aujourd'hui, comme ce fameux Orateur de la Grèce, gravir contre des montagnes et des rochers escarpés, en récitant d'une seule haleine les Périodes les plus longues, faire lutter sa voix contre les flots de la Mer irritée et s'efforcer d'en surmonter le bruit, s'enfermer pendant des mois entiers dans un cabin et souterrain, passer des jours et même des nuits, à former et à perfectionner devant un miroir l'action de son visage, de ses yeux, de ses mains,

main, de tout son corps ? J'avoue que plusieurs femmes, et même plusieurs hommes (car il faut leur rendre justice) consacrent volontiers à leur miroir, tout le tems que le lit, la table, le jeu et les spectacles n'emportent pas ; mais ce ne sont point assurément les mouvemens naturels qu'ils y étudient, comme fesoit Démosthène, et ce sont les seuls cependant que devroient étudier tous ceux qui cherchent à plaire ; c'est la nature seule que l'on doit suivre dans la prononciation, dans les différens gestes, dans les diverses inflexions de la voix, plutôt que les préceptes, souvent vagues et stériles de la plupart des Rhéteurs.

Voici quelques-unes des leçons les plus simples et les plus communes, qu'elle dicte à tout le monde.

La belle prononciation ne fait pas le beau discours, mais elle en fait sentir toutes les beautés, elle en relève infiniment l'éclat, et en cache les défauts aux yeux des spectateurs. Combien d'ouvrages d'éloquence perdent à être lus ! L'action anime le discours, donne de la force aux raisons, excite les mouvemens, et fait passer dans l'âme des Auditeurs toutes les passions dont l'Orateur est agité. On sent assez que pour produire ces effets, l'Orateur doit bien entrer lui-même dans les passions qu'il veut exciter, varier son geste et le ton de sa voix selon la diversité des mouvemens qu'il veut inspirer, y conformer l'air de son visage, montrer des yeux ardens et enflammés dans l'indignation et la colère, doux et pleins d'un tendre feu dans l'amitié, vifs, gais et rians dans la joie ; mornes, chagrins, tristes et abattus dans la douleur. Voulez-vous que je pleure,
dit

dit un Auteur ancien ? Il faut que vous pleuriez vous-même le premier ; alors étant convaincu de votre infortune, j'en serai vivement touché ; en un mot, tous les sentimens, toutes les passions doivent se produire dans le geste, dans la voix, dans l'air du visage, et surtout dans les yeux.

Que votre oeil avec vous me convainque et me touche :
On doit parler de l'oeil autant que de la bouche :
Que la crainte et l'espoir, que la haine et l'amour,
Comme sur un théâtre, y régnerent tour à tour.

Le beau geste charme les yeux, la belle voix enchante les oreilles, la peinture des mouvemens les excite. Heureux ceux qui ont reçu ces talens de la nature ! Elle seule peut les donner.

Désignons maintenant quelques défauts des plus grossiers qu'il faut avoir soin d'éviter. De ce nombre sont les mouvemens trop fougueux et trop impétueux de certains Orateurs phrénétiques qui, comme des Ménades en fureur, éclatent, s'emportent à contretems, et loin de réchauffer le phlegme des Auditeurs, le laissent transi et glacé, tandis qu'ils sont le plus enflammés, qu'ils se démènent avec le plus de violence, qu'ils frappent les bords de la Chaire avec grand bruit, et qu'ils écument, pour ainsi dire, de rage. D'autres conservent toujours au milieu des figures les plus pathétiques une inaction, une apathie, une indifférence, un ton doloent, et une froideur qui glacent et qui ne choquent pas moins que les momeries furieuses des premiers.

premiers. Celui-ci pousse des cris aigus et perçans dont le son importun vient mal à propos troubler le sommeil où l'ineptie de l'Orateur avoit plongé tout l'Auditoire. Ceux-là, vrais Pantomimes, représentent avec les mains toutes les actions qu'ils expriment, et se mettant dans la posture de ceux qui les font. Quel ridicule ! Est-il bienséant et convenable à la dignité de l'Eloquence de claquer des mains, de faire semblant de bander un arc, de jouer des instrumens, de se boucher les yeux, si l'on parle d'un aveugle, les oreilles, si l'on parle d'un sourd, la bouche, si l'on parle d'un muet ? Tous ces tours de passe-passe anoncent un farceur et un Buffon, et sont absolument indignes d'un Orateur, dont le geste noble et mesuré doit répondre à la dignité de ses paroles. Il vaut mieux n'avoir point de geste que d'en avoir un mauvais. D'autres mangent une partie de leurs mots ; et c'est un défaut très considérable qu'on ne sauroit trop éviter. Il faut tout prononcer avec la plus scrupuleuse exactitude, articuler soigneusement chaque syllable, surtout être imperturbable du côté de la mémoire ; enfin parler d'une façon claire, nette, distincte et intelligible, puisqu'on ne parle que pour être entendu.

Voilà quels sont les préceptes de Rhétorique les plus communs, et en même tems les plus utiles ; préceptes plus aisés à donner qu'à mettre en pratique.

MUSEVM
BRITAN
NICVM

